

*Bulletin
des Amis
d'André Gide*

N° 152

OCTOBRE 2006

Le

Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
puis par Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université de Nantes
et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Jean CLAUDE,
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Claude MARTIN,
Pierre MASSON, David STEEL, David H. WALKER

*Les travaux universitaires sont soumis à l'approbation du comité
de lecture. Les textes non acceptés ne sont pas renvoyés.*

* *

*

Toute correspondance doit être adressée,

relative au BAAG, à

Pierre MASSON, directeur responsable de la Revue,
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (Tél. & Fax 02.41.66.72.51)
< pige.masson@free.fr >

relative à l'AAAG, à

Henri HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (Tél. 03.22.26.66.58)

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE — VOL. XXXIV, N° 152
OCTOBRE 2006

Histoire d'une préface. Gide et *Armance*

(avec sept lettres inédites d'André Gide). 585



Flora DJENADI : Autobiographie / autofiction. Deux exemples de
réécriture de soi. 595

Justine LEGRAND : Travestissement et transvestisme chez Gide. 605

Christophe DUBOILE : André Ruyters au miroir de Gide. De l'in-
fluence par ressemblance à la critique du modèle. 615

Jean-Michel WITTMANN : « Décadent mais averti contre les effets
de sa décadence ». La réception de Gide dans l'œuvre de Drieu
la Rochelle. 637



Robert LEVESQUE : Journal inédit (mars-avril 1946). 649

Jean LAMBERT : Journal (extraits, suite). 669



Céline DHÉRIN : André Gide sur Internet. 707

Les Dossiers de presse des livres d'André Gide : *Robert*, IV (José
Stréel). — *Le Retour de l'Enfant prodigue*, II (Paul Souday,
Francis de Miomandre). — *Le Treizième Arbre*, I (Émile Car-
Carbon). 717

Chronique bibliographique. 733

Varia. 737

Cotisations et abonnements 2006. 740

**L'Assemblée générale 2006
de l'AAAG**

aura lieu

**le samedi 18 novembre
à 14 h 30
à l'École Alsacienne**

et sera suivie d'un débat
avec

JEAN CLAUDE et PIERRE MASSON

**« Comment nous avons édité
la correspondance d'André Gide
avec Marc Allégret »**

Histoire d'une préface

GIDE ET *ARMANCE*

(sept lettres inédites)

QUE STENDHAL ait été pour Gide un des auteurs auxquels il revint sans cesse sa vie durant, comme à un maître, ou à son « os de seiche ¹ », on le sait de reste ; il ne l'avait découvert qu'assez tard dans sa jeunesse, — après la conception, la rédaction et même la publication de son premier livre : en juin 1891, il prit un « intérêt extrême » à la *Vie de Henry Brulard* mais trouva le *Journal* « à peu près illisible » ; en octobre, il lut *Lamiel*, puis *La Chartreuse de Parme* à la fin de l'année ². Au printemps 1897 enfin, il écrit à Valéry : « Avec *Lucien Leuwen* et les *Mémoires d'un touriste*, je me suis pris à Stendhal — ou Stendhal m'a pris violemment. Il a fallu tout l'embêtement de *Rome, Naples et Florence* pour m'en dégager un peu. Si *Lucien Leuwen* m'intéresse un peu moins que *Le Rouge et le Noir* ou que la *Chartreuse*, c'est que... [...] il m'éduque parce que, à chaque ligne, je m'y oppose. Aujourd'hui, je préfère Stendhal même à Balzac ³. »

¹ « C'est mon os de seiche, je m'y fais le bec », dit-il à la Petite Dame le 11 novembre 1920 (*Les Cahiers de la petite Dame*, t. I, p. 56).

² V. « Le *Subjectif* d'André Gide » publié par Jacques Cotnam, *Cahiers André Gide I*, pp. 95-6.

³ Lettre du 16 avril 1897, *Correspondance*, p. 289.

Gide a trente ans quand il lit *Armance* pour la première fois, à Lamalou-les-Bains où il est en cure du 11 octobre au 7 novembre 1899⁴. Il n'en dit rien alors dans son *Journal*, ni dans sa correspondance, et on ne trouve une trace — très discrète — de cette lecture que dix ans plus tard, dans... *La Porte étroite*, où Jérôme, auprès d'Alissa, note : « N'ayant point préparé mes phrases, je parlais plus aisément⁵ », remarque incontestablement inspirée de celle que Stendhal fait à propos d'Octave : « Prenant souvent la parole sans savoir comment il finirait sa phrase, il parlait beaucoup mieux⁶. » L'indice est maigre d'un intérêt qui serait particulièrement vif pour le roman...

Pourtant, une dizaine d'années, encore, ayant passé, quand tout à trac on lui propose d'écrire une préface à *Armance*, il accepte aussitôt avec enthousiasme, malgré son « horreur du travail sur commande ». Il s'agit, il est vrai, de participer à une belle entreprise, l'édition des œuvres complètes de Stendhal commencée dès avant la guerre à la Librairie Honoré Champion, sous la direction d'Édouard Champion (1891-1938), le fils du grand libraire-éditeur du quai Malaquais, et qui devait comporter trente-cinq volumes ; cinq étaient parus avant 1914. On a un témoignage du grand intérêt que Gide portait aux publications de Champion dans deux courtes lettres⁷ qu'il adressait à l'éditeur en juillet 1914 :

Cuverville-en-Caux, [lundi] 20 juillet [19]14.

Cher Monsieur Champion,

Vous reste-t-il encore une Correspondance de Montesquieu sur hollande⁸ ?

⁴ *Journal 1887-1925*, p. 290 (« Feuilletts », 1899).

⁵ *La Porte étroite*, chap. VII, in *Romans, récits et solies, œuvres lyriques*, p. 562.

⁶ *Armance*, chap. XIII, in *Œuvres romanesques complètes* de Stendhal, éd. Philippe Berthier, « Bibl. de la Pléiade », t. I, 2005, p. 157. Cf. l'autre citation tout aussi approximative qu'en fait Gide dans son *Journal*, en 1914 : « Je me redis la phrase d'*Armance* : "Je parlais beaucoup mieux depuis que je commençais mes phrases sans savoir comment je les finirais" » (4 juil. 1914, p. 802) puis en 1941 : « Je me souviens d'un passage (d'*Armance*, je crois), où [Stendhal] dit : "Octave (?) parlait beaucoup mieux depuis qu'il commençait ses phrases sans savoir comment il les finirait", ou quelque chose d'approchant. J'ai déjà dû citer cela quelque part » (27 nov. 1941, *Journal 1926-1950*, p. 789).

⁷ Inédites, coll. Patrick Pollard (Londres), que nous remercions de son obligeante communication. Lors de la vente des archives d'Édouard Champion, ces deux lettres se trouvaient insérées dans l'ex. du *Roi Candaule* (éd. Revue Blanche, 1901) que Gide avait offert au libraire-éditeur.

⁸ Cette édition en deux volumes de la *Correspondance* de Montesquieu, procurée

Je vous serais bien obligé de l'envoyer à mon nom, avec facture, aux bureaux de la Nouvelle Revue Française, où je le prendrai à mon retour à Paris.

Je donne à ce sujet mes instructions à M. J. Tronche⁹.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

André Gide.

Cuverville-en-Caux, [mercredi] 22 juillet [19]14.

Cher Monsieur,

Votre carte¹⁰ me fait grand plaisir, avec ce double portrait, et je la conserve.

Comment ! si vos éditions m'intéressent ? Mais je suis un des souscripteurs du début pour le Montaigne de Strowski (à travers Welter¹¹), dont j'attends impatientement les derniers volumes — qui occupe dans ma bibliothèque la belle place qu'il mérite, et d'où je la tire souvent.

J'ai également souscrit à votre Stendhal. Et sans doute vous demanderai-je, à la rentrée d'automne, s'il vous reste encore un hollande de votre Calvin¹².

Croyez que j'applaudis de toutes mes forces à vos entreprises¹³.

Bien cordialement,

André Gide.

Il est très probable, du reste, que j'écrive quelque chose au sujet de votre Montesquieu¹⁴.

Et que je vous exprime ici toute ma gratitude au sujet des inédits de Stendhal que

par F. Gebelin et A. Morize, venait de paraître, les exemplaires sur papier ordinaire au prix de 28 fr., les hollande au prix de 48 fr.

⁹ Jean Gustave Tronche (1884-1974), alors directeur commercial des Éditions de la N.R.F.

¹⁰ Non retrouvée.

¹¹ Hubert Welter (1857-1933), le libraire parisien dont Gide fut longtemps un des meilleurs clients (v. la *Correspondance Gide-Schlumberger*, p. 80 note 2). Chacun des deux premiers tomes de l'« édition municipale » des *Essais*, due à Fortunat Strowski et commencée en 1906, coûtait 25 fr.

¹² *L'Institution de la Religion chrétienne*, éditée par Abel Lefranc, H. Châtelain et J. Panier (2 vol., 25 fr. — les ex. sur hollande à 50 fr.).

¹³ Une page de publicité pour les « éditions définitives de grands auteurs » parues ou en cours de publication à la Librairie Ancienne Honoré Champion apparut dans le n° de juin 1914 de *La NRF*, mais nous ignorons si ce fut à l'initiative d'Éd. Champion ou de Gide, et si elle fut payée par l'éditeur ou offerte par la revue en remerciement de l'inédit stendhalien qui lui avait été confié (v. ci-après note 15)...

¹⁴ Ce projet n'eut pas de suite (peut-être à cause de la guerre).

vous avez bien voulu confier à La Nouvelle Revue Française ¹⁵.

À la mi-novembre 1920, la lettre ¹⁶ que reçoit Gide pour l'inviter à préfacer *Armance* n'est pas d'Édouard Champion lui-même, mais de celui qui l'assiste dans la direction de l'édition de Stendhal — en réalité, le véritable maître d'œuvre de l'entreprise : Paul Arbelet. Celui-ci, né en 1874, ancien élève de l'École normale supérieure (de la même promotion que Péguy), agrégé de lettres (professeur au lycée Louis-le-Grand puis à Condorcet), devait se dévouer durant plus de vingt-cinq ans à l'œuvre et à la figure de Stendhal, en publiant articles et livres (*La Jeunesse de Stendhal* en 1919, *Stendhal épicier* en 1925...) ; une mort brutale en 1938 l'empêchera de mener tout à fait à son terme le grand œuvre initié en 1912, l'édition des *Œuvres complètes*. Gide avait sans doute fait sa connaissance dès 1914, à l'occasion de la publication du *Journal inédit* dans *La NRF*, et Paul Arbelet semble avoir travaillé à ses côtés, au début de la guerre, au Foyer Franco-Belge ¹⁷ ; en tout cas, la courte réponse qu'il lui fait à propos d'*Armance* en novembre 1920 atteste que leurs premières relations ont laissé à Gide un bon souvenir :

Jeudi [18 novembre 1920].

18^{bis} Avenue des Sycomores
Villa Montmorency

Cher Monsieur Arbelet,

Vous imaginerez difficilement la joie que m'apporte votre lettre, et de quel cœur j'accueille votre aimable proposition. Je souhaitais de vous revoir et bénis cette belle occasion. Vous me trouverez lundi, dans la matinée, à la Villa Montmorency. Si l'heure ou le jour ne vous convient pas, veuillez fixer vous-même un rendez-vous.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments bien cordiaux.

André Gide ¹⁸.

À Marc Allégret le lendemain, il se dit « très réjoui hier par une lettre me demandant d'écrire la préface d'*Armance*, le premier roman de Stendhal,

¹⁵ Un long fragment du *Journal* tenu par Stendhal pendant son séjour à Brunswick (1807-1808), dont le manuscrit appartenait à Édouard Champion et qui parut en tête du n° d'avril 1914 de *La Nouvelle Revue Française* (pp. 545-93).

¹⁶ Non retrouvée.

¹⁷ V. *infra* note 23.

¹⁸ Cette lettre et les quatre suivantes sont inédites ; les autographes appartiennent au petit-fils de leur destinataire, le docteur L. Arbelet, cardiologue à Gourdon (Lot), que nous remercions de nous en avoir aimablement (et spontanément) confié les photocopies.

pour la grande édition de Champion — ouvrant la série que Bourget et Barrès¹⁹ continuèrent avec *Le Rouge et le Noir* et la *Chartreuse*. Malgré mon horreur du travail sur commande, je crois que je vais accepter²⁰ ».

Dix jours plus tard, Gide parle à la petite Dame de la visite qu'il a reçu d'Arbelet : « Il nous raconte qu'on (M. Arbelet) est venu lui demander une préface pour la grande édition d'*Armance*. "Je voudrais bien accepter, ça me flatte, mais je recule devant le mal que me donne ce genre de travail." Il a demandé à réfléchir et à relire *Armance*²¹. »

Il relit et il réfléchit... Il sent ce qu'on pourrait dire... Mais non, « rien ne vient »... Et tant qu'à se forcer, il préfère dire qu'il renonce.

[Paris, samedi] 11 décembre [19]20.

Cher Monsieur,

Il faut pourtant que je me décide à vous écrire. J'ai relu Armance avec plus d'admiration encore et je sens de reste tout ce que l'on pourrait dire autour et à propos de ce petit livre — mais je ne vois pas se dessiner ma préface ; et cela me désole autant que m'avait ravi d'abord votre aimable proposition ; j'ai donc attendu quelques jours, me tâtant, hésitant encore : mais rien ne vient — et plutôt que de peiner misérablement pour vous livrer enfin un travail indigne de Stendhal, et de moi — mieux vaut renoncer sans vous maintenir plus longtemps dans l'attente. Croyez du moins à la sincérité de mes regrets et à ma vive reconnaissance.

Bien cordialement votre

André Gide.

J'ai mis à la poste pour vous, avant-hier, un exemplaire de ma Porte étroite que Crès vient de publier dans sa collection²² — en souvenir de notre temps du Foyer²³.

Tout aussitôt — le contraire eût sans doute surpris Gide lui-même... — Paul Arbelet revient à la charge, et Gide n'offre guère de résistance :

¹⁹ C'est Arbelet qui, en effet, avait eu l'idée de faire introduire chaque œuvre de Stendhal, dans son édition, par un écrivain contemporain célèbre — tel que Valéry ou Régnier, à côté de Barrès, Bourget, Gide...

²⁰ Lettre du « Vendredi [19 novembre] », *Correspondance*, p. 364.

²¹ *Les Cahiers de la petite Dame*, I, p. 62 (29 novembre 1920).

²² Première édition de luxe — de demi-luxe plutôt — de *La Porte étroite*, dans la collection « Les Maîtres du Livre », tirée à 1952 ex., avec un frontispice de Paul Baudier et des ornements typographiques de Pierre Vibert et André Deslignères.

²³ Voilà qui laisse croire qu'Arbelet fut de ceux qui, en 1915-1916, travaillèrent avec Gide au Foyer Franco-Belge. Son nom n'apparaît pourtant pas dans le *Journal* que tint Gide durant ces mois (v. *BAAG* n° 134, avril 2002, pp. 137-60).

[Paris.] *Lundi* [13 décembre 1920].

Cher Monsieur,

Votre insistance me touche, et je n'ai pas le cœur d'y résister. Je pesterai donc contre vous durant deux ou trois mois ; mais je sais bien d'avance quelle reconnaissance, ensuite, je vous garderai d'avoir su vaincre ma résistance et mes scrupules. Du moins vous ne me demandez pas de m'engager pour aucune date, n'est-ce pas.

Bien affectueusement votre

André Gide.

Et de se mettre au travail... Les témoignages abondent, au cours des semaines suivantes, de ses efforts : à Auguste Martin qui lui demande un travail sur Péguy, il se dit le 21 décembre « surmené, excédé — déjà je peste contre cette préface à *Armance* que j'ai accepté d'écrire pour la grande édition de Champion ²⁴... ». Dans son *Journal*, le 1^{er} janvier 1921, il note ²⁵ : « J'ai devant moi la préface d'*Armance*, le chapitre intermédiaire de *Si le grain ne meurt*, et cet énorme roman qu'il me faudrait commencer d'échafauder. » À Jacques Rivière, le 19 : « Oui, je prépare pour toi une "Invitation à lire Browning". Je prépare également une préface pour *Armance* ²⁶. » À Marc Allégret, le 22 : « Je relis avec ravissement et le plus vif intérêt *Armance*, — qu'il me tarde que tu connaisses — mais ma préface ne se dessine pas bien ²⁷. » Au journaliste Jacques Boulanger, le 24, il parle de sa préface et lui réclame son article sur Stendhal ²⁸. Le 26 janvier, enfin, dans son *Journal* : « Relu *Armance* avec ravissement ²⁹. » Le 2 février, il écrit à son commanditaire :

[Paris, mercredi] *2 février* [1921].

Cher Monsieur Arbelet,

J'aurais grand désir de causer un peu avec vous de la préface d'Armance. Je viens de relire avec ravissement ce livre infernal. La préface que j'entrevois est tellement scabreuse que j'ai besoin d'abord de vous consulter... Ah ! vous m'avez lancé dans un

²⁴ Lettre publiée par Bernard Duchatelet, « André Gide et Charles Péguy », in *Lectures d'André Gide. Hommage à Claude Martin* (Lyon : P.U.L., 1994), p. 181.

²⁵ *Journal 1887-1925*, p. 1116.

²⁶ *Correspondance Gide-Rivière*, p. 640.

²⁷ *Correspondance*, p. 389.

²⁸ Lettre en partie publiée dans le catalogue de l'exposition *Présence d'André Gide* (Bruxelles : Bibliothèque Royale Albert I^{er}, 1970), n° 248.

²⁹ *Journal 1887-1925*, p. 1121.

joli travail !

Viendriez-vous prendre une tasse de thé mardi prochain, vers 4 heures ? ou quelque autre heure (10 h du matin par ex.) vous conviendrait-il mieux ?

Un mot de vous. Bien attentivement votre

André Gide.

Il lui faut « en causer ». Le même jour, c'est ce même vœu qu'il exprime à l'ami François-Paul Alibert qu'il n'a pas revu depuis quatre ans : « Si nous devons nous revoir, je voudrais bien pouvoir causer avec toi d'*Armance*, pour lequel je dois écrire une préface — que je viens de relire avec enchantement, mais qui... La préface que j'entrevois ne peut être que terriblement scandaleuse. Tâche de relire le livre, de l'avoir relu quand nous nous reverrons ; et lis aussi la terrible lettre du 23 décembre 1826 à Mérimée, où Stendhal explique son livre !!!³⁰ » À coup sûr, c'est la lecture de cette fameuse lettre qui a permis à Gide de concevoir (d'« entrevoir ») une préface qui serait « scabreuse », voire « scandaleuse »...

Le 18 février, il quitte Paris pour le Midi et compte sur son séjour dans la villa des Van Rysselberghe à Saint-Clair pour travailler à sa préface ; pour l'y aider, Arbelet lui a envoyé « des notes de Stendhal sur *Armance*³¹ ». Mais cinq jours passent et, le 23, « comme le travail n'a rien donné, il partira demain. "J'ai besoin d'être amoureux pour bien travailler", déclare-t-il³² ».

Gide reste alors plus d'un mois à « la Souco », la villa des Bussy à Roquebrune, puis une quinzaine de jours à « la Bastide Franco », la ferme des Mayrisch à Brignoles, que gère Élisabeth Van Rysselberghe, qu'il quitte le 14 avril pour rentrer à Paris. Le 8, il a pu écrire à Jacques Rivière que sa préface « peut-être sera prête pour le n° de juin » de *La NRF*³³. Mais pour paraître le 1^{er} juin, il faudrait que le texte fût chez l'imprimeur au plus tard le 10 ou le 15 mai... Or Gide n'y mettra le point final que le 26³⁴, en fera la révision au cours des semaines suivantes

³⁰ *Correspondance Gide-Alibert*, p. 212.

³¹ *Les Cahiers de la petite Dame*, I, p. 68. Ces « notes » sont celles de l'exemplaire dit « de Buccini » de l'édition d'*Armance* que Stendhal, en 1827, avait fait relier en l'interfoliant de feuillets blancs ; pages qu'il remplit de corrections, ajouts et remarques dont Raymond Lebègue se servit pour établir et annoter le texte du roman pour l'édition que Gide allait préfacer.

³² *Ibid.*

³³ *Correspondance Gide-Rivière*, p. 658.

³⁴ *Journal*, 28 mai (p. 1127) : « J'ai achevé avant-hier ma préface pour *Armance* ».

et n'en enverra le texte définitif à Rivière que le 22 juin.

Dès le 27 mai, pourtant, il avertit Paul Arbelet qu'il a enfin tenu sa promesse et l'invite à prêter une oreille critique à la lecture de ses pages :

[Paris.] *Vendredi* [27 mai 1921].

Cher Monsieur Arbelet,

La préface pour Armance est achevée. J'ai grand désir de vous la soumettre. Vous est-il loisible de venir à la Villa Montmorency en écouter la lecture et me faire part de vos critiques ?

Dites vous-même le jour et l'heure qui vous conviennent, soit le matin, soit autour d'une tasse de thé, ce qui serait sans doute plus confortable.

Et croyez à mes sentiments bien affectueux.

André Gide.

Le lendemain, il prétend craindre, dans son *Journal*, que sa préface soit « détestable », mais c'est « avec plaisir » qu'il la lit « à Roger M. du G. ce matin, puis, cet après-midi, à Mme Mayrisch et à Jean Schlumberger ». Le 1^{er} juin, c'est chez les Du Bos qu'il en donne lecture, devant « Charlie [qui] la trouve excellente » et la petite Dame qui, elle, « ne p[eut s']empêcher de faire des réserves, quant à la dernière partie assez gratuite et dont il tire un parti tout personnel pour ses théories » ; Gide leur dit d'ailleurs lui-même « que Jean S. et Rivière trouvent qu'il est impossible, inopportun que cette préface paraisse dans *La NRF*³⁵ ». Le 2, il écrit à Dorothy Bussy, en lui annonçant qu'il l'a fait dactylographier pour la lui envoyer : « J'en ai donné lecture à quelques amis et me persuade peu à peu qu'elle n'est pas aussi mal venue que je le craignais d'abord. » Le 3, Mme Muhlfeld a invité chez elle, rue Georges-Ville, pour écouter Gide lire sa préface, une douzaine de personnes, parmi lesquelles Edmond Jaloux, Francis de Miomandre, Paul Valéry, Louis Artus, François Mauriac, Jacques-Émile Blanche et René Boylesve³⁶ ; et ce dernier, qui se fait alors le champion d'une candidature de Gide à l'Académie et est « fort chatouilleux sur tout ce qui peut compromettre sa réputation », ne

³⁵ *Les Cahiers de la petite Dame*, I, p. 80.

³⁶ D'après la petite Dame, qui ajoute : « j'ai oublié les autres » (*ibid.*, p. 81). Parmi les autres personnes qui eurent connaissance de la préface avant sa publication, citons Dorothy Bussy (à qui Gide l'envoya au début de juillet), Aline Mayrisch et Ernst Robert Curtius (qui purent la lire pendant le séjour que Gide fit à Colpach du 20 au 25 juin, et Curtius promit alors de la traduire pour le *Neue Merkur*, projet qui ne paraît pas avoir abouti, v. leur *Correspondance*, pp. 30-9).

soulève pas la moindre objection ³⁷.

Pourtant, des réserves, ou plus exactement des objections à la *publication* de ce texte où Gide dévoile son propre drame, Maria Van Rysselberghe n'est pas seule à en exprimer. « Gallimard et Rivière assez tourmentés à l'idée de publier en revue la préface de Gide pour *Armance* », note Jean Schlumberger dans son agenda, en ajoutant pour son propre compte : « Relu le manuscrit. Impression d'impudeur. Relevé une série d'expressions qui font verser cette étude dans le plaidoyer. » Et la soirée du 4 juin, après le dîner pris villa Montmorency avec Gide et la petite Dame, est tout entière consacrée à discuter et à obtenir « le remplacement de plusieurs expressions et le remaniement de tout le dernier paragraphe ³⁸ ».

Ces corrections furent-elles importantes ? Quand il relit la préface de Gide, ou plutôt en lit la version définitive, Rivière « avoue qu'[il] ne retrouve plus du tout ce qui la [lui] faisait trouver d'abord si périlleuse ³⁹ ». Et le manuscrit initial n'ayant pas été retrouvé, on ne peut affirmer que ç'ait été grâce à ses amendements que s'apaisèrent les craintes de Gaston Gallimard et de Jacques Rivière.

Mais de quelle « impudeur » précisément, par quel « plaidoyer » trop indiscrètement personnel pouvait-on redouter que les lecteurs de *La NRF* fussent choqués ? Certes, l'essentiel de cette préface consistait à montrer que si, « de tous les amoureux de Stendhal », Octave est peut-être « le plus fervent », c'est en raison même de son impuissance — ou plutôt, à l'inverse, que c'est « l'excès de l'amour [qui] peut aller jusqu'à l'inhibition, sinon proprement du désir, du moins des réflexes physiologiques qui nous mettent à même de le satisfaire ⁴⁰ ». Et, sur les conséquences de cette « dissociation de l'amour et du plaisir », il est évident que les trois derniers paragraphes du texte, où le préfacier « imagine Octave épousant *Armance* », les proches de Gide, ceux qui connaissaient l'histoire de son mariage, ne pouvaient pas ne pas y lire une page autobiographique :

j' imagine [*Armance*] perplexe d'abord, puis douloureusement résignée (et je ne parle ici que de la résignation amoureuse ; mais pour nombre de femmes le renoncement à la maternité qui s'ensuit est plus cruel encore, sans doute, et plus durablement). J' imagine Octave moins aisément résigné qu'*Armance*, ou plutôt :

³⁷ Jean Schlumberger, *Notes sur la vie littéraire 1902-1968*, p. 119 (4 juin 1921).

³⁸ *Ibid.*, p. 118 (3 et 4 juin 1921).

³⁹ Lettre de Rivière à Gide du 24 juin 1921, *Correspondance*, p. 662.

⁴⁰ « Préface à *Armance* », in *Essais critiques*, pp. 547 et 550.

moins profondément, se représentant sans cesse ce dont il la prive, et, qui pis est, le lui représentant. J'imagine les vains essais, les protestations dont l'amour est prodigue, les doutes, puis, l'âge venant, et à supposer que leur amour perdure, la lente épuration de cet amour, dernier terme et très incertainement atteint, que parodie l'accoutumance.

À moins qu'ils n'arrivent l'un et l'autre sans trop de peine à cette sagesse de ne s'exagérer point trop l'importance de ce qui leur est refusé et de se persuader que l'amour le plus profond n'est point nécessairement lié à la chair ⁴¹.

Quelques rares lecteurs, très avertis, oui, pouvaient lire la confession en transparence de la fiction imaginée, mais les autres, les simples lecteurs qui n'avaient pas reçu les confidences que Gide avait faites à la petite Dame, à Roger Martin du Gard, à Jean Schlumberger ?... Pouvaient-ils, à la lecture de ces trois paragraphes *tels qu'ils parurent* dans *La NRF* d'août 1921, avoir une « impression d'impudeur », juger cette page « scandaleuse » ? En réalité, il n'est pas impossible que le « remaniement » obtenu le 4 juin par Schlumberger et Mme Théo ait consisté à amputer l'analyse d'un ultime développement, celui qui faisait apparaître le cas personnel de Gide trop proche de celui d'Octave : maints détails dans le roman de Stendhal permettent en effet de penser que son « héros », plutôt qu'un babylonien, est un homosexuel refoulé. Quatre ans avant que ne soient livrés au public *Si le grain ne meurt* et *Corydon*, sans doute paraissait-il encore trop risqué, aux yeux des amis de Gide, de décrypter ainsi « le secret d'Octave ⁴² »...

La « Préface à *Armance* » fut publiée en tête du numéro d'août 1921 de *La Nouvelle Revue Française*, et fut reprise au printemps 1924 dans *Incidences*, avant que ne parût, l'année suivante, le volume des éditions Champion pour lequel elle avait été écrite...

⁴¹ *Ibid.*, p. 554. Et v. la note de Pierre Masson, pp. 1154-5.

⁴² C'est le titre de la subtile et pénétrante préface que Dominique Fernandez a écrite pour l'édition d'*Armance* dans « La Collection » des éditions P.O.L. (1991) et où il regrette que Gide, dans la sienne, « s'en soit tenu à la version de l'impuissance, sans oser une autre explication du "secret" » (p. XVI).

FLORA DJENADI

Autobiographie / autofiction

Deux exemples de réécriture de soi *

I. De La Porte étroite à Si le grain ne meurt : *l'épisode de la rue de Lecat*

Dans *Si le grain ne meurt*, dans le cadre de cet épisode crucial, au moment de retourner chez sa cousine, le narrateur intervient : « *J'ai dénoncé déjà cet enfantin besoin de mon esprit de combler avec du mystère tout l'espace et le temps qui ne m'étaient pas familiers. Ce qui se passait derrière mon dos me préoccupait fort, et parfois même il me semblait que si je me retournais assez vite, j'allais voir du je-ne-sais-quoi. [...] Ce soir là mon goût du clandestin fut servi*¹. »

* Cette étude est tirée d'un mémoire de Master de Littérature française soutenu à l'Université de Nantes en 2005.

¹ *Si le grain ne meurt*, in *Souvenirs et Voyages*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p. 159.

Dans ce passage, les termes surlignés en gras correspondent bien à la conception généralement admise à propos des mémoires, dans lesquels l'auteur doit être absolument honnête envers lui-même et envers le lecteur, et où il ne doit dissimuler aucun de ses travers. Mais dans le cas présent nous pouvons nous demander s'il ne s'agit pas de la démarche inverse, et d'une envie — avouée ou non — de souligner une faute qui dans les faits eux-mêmes n'est pas manifeste. Comme si la sincérité absolue qui est la convention des mémoires se retrouvait détournée pour produire l'effet inverse : plutôt que d'être sincère en relevant par avance un travers qui va être aussitôt illustré par la scène, l'auteur anticipe et suggère un défaut qui n'aurait pas du tout été évident s'il n'avait été si bien pointé du doigt. En effet, le verbe « dénoncer » implique l'idée d'une faute, et donc laisse supposer que ce désir de retourner chez sa cousine pourrait contenir quelque chose de malsain, le plaisir de satisfaire un certain voyeurisme. D'ailleurs, le luxe de précautions préparatoires semble fait pour nous mettre en alerte : « *J'avais quitté mes cousines vers la tombée du soir pour rentrer rue de Crosne, où je pensais que maman m'attendait ; mais je trouvais la maison vide. Je balançais quelques temps, puis résolu de retourner rue Lecat ; ce qui me paraissait d'autant plus plaisant que je savais qu'on ne m'y attendait plus*². »

Ce passage était à l'origine encore plus développé, et nous pouvons le comparer à la manière si simple dont le même fait est amené dans *La Porte étroite* : « *Brusquement le désir me prend d'aller surprendre Alissa que pourtant je venais de quitter*³. » Ce qui dans *La Porte étroite* apparaît tout simplement comme un désir enfantin ne nécessitant aucune justification — même si la naïveté prêtée à Jérôme peut tout aussi bien suggérer une raison plus secrète et refoulée — se trouve dans *Si le grain ne meurt* amené précautionneusement. En explicitant les causes de sa conduite (« *mon goût du clandestin fut servi* »), Gide fait quasiment du lecteur le complice de ce qui va suivre. Comme si son désir inconscient de découvrir quelque chose d'insolite avait pu anticiper sur la réalité qu'il allait découvrir, et, dans un certain sens, contribuer à sa gravité. À force de vouloir se justifier, le narrateur nous incite à lui prêter une culpabilité qui, cependant, au regard des faits, n'est guère évidente. Aucune faute précise n'est ici explicitement avouée, mais parce qu'il est capable de

² *Ibid.*

³ *La Porte étroite*, in *Romans, récits, soties*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 502.

pressentir que quelque chose de mal va se découvrir, le narrateur nous invite à penser que lui-même n'est pas forcément étranger à ce mal.

Le premier commentaire de Jérôme dans *La Porte étroite* apparaît après qu'il a vu sa tante et l'amant de celle-ci : « *La présence de ces deux enfants m'apparaît aujourd'hui monstrueuse, dans mon innocence d'alors elle me rassura plutôt*⁴. »

Cette intrusion du narrateur a deux conséquences : elle accentue la gravité de ce qui a été vu — et qu'un homme adulte est censé juger « monstrueux » — et met en même temps en avant l'innocence de l'enfant qui se trompe sur le véritable sens de ce qu'il voit et qui ne peut donc pas comprendre à quel point c'est immoral. Là où Gide pratique le soupçon à son propre égard, Jérôme préserve l'image idéale de l'enfant innocent qu'il se plaît à avoir été. Dans les deux cas il y a dédoublement, mais en sens inverse : là où Jérôme se disculpe, Gide s'accuse.

Le deuxième commentaire concerne le moment où il se retrouve face à la détresse d'Alissa et qu'il sent l'importance cruciale de ce moment pour tout le reste de sa vie : « *Cet instant décida de ma vie, je ne puis encore le remémorer sans angoisse. [...] Je ne savais rien exprimer du transport nouveau de mon cœur*⁵. »

Il s'agit là d'un procédé romanesque. Pour faire comprendre au lecteur combien l'instant est important, le narrateur précise, avec le recul qu'il a en tant que voix adulte, que ce moment a eu un impact sur sa vie entière. Et le même procédé, dans le même but cette fois, est utilisé dans *Si le grain ne meurt* : « *Il ne me plaît point de rapporter ici le détail de son angoisse. [...] Je pense aujourd'hui que rien ne pouvait être plus cruel [...]. Non, de tout cela je ne devais rien comprendre que plus tard*⁶. »

Le narrateur intervient semble-t-il de la même manière dans les deux passages : l'homme adulte permet d'apporter des précisions pour combler l'ignorance de l'enfant. Mais Gide ne s'arrête pas là dans sa technique narrative, et il se sert de l'introduction de cette voix dans son récit pour amener une autre idée, car il continue : « *Que dirais-je de plus ?... j'avais erré jusqu'à ce jour à l'aventure ; je découvrais soudain un nouvel orient à ma vie. En apparence il n'y eut rien de changé. Je vais reprendre le récit des menus événements qui m'occupèrent ; il n'y eut de*

⁴ *Ibid.*, p. 503.

⁵ *Ibid.*, pp. 503-4.

⁶ *Si le grain ne meurt*, pp. 160-1.

*changé que ceci : qu'ils ne m'occupaient plus tout entier. Je cachais au profond de mon cœur le secret de ma destinée. Eût-elle été moins contredite, je n'écrirais pas ces mémoires*⁷. » Ainsi, l'idée instillée précédemment, d'une sorte d'arrière-plan douteux dans le mouvement qui l'avait conduit auprès de sa cousine, trouve-t-elle ici sa force, en faisant de celle-ci la rédemptrice nécessaire que lui, pécheur, cherchait sans le savoir. Cette voix qui semblait secondaire et n'être là que pour combler les lacunes de l'enfant, devient soudain la seule voix qui compte, celle qui conclut et qui donne tout son sens au texte. C'est la voix de l'écrivain qui se fait entendre, puisqu'il parle de ce qu'il est en train d'écrire, de ce qu'il va écrire et qui valide du même coup l'expérience de son enfance et le récit qu'il en fait aujourd'hui. À l'opposé, la voix de Jérôme, qui suppose limpide son attitude enfantine, et la coïncidence de son être présent avec celui d'hier, nous invite au contraire à la méfiance.

Alissa et Emmanuèle sont deux visions d'une même femme, mais elles en sont aussi deux interprétations différentes. Par rapport à Alissa qui représente pour Jérôme la piété, la religiosité poussée à l'extrême, il est frappant de voir que l'attitude d'Emmanuèle n'éveille en Gide qu'un écho religieux beaucoup plus discret. Alissa est dans l'ombre, elle est à genoux, « *tournant le dos à la croisée d'où tombe un jour mourant*⁸ ». C'est une mise en scène mélodramatique, Alissa est représentée en martyre ; la dépravation de sa mère retombe directement sur elle, elle est la victime qui souffre et qui expie les douleurs à la place de la véritable fautive. Il est dit que l'instant est décisif pour la vie du narrateur, mais pourtant cet instant n'est pas tellement développé. On sait juste que Jérôme est impuissant face à la détresse de cette âme, comme un profane à qui il n'est pas permis de pénétrer les secrets d'une religion, il peut juste en sentir la valeur, l'importance, sans en saisir toutes les nuances. D'ailleurs il reste « *debout près d'elle, qui restait agenouillée* » ; paralysé, presque extérieur, il ne peut que poser un baiser sur son front, et en appeler à Dieu, dans une sorte de renoncement à soi-même : « *Je pressais [...] sur son front mes lèvres, par où son âme s'écoulait. Ivre d'amour, de pitié, d'un indistinct mélange d'enthousiasme, d'abnégation, de vertu, j'en appelais à Dieu de toutes mes forces et m'offrais, ne concevant plus d'autre but à ma vie que d'abriter cette enfant contre la*

⁷ *Ibid.*, p. 161.

⁸ *La Porte étroite*, p. 503.

*peur, contre le mal, contre la vie*⁹. »

Il faut remarquer la construction de cette phrase, encadrée par deux constructions ternaires présentant des termes très marqués religieusement : « enthousiasme – abnégation – vertu » puis « peur – mal – vie ». La construction ternaire s'organise autour de l'appel à Dieu, qui est le centre de la phrase. Elle confère une solennité à la phrase, une organisation inébranlable, comme pour insister sur le fait que la décision est inévitable, imposée par les circonstances. Et la position centrale de l'appel à Dieu semble induire le fait qu'il est le seul recours face à cette détresse. D'ailleurs, tout de suite après cet appel et cette décision de protéger sa cousine, Jérôme s'agenouille, la rejoignant enfin dans la prière plutôt que de rester debout devant elle sans la comprendre, comme enfin assez humble, digne de pénétrer dans le secret de sa sainteté supposée.

La démarche est toute différente dans *Si le grain ne meurt*. Tout d'abord, même si Emmanuèle est toujours agenouillée, il n'y a pas de mise en scène pour donner un sens ou une valeur particulière à cet agenouillement. Dans l'édition de la Pléiade, nous avons en note les différentes étapes du manuscrit avant qu'il n'ait son aspect définitif et nous pouvons relever ce qui peut d'abord sembler un détail mais va s'avérer très important pour l'analyse de la scène. La phrase « *Je ne compris pas aussitôt qu'elle était triste*¹⁰ » était dans une première version : « *Je ne compris pas aussitôt qu'elle priait, comme je n'avais pas compris qu'elle était triste* ».

Nous nous intéressons prioritairement à la version définitive de l'œuvre, plutôt qu'aux différentes étapes du manuscrit, car ce qui nous intéresse avant tout, c'est de comparer deux textes aboutis et ce qui les lie et les sépare. Mais si ici nous comparons le texte abouti à une version primitive, c'est que l'élément apporté grâce au manuscrit est tout à fait pertinent pour mettre en valeur la différence des deux textes. En effet, grâce à ce mot, « priait », qui a été mis, puis retiré de la version définitive, nous pouvons déduire que c'est volontairement que la dimension religieuse a été retirée de la scène avec Emmanuèle. Elle est simplement triste, face à André, et il n'y a pas de place pour Dieu entre eux deux. Là où dans *La Porte étroite* ils ne semblaient être réunis que pour mieux laisser entrer la dimension religieuse dans leur vie, là où tout concourait

⁹ *Ibid.*, p. 504.

¹⁰ *Si le grain ne meurt*, p. 160.

pour amener Jérôme à s'agenouiller pour demander l'intervention divine, Gide n'engage que lui-même dans la protection de sa cousine. Le mot est enlevé, la notion disparaît, le sens change, Dieu a laissé la place à la vertu individuelle, qui aura la même valeur directrice dans la vie du narrateur que l'avait Dieu dans celle de Jérôme.

Ensuite, Gide essaie d'expliquer la détresse d'Emmanuèle : pas plus que Jérôme, il ne peut la comprendre. Là encore le narrateur enfant est présenté comme trop naïf pour la gravité de l'événement auquel il assiste, cela dépasse son entendement, et pourtant il sent parfaitement l'importance du moment qu'il est en train de vivre. Il sent plus qu'il ne sait. Les termes pour décrire la détresse de la cousine et l'amour du narrateur sont eux aussi débarrassés de toute interprétation religieuse, elle n'est plus représentée comme une martyre, mais comme une enfant qui souffre de l'inconduite de sa mère, et il ne s'offre plus dans un abandon quasi mystique à la protéger contre le mal. Il n'est plus question d'âme non plus, le mot n'est pas employé. Là encore, cela ne signifie pas que cet enfant va moins s'engager que le précédent, au contraire, il va y employer « tout son amour, toute sa vie », c'est presque un engagement plus total, car il se fait sans intermédiaire, et surtout, sans aide. Nous sentons alors combien il est jeune et faible face à la tâche qu'il s'est imposée, il n'a même pas l'aide de Dieu. L'auteur induit l'idée que c'est trop ; et par là, il suggère la possibilité de l'échec. La cause dans laquelle il se lance est trop élevée pour lui seul, il n'a pas les armes, et pourtant il se précipite, comme s'il ne saisissait pas pleinement tout l'enjeu de cet engagement.

Il y a une autre phrase dont les manuscrits nous apprennent qu'elle a été maintes et maintes fois reprise avant d'avoir sa formulation définitive : « *J'avais erré jusqu'à ce jour à l'aventure ; je découvrais soudain un nouvel orient à ma vie* ¹¹. » Ce nouvel orient, il est sous-entendu qu'il consiste à consacrer sa vie à Emmanuèle, à trouver le meilleur en lui pour pouvoir le lui apporter. Sous-entendu mais non dit, et nous pouvons très bien le comprendre autrement, puisqu'il parle quelques lignes plus loin du « *secret de sa destinée* », qui renvoie à la même notion que l'orient : « *Je cachais au profond de moi le secret de ma destinée. Eût-elle été moins contredite et destinée, je n'écrirais pas ces mémoires* ¹². » C'est donc finalement sur le narrateur que la scène se concentre, sur son destin, lié à un engagement trop fort pour un jeune enfant qui ne se connaît pas

¹¹ *Ibid.*, p. 161.

¹² *Ibid.*

encore vraiment. Emmanuèle n'est presque qu'un prétexte pour guider le narrateur, c'est à travers elle qu'il décide de son destin, et en un sens elle en devient donc un peu responsable.

II. De *L'Immoraliste* à *Si le grain ne meurt* : *découverte de l'attirance homosexuelle*

Le passage de *Si le grain ne meurt* dans lequel André se retrouve seul avec le jeune Ali se situe tout de suite après que le médecin a déclaré que son cas était sans espoir¹³. Les deux événements s'enchaînent au niveau de la construction narrative, mais ils ne semblent pourtant pas avoir de lien entre eux. Il n'est pas fait mention de l'état de santé de Gide lors de son escapade, si ce n'est que c'est lui qui le pousse à sortir seul et à attendre de l'aide de la part des enfants. Le passage est annoncé comme un « *petit épisode* », par euphémisme, et le narrateur se justifie : s'il en parle, c'est qu'il se doit d'être honnête ; rien d'autre ne le pousse que le souci de l'absolue vérité. Nous sommes dans les conventions du pacte autobiographique selon lesquelles le lecteur est en droit d'attendre une absolue sincérité de la part de l'auteur. C'est ainsi que Gide relate ce qu'il serait « *mensonger de taire* ».

L'amorce est tout autre dans *L'Immoraliste* ; nous sommes, comme le narrateur, entraînés peu à peu. Mais vers quoi ? Rien n'est dit à l'avance, le passage n'est pas préparé par une intervention externe à la narration. Il s'agit de la rencontre avec Bachir, amené sans préambules par Marceline¹⁴. Michel est pris de court par cette rencontre, ne sait ni ce qu'elle signifie, ni où elle va le mener, ni même si elle va le mener quelque part. Et c'est exactement ce que ressent le lecteur au début de cet extrait, le narrateur ne prend pas de distance, aucun recul, il ne s'adresse pas au lecteur pour excuser, justifier ou expliquer l'écriture de cette scène, qui alors semble être une « scène vécue » — contrairement à *Si le grain ne meurt*, où le narrateur commente la scène avant que nous ne l'ayons lue. Nous pouvons d'ailleurs noter que la première fois que Michel se retrouve seul face à Bachir — et qu'il semble être dépassé par ce qu'il ressent, s'en étonnant lui-même : « *vraiment, vais-je m'intéresser à cela ?* » — le passage est au présent, ce qui accentue le fait d'avoir

¹³ *Si le grain ne meurt*, p. 381.

¹⁴ *L'Immoraliste*, p. 382.

l'impression d'être dans une scène vécue au moment où elle est écrite, l'écriture reprend la spontanéité qui saisit le narrateur au moment où il se trouble devant l'enfant.

Les deux scènes relatent le même moment : les premiers émois du narrateur face à un jeune garçon. Mais les approches sont totalement différentes. Si nous les comparons, c'est que, dans les deux œuvres, elles ont la même valeur, elles marquent un tournant dans la vie du narrateur. Et nous verrons qu'elles sont en fait bien plus semblables que ce que nous pourrions croire à la première lecture.

Bachir et Ali sont décrits de manière presque identique, tous les deux très jeunes, bruns, coiffés d'une chéchia et nus sous leur veste ou leur gandourah, et tous deux munis d'un couteau. L'attraction physique que Bachir exerce sur Michel ne fait aucun doute, il en prend conscience en constatant : « *j'ai besoin de [l]e toucher* ». Il s'agit d'un moment clé pour le narrateur qui découvre cette attraction. Il n'en savait rien, c'est sa première attraction homosexuelle, et même sa première attraction sexuelle, et il se laisse aller à cette attraction. Dans *Si le grain ne meurt*, la scène est explicite, puisque entre le jeune arabe et le narrateur, le désir est consommé, tandis que dans *L'Immoraliste*, il semble ne rien se passer ; si l'on s'en tient aux faits, Bachir n'a fait que jouer aux billes avec Michel. Ce qui rapproche ces deux scènes ne tient donc pas aux agissements des protagonistes, mais à l'identité du désir qui les traverse.

Pourtant ces scènes diffèrent. Ce qui les fait différer, c'est, dans le cas de *L'Immoraliste*, l'utilisation de symboles. Nous avons noté plus haut qu'il n'y avait pas d'allusion à la maladie dans la scène de *Si le grain ne meurt* : le médecin vient juste de condamner le malade, qui est convalescent, et qui donc sort souvent se promener en compagnie d'enfants. Cela semble être le seul lien, bien faible, entre la maladie et la découverte de la sexualité. Il en va différemment dans *L'Immoraliste* : dès que le narrateur prend conscience de l'effet qu'a sur lui le jeune Bachir, s'impatientant de ne pas le voir revenir, aussitôt il fait un lien entre les deux faits. « *Qu'a fait de moi la maladie ? Je suis triste à pleurer de la voir revenir sans Bachir*¹⁵. » Cette phrase est très importante, c'est la seule fois dans l'œuvre où le fait que Michel soit malade et son attraction vers les jeunes ont un lien de cause à effet aussi explicite. Plutôt que d'une question, il s'agit d'un constat étonné : son impatience à revoir Bachir, l'importance qu'il a pris à ses yeux, leur intimité, son attraction

¹⁵ *L'Immoraliste*, p. 382.

physique... En tout cela Michel ne se reconnaît pas, il a changé, et la responsable de ce changement, c'est la maladie.

Dans *L'Immoraliste* il y a tout un symbole, la tuberculose est porteuse de sens, alors que dans *Si le grain ne meurt*, si André ne se précipite pas aussitôt dans les bras d'Ali, c'est en raison d'un débat moral. Il hésite d'abord, et cette hésitation est longuement détaillée, dès la phrase « *J'admire aujourd'hui ma constance...* ». Le « *aujourd'hui* » nous indique que la voix qui s'exprime est celle du narrateur, qui, prenant du recul face à la scène des années plus tard, analyse en quelque sorte l'état de sa conscience, de sa « vertu » face au « péché », pour reprendre ses propres termes. Car le pas qui est franchi, ce pas qui le dirige finalement vers Ali, c'est son choix de rejeter les dogmes religieux qui le brimaient depuis toujours sans peut-être qu'il en ait conscience. À ce moment, sa vertu est déjà ancienne, vaincue. Nous pouvons relever le vocabulaire qui concerne la conscience, la lutte interne : vertu, péché, motifs secret, actes les plus décisifs, triomphe, dédain, curiosité. Ces quelques lignes de rétrospection sont encadrées de points de suspension, de « *ma constance...* » à « *...et je vis son rire* ». Ces points de suspension indiquent qu'il s'agit d'une pause narrative, d'une pause aussi dans l'action. Cela ne prend pas beaucoup de temps, il se décide vite, mais cette hésitation est importante en tant que telle : ce qui est remis en cause lors de cette hésitation, c'est bien la vertu, car même s'il dit qu'il s'agissait de curiosité, il précise également que l'on ignore le motif de nos actes décisifs, et il se présente comme étant « *sur le seuil du péché* ».

Pas de traces de cette lutte interne dans *L'Immoraliste*, de cette évolution intérieure du personnage. Cela ne signifie pourtant pas qu'il ne vive aucune tension, ni non plus qu'il n'ait pas fait un pas. Mais, de la même manière que le cap est franchi différemment, c'est autrement qu'il rejette sa vertu, sa lutte se situe sur un autre plan : celui de la maladie, qui représente cette vertu. Elle en est le signe extérieur, marque des luttes internes qui assaillent le personnage tout au long de l'œuvre. La sévérité du verdict face à la maladie symbolise l'importance de l'enjeu, la convalescence mime le choix que peu à peu le narrateur fait en lui, son changement, et la guérison représente le passage à un autre état. La maladie de Michel, c'est l'extériorisation du conflit interne qu'il vit. Un état de changement d'être dont il ne semble pas avoir conscience, tout est dans le non-dit. Ainsi dans ce passage il semble ne rien se passer avec le jeune Bachir, par rapport à ce qui est relaté, au niveau des faits, mais nous sentons une tension sous-jacente, qui nous permet de sentir que le

moment, l'événement est capital. Et, une fois que l'enfant est parti, nous pourrions avoir un doute, n'être pas sûrs de ce qu'il faut en tirer ; le narrateur lui-même ne fait aucun commentaire, il ne semble pas non plus interpréter les faits au-delà de leur apparence, mais voici qu'il est saisi d'une crise beaucoup plus violente que celles dont il avait déjà été victime... Il crache du sang, un énorme caillot... quelque chose en lui est en train de se produire, cette rencontre va changer son être. Que sont cet état physique, ce laisser-aller, ce caillot de sang ? Ce sont les restes de son ancien être qui commencent à disparaître, entamant sa transformation. L'état de défaitisme face à la maladie, c'était l'ancien être, les anciennes valeurs qui ne valaient plus à ce stade la peine d'être défendues. L'état de si grande faiblesse, c'est l'état de ruines de cet ancien ordre, et le caillot de sang, la crise, c'est le symbole de ce rejet total, déclenché par les émois causés par Bachir. Ce sang est sale, il est répugnant, en comparaison du « beau sang rutilant de Bachir »... Le sang est le symbole d'une certaine image de la vie, et ce qui l'appelle, ce sont les quelques gouttes qu'il a pu apercevoir sur le doigt de l'enfant, présentées en opposition à son sang à lui, apparu sous la forme d'un affreux crachat.

Cette crise est le moment de rupture. C'est à cet instant précis qu'il décide de reprendre goût à la vie.

JUSTINE LEGRAND

Travestissement et transvestisme chez Gide

Mon récit n'a raison d'être que parfaitement franc ; si cette franchise prend parfois couleur de cynisme, je crois que cela vient surtout de l'habitude invétérée qu'on a de regarder de travers et de n'aborder point, ou qu'avec un tas de circonlocutions rassurantes, certains sujets que je me propose de regarder de face, comme ils méritent de l'être ¹.

Gide affirma que, de toutes les réputations, celle qu'il voudrait le plus laisser était celle d'un homme vertueux [...] qu'il le veuille ou non, [...] fait au milieu de nous figure d'immoraliste ².

NOUS nous proposons d'analyser de façon succincte le travestissement (que nous appellerons parfois également transvestisme) des personnages gidiens, afin de comprendre si et en quoi cette action peut être définie comme une perversion.

¹ André Gide, *Geneviève*, in *Romans, Récits et soties, Œuvres lyriques*, Bibl. Pléiade, 1998, p. 1360.

² Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame, I, 1918-1929*, Gallimard, 1973, p. 205.

Pour introduire cette question du travestissement gidien — qui est l'une des « perversions [...] accessoires ³ » relevées par Jadin — nous pouvons considérer, comme l'écrit Éric Marty, que « Gide saisit son corps à l'intérieur d'une certaine *étrangeté*, on dira même une certaine *altérité* ⁴ ». Et c'est en nous permettant d'étendre aux personnages de l'œuvre gidienne ce que Marty écrit à propos du corps de Gide dans l'étude sur son *Journal* que nous comprenons le travestissement gidien comme cette « altérité » de corps, d'esprit et de plume.

Nous rappelons que le *travestissement* est l'« action de travestir ». Et *travestir* de « faire prendre des habits qui n'appartiennent pas soit au sexe, soit à la condition ». Au sens figuré il s'agit de « changer un ouvrage sérieux en ouvrage burlesque ⁵ ». Le transvestisme étant caractérisé par ce que Jadin désigne comme le « plaisir (gidien) à porter des capes, des burnous et des robes ⁶ ».

Dans l'œuvre de Gide, nous distinguons deux formes de travestissement : la première se présentant comme une modification dans l'apparence physique de certains personnages, comme par exemple Protos qui change quatre fois de costumes. La seconde étant le travestissement des sentiments, entendons par là une dissimulation des vrais sentiments, jeu auquel s'adonnent Bernard et Olivier.

Nous précisons que nous parlerons de travestissement ou de transvestisme des personnages gidiens, lorsqu'il sera question de déguisements vestimentaires. Mais nous ne conserverons que le terme de *travestissement* pour évoquer les métamorphoses psychiques et les dissimulations de sentiments.

Travestissement et transvestisme physiques

Lorsque nous évoquons le travestissement, nous songeons immédiatement à un univers ludique, au déguisement rappelant les jeux de l'enfance où le petit garçon revêt des habits de cow-boy, ou la petite fille des robes de princesse. Des déguisements à travers lesquels nous retrouvons le désir d'appartenir – au moins le temps d'une après-midi – à une autre

³ Jean-Marie Jadin, *André Gide et sa perversion*, Arcanes, 1995, p. 218.

⁴ Éric Marty, *L'Écriture du jour*, Seuil, 2000, p. 171.

⁵ Émile Littré, *Le Grand Littré*, t. 6, 1998, pp. 6454-5.

⁶ Jean-Marie Jadin, *op. cit.*, p. 218.

classe sociale, à une autre société.

Dans *Les Caves du Vatican*, Protos est nourri de cette même envie. Ce personnage par lequel Gide introduit le plus manifestement la question du travestissement, se fait passer successivement pour un camarade d'école de Lafcadio, l'abbé Salus, chanoine de Virmontal (abbé qui participe à la croisade pour délivrer le Pape), l'abbé Cave et Defouqueblize, le professeur de droit.

Mais si Protos se déguise en abbé J.-P. Salus, chanoine de Virmontal pour être reçu chez la comtesse Guy de Saint-Prix, c'est afin de voler de l'argent à cette dernière. L'usurpation d'identité perd ici son caractère ludique pour devenir sous les yeux du lecteur l'occasion d'une entreprise malfaisante. Soulignons que c'est également à des fins malveillantes que Protos se travestit en compagnie de Fleurissoire. Et si Gide met son lecteur en garde contre cette utilisation du déguisement ⁷, il renforce par ce biais le décalage existant entre lui, auteur « honnête », et son personnage qui se joue de certaines personnes. De la sorte, ne peut plus être dupe de ce jeu qu'un personnage, comme Fleurissoire qui dit à Protos : « Évidemment je retrouve à travers votre déguisement, en y regardant bien, je ne sais quoi d'ecclésiastique ⁸ » ; lorsque celui-ci apparaît « sous son nouvel aspect, avec son sayon, ses braies brunes, ses sandales lacées pardessus ses bas bleus, son brûle-gueule, son chapeau roux à petits bords plats », déguisement qui lui donne « l'air moins d'un curé que d'un parfait brigand des Abruzzes ⁹ ».

De ce fait, en dénonçant le travestissement grossier de Protos, l'auteur met en avant deux scandales. Le premier étant l'emprisonnement du Pape, donnant lieu à la fameuse *Croisade pour la délivrance du Pape* dont se sert Protos pour subtiliser les biens de certains croyants. Le second scandale étant la révélation de cette machinerie. Or, nous rappelons que le scandale revêt pour Gide un caractère majeur pour que l'œuvre soit. Ainsi, s'il fait de son épouse Madeleine un « objet de scandale ¹⁰ » essentiel à l'œuvre c'est parce que pour se réaliser l'œuvre doit

⁷ André Gide, *Les Caves du Vatican*, Bibl. Pléiade, 1998 : « j'avertis honnêtement le lecteur : c'est lui qui se présente aujourd'hui sous l'aspect et le nom emprunté du chanoine de Virmontal » (p. 749).

⁸ *Ibid.*, p. 796.

⁹ *Ibid.*, p. 795.

¹⁰ Dans une lettre datée du 21/11/1894 et adressée à André Gide, Madeleine écrit : « Mais tu me donnes froid, je frissonne d'appréhension : être un objet de

voir le scandale arriver. Cette notion introduit un paradoxe, puisque Gide déclarait à Jean Amrouche : « j'ai horreur du scandale », tout en reconnaissant toutefois « l'avoir provoqué » et en ajoutant, frôlant la palinodie : « Quand j'ai dit que j'avais horreur du scandale, j'entendais : du scandale inutile¹¹ ». Le scandale n'est donc pas extérieur à l'œuvre, et Gide l'insère dès son *Traité du Narcisse* lorsqu'il cite la Bible : « Malheur à celui par qui le scandale arrive », mais « Il faut qu'il arrive ».

Un scandale que Gide reprend au début de ses *Faux-Monnayeurs* dans la lettre de Bernard qui y justifie sa bâtardise à celui qui n'est pas son père biologique : « je vous connais assez pour savoir que c'était par horreur du scandale, pour cacher une situation qui ne vous faisait pas beaucoup d'honneur¹². » Nous observons l'importance du travestissement des personnages gidiens (c'est parce qu'ils avancent — ou ont avancé masqués — qu'ils peuvent se démasquer) qui offre à Bernard la possibilité de révéler le scandale dès les premières pages de l'œuvre. Or, ce scandale qui ouvre *Les Faux-Monnayeurs* ne laisse-t-il pas présager qu'il sera dans les fonctions du lecteur de chercher à démasquer les personnages gidiens ? Le scandale de la bâtardise, bien loin d'être un scandale inutile permet de conférer au lecteur un statut de voyeur détective.

Mais pour ce faire, le lecteur doit répondre auparavant à l'exigence gidienne exprimée dans le *Journal des Faux-Monnayeurs* : « Tant pis pour le lecteur paresseux : j'en veux d'autres¹³. » De la sorte, Gide entend rallier le lecteur à lui, en faire son complice ; un rôle qui semble fondamental dans une œuvre, lorsque Gide parlant de R. Browning déclare que « c'est peut-être le seul auteur que je jalouse ; il vous fait comme son complice¹⁴ ».

Mais Gide va plus loin, ne demandant pas à son lecteur d'être « comme son complice », mais bel et bien « son complice ». Ajoutons que la posture du lecteur gidien complice est double. À la fois active puisque Gide « laisse au lecteur le soin de l'opération ; addition, soustraction, peu importe ». Et précisant : « j'estime que ce n'est pas à moi de la faire¹⁵. » Et posture passive, puisqu'au fond le lecteur se fait com-

scandale — que veux-tu dire ? ».

¹¹ Éric Marty, *op. cit.*, p. 289.

¹² André Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, *op. cit.*, p. 25.

¹³ André Gide, *Journal des Faux-Monnayeurs*, *op. cit.*, p. 85.

¹⁴ Maria Van Rysselberghe, *op. cit.*, t. I, p. 30.

¹⁵ André Gide, *Journal des Faux-Monnayeurs*, p. 85.

plice de faits accomplis. Passivité que l'on comprend également dans la tournure employée par Gide : « il vous fait ».

Comme investi d'une mission, le lecteur se doit de mesurer l'importance des travestissements, ou d'en saisir leur influence et cela dès que Gide les évoque. Dans les premières pages des *Faux-Monnayeurs*, nous voyons que : « Bernard avait marché très vite ; mais en passant la grille du jardin il aperçut Olivier Molinier et ralentit aussitôt son allure. [...] Bernard était son ami plus intime, aussi Olivier prenait-il grand soin de ne paraître point le rechercher ; il feignait même parfois de ne pas le voir. [...] Combien Olivier Molinier, parmi tous ceux-ci, paraît grave ¹⁶ ! » Ce changement d'attitude des deux jeunes garçons est révélateur des rapports entretenus par Bernard et Olivier, qui pousseront ce travestissement des sentiments jusque dans leur échange épistolaire.

Simultanément aux travestissements physiques (nous les qualifions de *physiques* puisqu'ils ont trait aux modifications physiques) existent donc des travestissements langagiers. Ainsi dans cet univers où « la vie [...] n'est qu'une comédie ¹⁷ », l'auteur met sa plume au service du changement et de la dissimulation.

Travestissement langagier

Comme le souligne Édouard : « Azaïs impose autour de lui l'hypocrisie, pour peu qu'on ne partage pas sa croyance ¹⁸ ». L'hypocrisie est un « vice qui consiste à affecter une piété, une vertu, un noble sentiment qu'on n'a pas ¹⁹ ». Édouard témoigne de la nécessité de dissimuler ses véritables pensées face à Azaïs, confessant qu'il a dû lui-même se « mettre au pas ».

Si l'oncle Édouard travestit sa pensée, il ne nous délivre pas ici d'exemple précis quant aux sujets sur lesquels il est « contraint d'acquiescer ». L'hypocrisie à laquelle se dit être soumis Édouard lui devient, tout comme à Gide, l'occasion du non-dit, du silence. Cet art de la dissimulation, Gide l'emploie à de multiples reprises.

Il est certain que si Gide utilise les sous-entendus, il n'évite pas son

¹⁶ André Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, pp. 14-5.

¹⁷ *Ibid.*, p. 356.

¹⁸ *Ibid.*, p. 108.

¹⁹ Émile Littré, *op. cit.*, t. 3, p. 3069.

œuvre de descriptions obscènes. Nous entendons par *obscènes* des détails qui sont livrés par l'auteur dans le but de provoquer du dégoût et de heurter sa pudeur. Et cette obscénité Gide la souligne à chaque fois qu'il la donne à voir à son lecteur ; citons par exemple le récit du naufrage de la *Bourgogne* fait par Lady Griffith à Vincent, où le lecteur entend ces « hurlements » de femmes dont « il y avait de quoi faire perdre la tête », voit « deux marins, l'un armé d'une hache et l'autre d'un couteau de cuisine [...qui] coupaient les doigts, les poignets ²⁰ ».

Mais si nous analysons les rapports entre Bernard et Édouard, lorsque les deux personnages sont à Saas-Fée, nous observons que ces rapports ne sont guère peints dans le détail. Mais l'écriture gidienne invite le lecteur à s'interroger. Ainsi, Olivier s'arrête sur ces mots : « Dans la même chambre [...] Ils couchent dans la même chambre ²¹ !... ». Édouard et Bernard partagent la même chambre, cela signifie-t-il qu'une relation physique existe entre les deux personnages ? Le lecteur est libre de comprendre que la jalousie d'Olivier naît de ce qu'il prend conscience de l'existence d'une relation entre Bernard et Édouard. Ou la jalousie amicale n'est en rien une révélation d'une aventure pédéraste à laquelle prendraient part les deux héros ²² ?

L'art de la litote peut alors être entendu chez Gide comme l'écriture de rapports sexuels déviants, une écriture de l'ombre où certains liens amoureux se font dans l'obscurité pour le lecteur ; et une écriture de la lumière puisque par ces silences André Gide s'attache à mettre en lumière tous les possibles des rapports humains. Peut-être est-ce dans cette vision de l'œuvre gidienne comme œuvre de l'ombre et de la lumière que se dessine une sorte de « jeu pervers » ? Mais ne serait-ce pas risquer de condamner l'auteur ? de le reléguer au rang de pervers-tisseur incapable d'éduquer ? Or, comment ne pas concevoir les œuvres gidiennes comme parcours initiatiques pour le lecteur et éducatifs pour certains personnages ? Éducation permettant à Michel, comme à Gide dans *Si le grain ne meurt*, de trouver leur « normale ²³ ».

²⁰ André Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, Bibl. Pléiade, 1998, pp. 980-1.

²¹ André Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, Folio, p. 171.

²² *Ibid.* : « Son cerveau s'emplissait de visions impures qu'il n'essayait même pas de chasser. »

²³ André Gide, *Si le grain ne meurt*, Bibl. Pléiade, 2001, p. 310.

Le point de vue esthétique : qu'est-ce que la perversion ?

Si la perversion dans les rapports humains est présente dans l'œuvre gidienne, nous pouvons nous demander dans quelle mesure le seul point duquel il faille se placer pour parler sainement de l'œuvre de Gide, c'est-à-dire l'esthétique²⁴, permet de lire cette perversion avec plus de fluidité. L'écriture gidienne est-elle une écriture perverse et/ou de la perversion ?

Selon Serge André, « la perversion est une question de style » ; mais jusqu'à quel point le style gidien répond à ce qui sonne comme une maxime puisque « c'est dans sa parole même que le pervers commence à penser à l'acte²⁵ » ?

André Gide tente-t-il, comme le fait Michel, de dire pour légitimer ? « Il nous semblait hélas ! qu'à nous la raconter, Michel avait rendu son action plus légitime²⁶. » Ou, comme Édouard, d'écrire pour « ne vi[vre] que par autrui²⁷ » ? L'écriture gidienne serait une écriture perverse ou de la perversion parce qu'en introduisant des jeux d'écriture, elle instaure un rapport de complicité entre les êtres, faisant de chacun une figure nécessaire à la réalisation du schéma pervers. Cependant, si l'on convient aisément de l'existence de la perversion dans l'œuvre de Sade, elle semble plus difficile à définir dans celle de Gide.

Dans la « Complaisance de la phrase », Barthes écrit à propos du marquis de Sade : « Sade sait [...] que la perfection d'une posture perverse est indissociable du modèle phrastique qui sert à l'énoncer²⁸. »

La première question que l'on peut se poser est dans quelle mesure ce que Barthes écrit à propos du Marquis de Sade peut-il être envisagé pour André Gide ?

Il n'est pas en effet que le style d'écriture qui diffère entre ces deux auteurs. Sade dénonce les travers du siècle des Lumières par des pratiques perverses, pratiques déviantes de la normale sexuelle et cette dénonciation est telle que « Sade ne peut jamais rendre compte du contenu

²⁴ André Gide, *Journal*, t. I, 23 avril 1918, Bibl. Pléiade, 1996, p. 1064 : « Le point de vue esthétique est le seul où il faille se placer pour parler de mon œuvre sainement. »

²⁵ Serge André, *L'imposture perverse*, Seuil, 1995, p. 54.

²⁶ André Gide, *L'Immoraliste*, p. 470.

²⁷ André Gide, *Les Faux-Monnayeurs* : « Je ne vis que par autrui » (p. 76).

²⁸ Roland Barthes, *Œuvres complètes*, t. III, « Sade, Fourier, Loyola », Seuil, p. 840.

positif de la perversion²⁹ ». Gide s'attache, quant à lui, à mettre en lumière des caractères humains qui même s'ils ne sont pas dénués de cruauté ne travaillent pas tous à œuvrer en marge de la société. Certes, le cénacle des faux-monnayeurs établit un commerce illégal. Mais les acteurs de perversions sexuelles (Michel pédéraste, Édouard voyeur) semblent ne pas participer à une corruption du monde. Gide inscrit certains de ses acteurs dans une normale, alors que Sade les fait agir en revendiquant leurs instincts pervers et bestiaux tout en niant toute structure logique. L'œuvre sadienne — en reposant sur des bases corrompues — vise à traduire en justice la Société ; tandis que l'œuvre gidienne semble faire le procès de Gide avant tout : « Depuis longtemps, je ne prétends gagner mon procès qu'en appel³⁰. »

Ajoutons à ceci que l'apprentissage gidien ne ressemble point à l'apprentissage sadien : l'éducation d'Eugénie de Mistival dans *La Philosophie dans le Boudoir* n'est en rien similaire — dans l'écriture et les gestes — à celle de Moktir ou de Bernard. D'une part, nous relevons que si Eugénie de Mistival se définit à Mme de Saint-Ange comme l'« éco-lière la plus soumise³¹ » qui soit, Bernard est pensé comme un « très bon élève » par le narrateur des *Faux-Monnayeurs*. Nous reconnaissons donc une posture active et volontaire des élèves sadiens, posture que les personnages gidien ne possèdent pas toujours. D'autre part, cet apprentissage auquel nos deux auteurs soumettent la jeunesse passe par des pratiques énoncées différemment. En effet, Gide emploie les sous-entendus, voire les silences pour évoquer les rapports sexuels. Sade offre, lui, le détail de l'éducation sexuelle d'Eugénie de Mistival que nous retrouvons « branlant » Dolmancé avant de poser ses « fesses [...] sur [la] main droite » de ce dernier qui utilise sa main « gauche » pour lui « chatouiller le clitoris ».

Le modèle phrastique gidien ne ressemble point à celui de Sade dans ses œuvres libertines. Faut-il en conclure que le travestissement à l'œuvre chez Gide ne peut être pensé comme une perversion ?

Rappelons que la perversion est une « déviation par rapport à l'acte sexuel "normal", défini comme coït visant à obtenir l'orgasme par pénétration génitale, avec une personne du sexe opposé³² ». Il s'impose dès

²⁹ Pierre Klossowski, *Sade mon prochain*, Seuil, 2002, p. 21.

³⁰ André Gide, *Journal des Faux-Monnayeurs*, Gallimard, 1980, p. 41.

³¹ Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, Folio, 1998, p. 38.

³² Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, P.U.F., 2002, p. 306.

lors au lecteur cette évidence qui tend à dire que « s'il fallait [...] employer le terme de *perversion* à propos de Gide, il faudrait alors le redéfinir de part en part ³³ ». Gide, maîtrisant à la perfection l'art de la litote, le jeu des silences et des énigmes qu'ont à résoudre ses lecteurs, n'établit explicitement qu'une fois le lien entre l'être travesti et la perversion, lorsque « Douglas entra dans la salle, enveloppé dans un manteau de fourrure dont le col relevé ne laissait passer que son nez et son regard [...]. Cet instinct pervers habitait Douglas ». « Puis, tandis que je restais assis près des verres à demi vidés, Daniel saisit Mohammed dans ses bras et le porta sur le lit qui occupait le fond de la pièce. Il le coucha sur le dos, tout au bord du lit, en travers ; et je ne vis bientôt plus que, de chaque côté de Daniel ahanant, deux fines jambes pendantes. Daniel n'avait même pas enlevé son manteau. [...] on eût dit un immense vampire se repaître sur un cadavre. J'aurais crié d'horreur ³⁴... »

À cette même époque, Gide confie à la Petite Dame : « J'ai cinquante et un ans, j'entends me démasquer ³⁵. » N'est-ce pas là le début d'un renoncement au travestissement ? Mais voilà que derrière le personnage Gide de *Si le grain ne meurt*, personnage qui jette son masque en révélant sa « normale », apparaît l'auteur Gide conscient de « jouer un jeu dangereux, mais [...] décidé à le jouer jusqu'au bout ³⁶ ».

Le travestissement ne se meurt donc jamais dans l'œuvre gidienne, il est celui par lequel l'œuvre peut se renouveler. Le transvestisme devient le jeu ultime permettant aux personnages d'agir « dans un monde où chacun triche, [et où] c'est l'homme vrai qui fait figure de charlatan ³⁷ ».

³³ Éric Marty, *André Gide, Qui êtes-vous ?*, La Manufacture, 1987, p. 62.

³⁴ André Gide, *Si le grain ne meurt*, Folio, 1998, pp. 333 et 335.

³⁵ Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, 1918-1929, Gallimard, 1973, p. 82.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ André Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, *op. cit.*, p. 319.

CHRISTOPHE DUBOILE

André Ruyters au miroir de Gide

De l'influence par ressemblance à la critique du modèle

À Madame Jacqueline Lévi-Valénsi dont
la pensée faite de mesure et d'équilibre
était toujours ouverte au carrefour.

ON connaît la fameuse étude de Gide, « De l'influence en littérature ¹ », prononcée à la Libre Esthétique de Bruxelles le 29 mars 1900. Dès janvier, Octave Maus, alors directeur de ce centre culturel, charge André Ruyters de transmettre à son ami Gide une invitation à participer à un programme de conférences aux côtés de Francis Jammes. Le 5, Gide écrit à Ruyters : « Pourquoi n'accepterais-je pas ? — si Maus m'en prie » (*CRuy I*, 120 ²). Dans son intervention, il déve-

¹ Voir l'édition de Pierre Masson des *Essais critiques* d'André Gide, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, pp. 403-17. L'abréviation *EC* signifie que nous nous référons à cette édition.

² André Gide—André Ruyters, *Correspondance*, t. I (1895-1906) et t. II (1907-1950), édition établie, présentée et annotée par Claude Martin et Victor Martin-Schmets avec la collaboration, pour l'introduction, de Pierre Masson, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1990. Pour renvoyer à cette édition, nous utilisons l'abréviation *CRuy I* ou *CRuy II* selon que nous citons le premier ou le second tome.

loppe une idée qui est au cœur de son esthétique et de son éthique : l'influence ne crée rien, mais elle révèle l'influencé à lui-même. Sans aller jusqu'à parler, au sujet de Ruyters, de cette influence proprement dite, il convient de noter que les mots parenté, apparemment, affinités, permettent de caractériser sur le plan humain, biographique et littéraire même, la relation spéculaire que le jeune Belge a commencé de nouer avec Gide, dès son entrée en correspondance en 1895, avant de s'en détacher progressivement.

Le but de cette étude est d'évaluer la part de cette influence sur Ruyters et les écrits³ de celui-ci pour essayer d'en comprendre l'évolution et les limites. La première partie s'attachera à montrer que l'influence de Gide sur Ruyters trouve son origine dans la personnalité des deux hommes et dans leur amitié passionnée. La deuxième mettra l'accent sur la reprise, dans les fictions de l'écrivain belge, de quelques voix gidiennes. La troisième, enfin, analysera les raisons qui ont conduit Ruyters à dépasser le « stade du miroir », c'est-à-dire à conquérir plus d'autonomie et, ce faisant, à adopter vis-à-vis de son modèle une position critique.

I. De quelques affinités électives

Le 25 septembre 1896, Ruyters confie à Gide : « lorsque je vous parle, il me semble toujours que je suis seul » (*CRuy I*, 11). Et d'ajouter, le 17 octobre : « Je sens que vous allez me donner la clef d'une région de mon être où je ne suis jamais entré mais dont je sens en moi la latente présence » (*CRuy I*, 13). N'est-ce pas là le propre de cette influence « par ressemblance » que Gide analyse dans sa conférence et que ces deux lettres dévoilent, comme par anticipation ? Pour Gide en effet, ce type d'influence agit à la manière d'un miroir qui montre à l'influencé une partie de lui — non pas ce qu'il est « déjà effectivement », mais ce qu'il est « d'une façon latente » (*EC*, 406) — pour lui permettre de s'enrichir personnellement et d'avoir ainsi une « intime connaissance de soi » qui est « comme le sentiment d'une parenté retrouvée » (*EC*, 407).

Rien de plus vrai sans doute dans le cas de Ruyters, qui a tôt fait de

³ Toutes les références aux écrits de Ruyters renverront à l'édition de ses *Œuvres complètes* établie et présentée par Victor Martin-Schmets et publiée en six volumes au Centre d'Études Gidiennes (Lyon) de 1987 à 1990.

trouver chez Gide une certaine parenté propre à favoriser la rencontre. Significativement, il ne faudra pas plus de treize mois d'échanges épistolaires pour que les deux hommes se tutoient. C'est Gide, bien sûr, qui donne le feu vert, le 28 décembre 1896, peut-être pour faire valoir son droit d'aînesse, mais surtout parce qu'il a invité son jeune ami, chez lui à Paris, dans son appartement de la rue de Commaille, trois semaines auparavant. Ruyters revient de son voyage avec le bonheur d'avoir trouvé chez Gide — et son épouse Madeleine — l'écho d'une voix chaleureuse, déjà familière. Dès lors, les formules de politesse des toutes premières lettres de Gide et de Ruyters, gonflées chez celui-ci de respect et de cordialité chez celui-là, vont peu à peu laisser éclater cette familiarité partagée. Surtout après le séjour bruxellois de Gide chez Ruyters, puisque ce dernier tutoiera alors son aîné pour lui dire enfin l'admiration qu'il a pour lui. Le 29 janvier 1897, il écrit, avec l'enthousiasme de l'ami passionné qui a lu *Le Voyage d'Urien* et *Paludes* : « À force de te lire par-ci par-là, il m'est venu pour toi une admiration » (*CRuy I*, 25). Mais ce tutoiement, qui répond indéniablement au besoin de chacun de ressentir pleinement la présence de son correspondant, et particulièrement au désir de Ruyters d'exprimer directement ses sentiments, installe surtout une forme de déséquilibre dans les échanges, propre à l'influence : « Gide tutoie Ruyters parce qu'il est son ami ; Ruyters tutoie Gide parce qu'il est son modèle ⁴ ». Flatté d'avoir un ami aussi enthousiaste, aussi prompt à découvrir ses œuvres, Gide se pose en maître, même si, en quelques occasions, il fait mine de ne point l'être, notamment après la lecture du recueil de contes de Ruyters, *Les Mains gantées et les pieds nus*. De Ravello, il écrit alors, le 22 avril 1897 : « Je ne me reconnais aucun droit de faire le maître avec toi » (*CRuy I*, 37). En réalité, Gide ne s'en prive guère, au moins au début de la correspondance, car il compte bien jouer un rôle dans l'éveil intellectuel de son ami, de sept ans son puîné. Aussi, pour aiguïser l'attention de Ruyters, Gide prend soin, d'abord, de souligner le plaisir qu'il éprouve à trouver chez lui le reflet de sa propre image : « Je t'aime, *toi*, parce devant la vie je sens que tu as le même frémissement que moi-même » (*CRuy I*, 88). Ce « même frémissement », c'est celui des voyages à un moment où Ruyters rêve de partir pour Bagdad et d'emmener Gide avec lui. Un rêve qui correspond à un désir d'évasion et d'air neuf. Donc, Ruyters aime voyager, mais d'abord pour inscrire

⁴ Pascal Dethurens, « *Correspondance André Gide—André Ruyters* : la littérature en jeu », *BAAG* n° 90/91, avril-juillet 1991, p. 358.

ses pas dans le sillage de Gide. Ainsi, durant l'été 1897, il part pour l'Italie, après la célébration de ses noces avec Georgina, mais c'est moins, semble-t-il, en jeune marié heureux de voyager avec son épouse qu'il découvre ce pays, qu'en disciple de Gide, hanté par Ménélaque. De Florence, il écrit à son correspondant : « De ses rues et des ombres sapides qui y flottaient, Nathanaël, que te dirai-je ! » (*CRuy I*, 65).

Ruyters réitère ainsi le voyage de noces de Gide et de Madeleine qui les avait conduits à Florence en 1895 : c'est en lecteur des *Élégies romaines* de Goethe que Gide avait découvert l'Italie avec cette ivresse qui dissipe la nostalgie et les inquiétudes ; c'est en lecteur enthousiaste des *Nourritures terrestres* que Ruyters prolonge cette expérience qui lui permet de renoncer, bien que provisoirement, au « vieil homme », prisonnier d'une Belgique où il se consume, pour jouir d'un « nouvel être » ivre de la splendeur du monde et d'un bonheur de vivre multiple, ondoyant, protéen.

Le choix de l'Italie n'est donc pas le fruit du hasard puisque Ruyters, en choisissant ce pays chargé du souvenir de son ami, savait sans doute déjà qu'il allait être influencé par lui. Dans sa conférence sur l'influence, Gide écrit ces mots fameux :

J'ai presque honte à citer ici le mot de Lessing, repris par Goethe dans *Les Affinités électives*, mot si connu qu'il fait sourire : *Es Wandelt niemand umbestraft [sic pour ungestraft] unter Palmen*, et que l'on ne peut traduire en français qu'assez banalement par : « Nul ne se promène impunément sous les palmes ». Qu'entendre par là ? sinon qu'on a beau sortir de leur ombre, on ne se retrouve plus tel qu'avant. (*EC*, 406⁵).

Ainsi, dans une allusion probable à son voyage africain de 1893, grâce auquel il a pu s'affranchir de son éducation protestante, Gide reprend à son compte l'image des « palmes » pour signifier que les lieux que l'on parcourt, comme les maîtres qu'on se choisit, nous changent, profondément.

Rien d'étonnant, donc, à ce que Gide s'enthousiasme devant l'éveil intellectuel de son disciple. En effet, c'est en élève attentif aux leçons de son maître que Ruyters invite Gide à « s'inadapter » (*CRuy I*, 171), faisant en cela écho à l'injonction de ce dernier pour qui « il faut détester le confort » (*CRuy I*, 92).

⁵ Ruyters reprend cette image, « Nul ne se promène impunément sous les palmes », dans sa lettre à Gide du 27 décembre 1903 (*CRuy I*, 177), au moment où celui-ci est à Alger.

Conscient de son influence, Gide cherche aussi à élargir l'horizon culturel de son ami en l'invitant à lire l'histoire de Mervyn du Sixième Chant de Maldoror. C'est à propos de ces pages de Lautréamont que Gide note : « C'est *pour nous* qu'elles sont écrites... » (*CRuy I*, 233). Il est vrai que cette histoire avait de quoi séduire l'auteur des *Nourritures terrestres*. Maldoror n'est-il pas l'exemple du héros libre de tout lien familial, social et religieux qui cherche à éveiller l'intelligence du jeune Mervyn avec qui il correspond ? Il n'est pas impossible que Gide ait vu dans cet échange un écho de sa propre relation avec Ruyters.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, la littérature est bien au cœur des échanges entre les deux hommes. Significativement, la toute première lettre de leur correspondance, du 11 novembre 1895, est placée sous le signe du littéraire. Ruyters vient d'envoyer à Gide son premier livre, un recueil poétique — *Douze petits Nocturnes*. De Saint-Moritz, en Suisse, Gide répond à son correspondant de dix-neuf ans :

Voici un des meilleurs volumes de vers que j'ai reçus depuis bien longtemps. Autant j'aime relire des vers aimés, autant j'ai de peine souvent à lire des vers nouveaux... il faut tant d'abandon pour bien lire ! et l'on ne s'abandonne pas aisément à l'inconnu.

Je n'eus pas cette peine en lisant vos *Nocturnes*, peut-être parce que sitôt après les avoir lus, j'ai pris plaisir à les relire ; peut-être ai-je aussitôt senti qu'avec vous l'abandon de soi est possible et que vous connaissez de merveilleux chemins. (*CRuy I*, 3).

Il n'en faudra pas plus à Gide pour gagner la confiance de Ruyters et exercer sur celui-ci une véritable fascination. D'emblée, Ruyters se montre en effet sensible au talent de son aîné et le lui fait savoir, presque dévotement. Comment a-t-il découvert Gide ? Sans doute grâce au très actif Henry Maubel, auteur d'une conférence remarquée sur « l'idéoréalisme de quelques écrivains », et aux foisonnantes revues belges comme *L'Art Moderne*, *La Wallonie* ou *Le Réveil* ouvertes à l'accueil de jeunes écrivains français de talent qui attiraient l'attention d'un public belge francophone cultivé.

L'intérêt de Ruyters pour les œuvres de Gide s'inscrit dans cet horizon d'attente, mais tout en le dépassant. Car Ruyters, s'il est un fidèle lecteur de Gide, n'hésite pas à puiser son inspiration dans le massif des écrits gidiens pour nourrir ses propres livres avec une fidélité proche de la monomanie. On ne saurait donc s'étonner de trouver dans ses écrits l'influence de son modèle et d'y entendre l'écho de quelques voix gidiennes.

II. Des voix gidiennes

Ruyters veut, d'abord, rendre hommage, au sens fort, à son modèle. Donc, il dédie quelques-uns de ses textes à Gide au nom de cette amitié passionnée et de cet attachement intellectuel dont nous avons parlé plus haut. Il encadre *Les Oiseaux dans la cage* (1896) par deux citations empruntées à *La Tentative amoureuse* (1893) : « Luc souhaitait l'amour mais s'effrayait de la possession charnelle comme d'une chose meurtrie. — Donc Luc posséda cette femme » (*Cage*, 30 et 99⁶) ; la même année, il fait de son deuxième récit, *À eux deux* (1896⁷), « Théorie de la suite dans les idées » selon le sous-titre retrouvé sur quelques exemplaires de l'œuvre, une reprise avouée de *Paludes* (1895). La voix de Ruyters vient ainsi se mêler, dans les entrelacs de l'écriture, à celles, riches et diverses, de Gide.

La première des voix gidiennes est celle du conflit du corps et de l'esprit qu'illustrent *Les Oiseaux dans la cage*. En effet, Georges et Margy, comme André Walter et Emmanuèle dans les *Cahiers* (1891) ou Luc et Rachel dans *La Tentative amoureuse* (1893), entretiennent vis-à-vis du désir charnel un rapport inquiet puisqu'ils sont partagés entre deux postulations simultanées mais exclusives l'une de l'autre : l'assouvissement de leurs tentations et la pratique de l'autocensure, laquelle ressortit au puritanisme de la fin d'un siècle qui ne voyait dans l'amour physique que souillure, culpabilité, désir fautif et morne délectation.

Cette thématique du désir charnel qui unit les premières œuvres de Ruyters aux écrits de jeunesse de Gide vient surtout souligner avec force les morales qui séparent les livres des deux écrivains : alors que Walter entend rester chaste au nom de son idéal de pureté et qu'à l'inverse Luc décide finalement de transgresser la Loi en possédant physiquement Rachel, Georges, lui, choisit de ne pas répondre à l'attente de sa compagne pour la soumettre à sa volonté, après avoir fait naître le désir en elle...

La deuxième voix est celle de la ferveur à laquelle Gide exhorte son disciple, le 10 septembre 1896 : « Il nous faut précipiter la littérature dans un abîme de sensualisme d'où elle ne puisse sortir que complètement régénérée » (*CRuy I*, 10). Après Oscar Wilde, l'auteur de *Salomé* (1891), et la même année que l'*Aphrodite* (1896) de Pierre Louÿs, Gide développe une réflexion sur les relations entre la littérature et la vie, sur

⁶ André Ruyters, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. I.

⁷ *Ibid.*

le plaisir et la sensualité comme matière de l'écriture et que *Les Nourritures terrestres* concrétisent exemplairement. En 1897, lorsque Ruyters lit cet évangile sensualiste, auquel il a consacré un article dans *L'Art Moderne* du 13 juin ⁸, il découvre la ferveur — cet élan qui, en Italie, l'a poussé, on l'a vu, à se lier à la nature par sympathie, et dont il cherche aussi à faire la matière de ses livres, de ses récits de voyage et de ses fictions. Par exemple, quand en avril 1898 Ruyters accomplit, après l'Italie, un périple en Grèce avec Gabriel Frizeau, l'ami bordelais de Jammes, il cherche à décrire, dans *Paysages* (1898 ⁹), ses impressions ou ses sensations de voyageur pour rendre compte de la disponibilité de son moi ouvert aux sollicitations du réel. Ainsi exprime-t-il sa joie, à Olympie, d'être assis à l'ombre d'un coteau d'acacias ou son plaisir à voir le ciel bleu d'Athènes qui « bondit sur les façades » (*P*, 174). Et, pour transcrire la simultanéité des sensations fugitives qui se mêlent dans son esprit, il écrit, à Mycènes, dans la touffeur d'un après-midi de printemps : « Silence profond. Incandescente clarté de la nue » (*Ibid.*, 173).

On retrouve là un écho de cette apologie de l'instant dont Ménélaque est le chantre au IV^{ème} Livre des *Nourritures*, sans que Ruyters parvienne toutefois à faire de sa ferveur un usage fécond, propre à exprimer la porosité de la matière à l'esprit et à chanter l'infinie diversité du monde.

Sans doute parce qu'elle est rhétorique et, ce faisant, statique, la ferveur ruytersienne est inapte, hélas, à traduire l'épaisseur savoureuse du réel. Gide l'a bien compris qui écrit, à propos de *Paysages* : « Ton petit livre est follement littéraire ; il me donne plus envie d'écrire que de voyager » (CRuy I, 118).

Ailleurs, dans ses fictions proprement dites, Ruyters est aussi sous l'influence des *Nourritures*. Il recourt alors à deux procédés mimétiques : la reprise et le pastiche. Songeons d'abord, pour illustrer le premier procédé, aux *Jardins d'Armide* (1899 ¹⁰) où circule le personnage de Ménélaque. Celui-ci est cité, au détour de l'œuvre, lorsque la magicienne fait savoir au héros prisonnier de son univers enchanté : « Ménélaque, lui-même, me fréquenta ; vous connaissez son caractère — juif-errant de l'idiosyncrasie (le mot est vilain !) il disparut le jour qui

⁸ L'article de Ruyters sur *Les Nourritures terrestres* a été reproduit dans la *Correspondance Gide-Ruyters*, op. cit., t. I, pp. 271-2, et dans le BAAG n° 137, janvier 2003, pp. 106-10.

⁹ André Ruyters, *Œuvres complètes*, op. cit., t. II.

¹⁰ *Ibid.*, t. I.

suivit mon arrivée et je ne l'ai jamais revu » (*JA*, 274). Et il est à noter que le héros des *Jardins* partage un trait commun avec Ménélaque. Comme lui, il tient à sa liberté. Ainsi de cette requête :

Armide, fis-je, Armide, partons : *je sens que des oiseaux...*, etc. De molles pierres précieuses fondent dans l'onde qu'elles illuminent. Des rames, des rames !... [...] Partons, amie, nous frôlerons des îles de roses et sous notre barque, de flexibles poissons nageront... (*JA*, 264).

Le héros désire donc connaître un ailleurs différent des jardins pour rompre avec la monotonie d'une existence captive d'un lieu saturé de délices, de plaisirs et de raffinements toujours identiques. Mais souhaite-t-il partir pour d'autres lieux nouveaux qui lui permettraient d'augmenter sa soif ou pour retrouver un passé qui lui fut une source de ferveur ? En fait, il regrette d'avoir quitté son pays natal et son foyer, car il est profondément un être de nostalgie. Avant son départ, il se met à regretter aussi les « merveilleux domaines » d'Armide (*JA*, 348) lorsqu'il entend les derniers frémissements des palmes. Sa ferveur est donc attachée au souvenir.

À ce titre, la reprise du personnage de Ménélaque, ou plutôt son avatar des *Jardins*, montre que la ferveur ruytersienne ne trouve pas sa justification dans la recherche du nouveau et du provisoire, mais bien dans la rétrospection et le définitif.

Le deuxième procédé, le pastiche, est surtout illustré par *Le Souper chez Lucullus* (1901¹¹), un dialogue qui met en scène Ménélaque sous les traits d'un Juif-errant hédoniste. Dans un pastiche du style gidien, le personnage brosse son portrait, par touches successives. Et de noter, d'abord, dans une sorte d'écho au célèbre « Familles, je vous hais », que « les joies placides du foyer, de la famille, de la patrie ne sont pas faites pour moi, j'ai horreur de l'immobile, du définitif » (*SL*, 68). Puis d'indiquer à propos de son goût insatiable des voyages, dans un style qui fait à nouveau songer aux *Nourritures* :

J'ai navigué : sur la plus claire des mers, de port en port, j'ai vogué. Mes mains sont toujours vides, Merlin, je vous l'accorde. Je n'ai rapporté de mon voyage qu'une ferveur nouvelle, le désir plus nourri et plus impérieux de recommencer ailleurs le même et différent pèlerinage. (*Ibid.*, 71).

Et, dans une vision panthéiste de la création, qui n'est pas étrangère à

¹¹ *Ibid.*, t. III.

Ménalque, le Juif-errant précise :

Chaque plaisir était pour moi le signal et la promesse d'un autre, plus profond, [...] j'apprenais chaque jour à mieux chérir dans les choses ce qu'elles ont de divin et que seul, Merlin, on peut espérer posséder en elles... (*Ibid.*, 72).

Enfin, à la manière de Ménalque, le Juif-errant se fait le chantre d'une existence lyrique quand il parle des enfants joueurs de flûte qui l'accompagnent :

Tantôt, nous allons repartir. Je sais au bord de la mer tel jardin délicieux où nous nous arrêterons. [...] Assis au pied de la source cachée, ils joueront pour moi seul, et soulevant la coupe sans cesse vidée, je chanterai au son de la flûte. (*Ibid.*, 82).

On connaît le point de vue que Gide porte sur les pasticheurs, accusés, dans sa conférence sur l'influence, de « s'arrêter à la surface de l'œuvre » (*EC*, 414). Même si le propos de Gide vaut d'abord par sa portée générale, on ne peut s'empêcher de penser à Ruyters qui a parfois tendance à privilégier le « manteau » de l'écriture gidienne, sa forme donc, aux dépens de sa matière profonde. Gide ne s'y est pas trompé qui, s'il retrouve dans le Juif-errant un « fragment exagéré » de lui-même autrefois animé « sous le nom de Ménalque », précise aussitôt à Ruyters, les 11, 12 et 13 octobre 1901, comme pour prolonger ses réflexions sur le « pasticheur », sur celui qui fait fi des « influences profondes » (*EC*, 414) :

il ne me paraît pas que tu parviennes par ce moyen à *créer* jamais d'autres portraits que de toi-même ; cela me paraîtrait fastidieux. Or, si je pense volontiers qu'on n'arrive pas à autrui par l'extérieur et que toutes les créations vraiment vivantes et actives sont conçues avec quelques parcelles de nous-mêmes, etc., je travaille donc, consciemment ou inconsciemment, à être en mesure de créer de *moi* des êtres divers au possible. (*CRuy I*, 141).

Comment créer de soi des « êtres divers au possible », si ce n'est en se nourrissant des autres ? Gide ainsi définit sa poétique, sa conception de la création littéraire comme lieu d'une expérience des possibles en l'opposant à l'écriture factice des écrivains qui ne cherchent pas à s'altérer, à devenir autre le temps de la fiction. N'est-ce pas là, à nouveau, faire indirectement l'apologie de l'artiste qui accepte les influences et, *a contrario*, critiquer le pasticheur qui, en l'absence d'une « relation intime et profonde avec la personnalité même de l'artiste » imité (*EC*, 414), se

trouve réduit à s'imiter lui-même ?

La troisième voix, enfin, est celle de l'individualisme, dont *La Correspondance du Mauvais Riche* (1899¹²) est en quelque sorte à la fois la théorie et l'illustration. Le personnage éponyme de cet ensemble de lettres fictives cherche en effet, comme Ménalque d'ailleurs, à faire de lui « le plus irremplaçable des êtres » (*Nt*, 248). Il est hanté par la volonté de se distinguer, de se réaliser dans la « dissidence » comme il le fait savoir avec autorité à l'un de ses correspondants, Luc l'Évangéliste lui-même, dans cette assertion révélatrice de l'idiosyncrasie du personnage : « Je tiens pour assuré [...] que chaque être a un but distinct et spécial et pas un instant je ne supporterai qu'on impose une fin commune à tous ! » (*CMR*, 31). Le résultat est que le Mauvais Riche n'est guidé que par le souci d'accomplir sa destinée, fût-ce au mépris de toute règle morale, car il aime agir par-delà le bien et le mal. On se souvient de cette injonction de Ménalque à Nathanaël : « Agir sans *jurer* si l'action est bonne ou mauvaise » (*Nt*, 156), à laquelle fait partiellement écho cette nouvelle affirmation du Mauvais Riche, qui s'adresse cette fois à Pilate pour l'inviter à agir en dehors du permis et du défendu : « l'âme libre qui ne trouve qu'en elle-même sa raison d'être ne s'embarassera pas de ces classifications ; la moralité des choses ne réside pour elle que dans l'emploi qu'elle en fait » (*CMR*, 21).

Immoralisme d'époque ? Sans doute, car ces lignes sont porteuses, en filigrane, d'une éthique d'inspiration nietzschéenne qui lutte contre les « dangers du moralisme » — selon le titre de la chronique que le germaniste Henri Albert publie, en 1896, dans *Le Centaure* — pour rejeter, dans un exercice de transmutation des valeurs, la morale chrétienne et affirmer ainsi la force de l'individualisme et la suprématie de la volonté, au sens d'un rejet de ce qui est subi. Ce nietzschéisme, dont Ruyters fait un usage personnel puisqu'il lui permet en réalité de cautionner l'attitude morale du Mauvais Riche, trouve vers 1900 son prolongement, et souvent son expression caricaturale, dans les salons et les romans mondains. Une philosophie qui se décline alors essentiellement sous trois formes : l'esthétisme associé à la glorification des sens, l'individualisme et l'immoralisme. Que l'on songe à *La Nouvelle Espérance* (1903) d'Anna de Noailles, à *La Ville lumière* (1904) de Camille Mauclair ou à *La*

¹² *Ibid.*, t. II. En 1907, Ruyters reprend ce texte dans *Le Mauvais Riche*, mais en y introduisant quelques variantes.

Nietzschéenne (1908) de Daniel Lesueur¹³.

Ce nietzschéisme fin de siècle conduit Gide, dans *Les Nourritures terrestres*, à affirmer la disponibilité de l'individu dans le renoncement à l'immutabilité des valeurs, alors qu'il pousse Ruyters à développer une théorie de la destinée qui réduit l'autre à un instrument de glorification et de perfectionnement de soi. Le Mauvais Riche affirme sans détour : « Toujours, j'ai considéré ceux qui m'entourent, mon père, mon maître, mon ami, mon disciple, comme de simples moyens dont je puis user à mon gré pour assurer le travail de réalisation de moi-même » (*CMR*, 17). N'est-ce pas là aussi la position de Marc, le héros du *Tentateur* (1904¹⁴), dont le souci permanent est d'affirmer sa supériorité en faisant de la femme un moyen d'élévation morale ? Marc joue en effet avec les femmes et se joue d'elles. Aussi se cache-t-il sous le masque du séducteur pour mieux les dominer ensuite. Le narrateur commente : « Dans la beauté de Calliste, dans son amour même, il ne cherchait que l'occasion magnifique de réaliser la forme vivante de son autorité » (*T*, 234). Et plus loin le tentateur se définit tel qu'en lui-même sa philosophie le fige : « Tout être qui m'a cédé [...] n'importe plus à mon activité. Que me réserve-t-il que je n'aie déjà goûté ?... Il est une grappe que ma bouche a vidée. J'y ai mordu, j'en ai bu le jus délicieux : ma soif un instant renouvelée désormais la dédaigne » (*T*, 305).

Dans une reprise de l'image gidienne de la soif, Ruyters détourne l'éthique des *Nourritures terrestres*. Si la soif est chez Gide la métaphore de la disponibilité, elle devient chez Ruyters le signe d'un immoralisme qui trouve sa source dans un pragmatisme moral : l'essentiel, pour Marc, est d'être utile à soi. Cette éthique de l'accomplissement de soi montre cependant ses limites, car Marc, à la fin du récit, prend tragiquement conscience de l'inutilité de ses actions fondées sur l'exercice exclusif de sa volonté :

Ah ! Cette force que je traîne partout, insatiable, oisive et grondante... [...] C'est pour l'éprouver et l'occuper à nouveau qu'à peine ai-je succédé dans une entreprise, l'inquiétude me pousse à convoiter ailleurs, à reprendre une fois de plus une expérience que d'avance je sens inutile. (*T*, 304-5).

¹³ À propos de l'influence de Nietzsche sur le roman mondain, voir Émilien Carassus, *Le Snobisme et les Lettres françaises, de Paul Bourget à Marcel Proust, 1884-1914* (Paris : Armand Colin, 1966), pp. 351-64.

¹⁴ André Ruyters, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. II.

S'agirait-il de la liberté « sans emploi » de Michel dans *L'Immoraliste* (1902 ¹⁵) ? On se souvient que le héros gidien s'est construit une éthique comme « une science de la parfaite utilisation de soi par une intelligence contrainte » (*Im*, 411). Par là, il cherche à régler, ordonner sa vie pour supprimer en lui toute forme d'« inculture », c'est-à-dire de sauvagerie liée aux instincts. Or, sous l'influence de Ménalque, Michel finit par renoncer à cette discipline pour se livrer à une expérience de la volupté au contact de l'altérité africaine. Obsédé par le désir de retrouver en lui l'homme originel, débarrassé du fard de la morale apprise, il fait l'apologie du vice aux dépens de la vertu et s'attache à gorger son corps de sensations toujours nouvelles. Mais, dans cette recherche permanente du plaisir, Michel oublie son épouse Marceline, très malade, qui agonise seule, pendant qu'il s'ébat avec une prostituée arabe. De son crime, il semble n'éprouver aucun remords, et la clause du récit laisse voir Michel aux prises avec une liberté dont il ne sait que faire : « Je me suis délivré, c'est possible ; mais qu'importe ? je souffre de cette liberté sans emploi » (*Im*, 471).

La recherche de la sensualité érigée en doctrine condamne finalement Michel, l'immoraliste, et Marc, le tentateur, à une liberté égoïste tout entière contenue dans la négation de l'autre. Mais, à la différence de Ruyters, Gide refuse d'inscrire cette question morale au cœur de son récit, en affichant sa neutralité dans la préface : « je n'ai cherché de rien prouver, mais seulement de bien peindre et d'éclairer bien ma peinture » (*Im*, 368). Par cet argument, Gide peut ainsi répondre à l'avance à tous ceux qui verraient dans *L'Immoraliste* un « récit scandaleux », tout en illustrant, par son œuvre même, les dangers d'un individualisme poussé à son paroxysme. À l'inverse, Ruyters, dans *Le Tentateur*, privilégie la question morale — celle de la volonté de puissance — aux dépens de l'esthétique. Dans ce cadre, il est légitime de voir dans le personnage de Marc un des possibles de Gide — d'un Gide qui aurait succombé à la tentation de l'individualisme forcené et du mépris de l'autre, sans ce pouvoir de dépersonnalisation qui empêche la germination du désir et la transformation du bourgeon en fleur du mal.

Voix du désir inaccompli, voix de la ferveur, voix de l'individualisme : autant de manières pour Ruyters de croiser ses œuvres à celles de

¹⁵ Les références renvoient à l'édition de Maurice Nadeau des *Romans, récits et soties, œuvres lyriques* de Gide dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (Paris : Gallimard, 1958).

Gide, de lui emprunter des images tirées principalement des *Nourritures terrestres* et de mettre en scène des questions de morale, mais avec des approches souvent bien différentes. C'est que Gide et Ruyters se ressemblent, on l'a vu, par bien des aspects ; mais sans aller jusqu'à confondre leurs points de vue. Grâce à ce jeu d'identification partielle qui appelle aussitôt la distanciation, Ruyters en vient à adopter vis-à-vis de son modèle une position critique.

III. *Une critique du modèle ou le miroir brisé*

L'année 1901, sans pouvoir être assimilée à une rupture, manifeste une crise dans les relations entre Gide et Ruyters, à un moment où, paradoxalement, leur amitié est au beau fixe, mais laisse entrevoir un ciel chargé de nuages à l'horizon, prêts à éclater en orages. Il est vrai que les deux amis se ressemblent par leur « intempérance », ou plutôt par leurs « intempéries », selon la métaphore météorologique de Gide lui-même (*CRuy I*, 76).

Le Souper chez Lucullus, « dialogue moral » paru en octobre 1901 dans *L'Ermitage*, annonce — prophétiquement ? — ce climat de tension qui, nous y reviendrons, conduira Gide et Ruyters à s'éloigner l'un de l'autre, dans les années 20. Constatons pour le moment qu'avec cette fiction Ruyters commence à dépasser le « stade du miroir », c'est-à-dire à adopter à l'égard de Gide et de sa « maîtrise », qui a exercé sur lui tant de fascination, une position sinon antagoniste, du moins plus indépendante : dans un décor de carton pâte — une galerie ornée d'un péristyle qui évoque vaguement l'antiquité romaine —, Ruyters représente Gide sous le masque d'un Juif-errant iconoclaste, et lui-même se dédouble en Merlin et en Lucullus, pour critiquer le Gide des *Nourritures terrestres* et cristalliser autour de la ferveur leur désaccord ontologique et moral. C'est Ruyters lui-même qui assigne au *Souper* une valeur testimoniale dans sa lettre du 25 septembre 1901 adressée à Gide : « Ta pensée [...] depuis deux mois me poursuit : lis *L'Ermitage* qui doit paraître en octobre, j'y parle de toi, j'y parle de moi — intensément — trop sans doute, car n'y a-t-il pas toutes les “idées mixtes” entre nous ? » (*CRuy I*, 139). Qu'entend-il par « idées mixtes » ? Probablement ce mélange paradoxal de curiosité et d'indifférence, d'intimité et de distance qui donne de l'amitié entre Gide et Ruyters l'image d'une relation parfois tendue jusqu'à se rompre, mais que le dialogue parvient heureusement à

maintenir. C'est cette tension que transpose le *Souper* avec toutes les précautions qu'autorise la mise en scène théâtrale. Merlin-Ruyters, devant Lucullus, donne le ton :

Notre société ne tarda pas à nous devenir mutuellement intolérable. Pas un contact entre nous qui ne fût un froissement. J'ignorais jusqu'à ce jour l'étendue de notre désaccord [...]. Tout en vérité nous séparait, et le plus simple incident, quelque soin que nous prissions de nous ménager, suffisait à faire paraître cette âpre et radicale mésintelligence. Quelle lassitude ne me causai pas le spectacle de sa perpétuelle exaltation ! (SL, 60).

Que fait ici Merlin, si ce n'est critiquer la ferveur du Juif-errant qui ne cesse de passer d'un lieu à un autre, selon une géographie personnelle, pour ne jamais s'arrêter sur un objet de son désir ? La métaphore du sable qui glisse entre les doigts, que Merlin emploie devant le Juif-errant, explicite cette critique puisqu'elle signifie que la ferveur est une menace pour l'individu qui risque de voir son moi se dissoudre. N'est-ce pas là un écho de cette autre métaphore à laquelle recourt Ruyters dans sa lettre à Gide du 20 août 1898, après avoir lu *Saül*, ce drame d'un homme victime de ses soifs :

La torche heureuse de brûler ne sait pas qu'elle se réjouit de sa perte. Je me suis livré au désir, et maintenant je n'ai plus de forces [...]. Que reste-t-il de moi : on retrouve parfois, je ne sais où, des objets ou des êtres brûlés, qui conservent l'apparence de leur intégrité, mais, que du doigt on les touche, et ils ne sont plus qu'une poussière sans forme. (CRuy I, 94).

Dans un style inspiré de *La Vie est un songe* de Calderón, Ruyters décrit son état d'épuisement physique et d'abattement moral de l'été 1898, à un moment où il cherche à guérir de la fièvre des *Nourritures terrestres*, de cette ivresse qui l'a conduit, on l'a dit, à exacerber ses désirs au contact de la nature pendant son séjour en Italie. *Le Souper chez Lucullus* prolonge, sur le plan littéraire, cette douloureuse expérience de la dissolution du moi, mais pour en critiquer les conséquences en deux arguments défendus sous le masque de Merlin. Le premier, que nous appelons *argument inductif de l'anti-modèle*, permet à Merlin d'invalider la conception hédoniste de l'existence du Juif-errant et de combattre « l'éloquence persuasive de son exemple » (SL, 61) en l'ériquant en contre-modèle pédagogique, cependant que le second, ou *argument ad personam*, le conduit à analyser le comportement du Juif sous

l'angle moral pour lui reprocher de se livrer passivement à ses désirs ¹⁶. À cette passivité, Merlin oppose une philosophie de l'existence fondée sur le primat de l'unité du moi, c'est-à-dire sur l'exercice souverain de la volonté. Aussi, quand il se soumet aux tentations, c'est pour avoir le plaisir de les vaincre :

Comprenez-vous enfin, ô Juif, pourquoi je vous ai suivi autrefois ?... Au cours de ces épreuves, judicieusement choisies et répétées, ma volonté se voit soumise au plus sévère contrôle. Les résistances la limitent, les défaillances l'avertissent : peu à peu, j'arrive à connaître son étendue, la mesure de ses qualités et de ses faiblesses. Le succès la stimule, l'échec l'instruit ; n'interrompant d'ailleurs pas un instant l'entraînement, je reprends aussitôt, et chaque expérience nouvelle me trouve plus assuré et mieux préparé. Mon bonheur ainsi, pour parler comme vous, je l'ai mis à être plus fort que n'importe quoi. Les êtres et les choses ne me sont que des occasions de me prouver ma parfaite autonomie. (*SL*, 75).

S'il est vrai que Merlin s'oppose ici au Juif-errant dans le cadre d'un dialogue fictif, il n'en reste pas moins que cette opposition semble annoncer la rupture entre Gide et Ruyters, ou pour mieux dire cette profonde désaffection qui touchera les deux hommes dans les années 20. Le 17 juillet 1921, Ruyters écrira à Gide :

De quel cœur je souhaite reprendre avec toi un contact que tout semble depuis trop longtemps interrompre ! Oui, je nous sens l'un et l'autre nous « étranger » mutuellement, et nos raisons d'être se faire peu à peu différentes. Le terrain de notre amitié devient de jour en jour plus étroit et plus maigre. (*CRuy II*, 214-5).

Et le 20 juillet 1924 il répétera, de Hongkong où il se trouve pour le compte de la banque d'Indochine, mais d'une manière plus incisive :

Il n'est que trop vrai qu'une espèce d'étranglement progressif depuis des années nous fait, sinon lointains, du moins distants l'un de l'autre. [...]

Que si je cherche pour quelles raisons j'ai cessé d'occuper, moins dans ton affection que dans ta vie, la place où j'étais situé autrefois, je reconnais que, du jour où la littérature a cessé à mes yeux d'être une raison d'être *by itself*, je me suis vidé du plus clair de l'intérêt que j'excitais en toi. Je suis devenu l'amitié qui ne saurait plus être utile ou nourrissante.

¹⁶ Pour plus de détails sur la critique ruytersienne des *Nourritures terrestres*, voir notre article : « *Le Souper chez Lucullus* d'André Ruyters, une mise en question(s) de la disponibilité gidienne », *BAAG* n° 133, janvier 2002, pp. 53-67.

[...] Le pathétique de la brousse m'avait fait subitement paraître d'une intolérable vanité tout ce qui jusque-là avait été notre commune dévotion, et tu sais bien que c'est cela, et non par [*sic*] épuisement, qui dès Aden a scellé les livres de Rimbaud. Quand j'ai tenté de reprendre le contact, votre désapprobation, votre indifférence m'ont assuré en ma résolution. (*CRuy II*, 216-7).

Cette « dévotion », c'est bien celle de la littérature partagée en effet comme un culte avec Gide, au temps de l'enthousiasme des premières années. Et c'est aussi la littérature qui est à l'origine de l'éloignement des deux André, Ruyters allant jusqu'à reprocher à son ami sa propre rupture avec l'écriture... Il est vrai que l'écrivain belge avait besoin pour écrire de l'approbation de Gide, et il faut reconnaître que celui-ci n'a commenté les livres de son puîné qu'en termes évasifs¹⁷ ; mais, en réalité, ce divorce s'explique surtout par les difficultés de Ruyters à s'inventer un imaginaire et par le fait que, chez lui, la vie est objet d'expérience plus que l'écriture. Le « pathétique de la brousse », donc, la mythique terre d'Abyssinie où Rimbaud s'est abîmé dans la passion nihiliste de l'ailleurs, au lieu de la littérature.

Après le grief touchant à l'indifférence de Gide, le ton de la lettre se durcit. Ruyters attaque alors Gide sur trois fronts : littéraire, linguistique, moral.

Avec un manque d'impartialité incontestable, Ruyters accuse d'abord Gide de s'être fait le « courtisan de la postérité » (*Ibid.*, 217), c'est-à-dire d'avoir cédé aux mondanités pour augmenter le nombre de ses lecteurs, après le succès public qui a entouré ses œuvres, durant les années qui ont suivi la première guerre mondiale. Et comme si cette accusation ne suffisait pas, il trouve fâcheux que *Les Faux-Monnayeurs* ne soient pas encore achevés... Ce que l'on peut dire ici, c'est que Ruyters donne l'impression de jalouser le succès littéraire de Gide. Une reconnaissance sans doute difficile à supporter pour un homme qui, dès 1895, a cherché à ressembler à son modèle avec probablement l'espoir légitime de l'égaliser, sinon de le dépasser. Or, en 1911, après la publication de *L'Ombageuse* restée sans succès, Ruyters choisit de renoncer à la fiction, conscient de son manque d'invention réelle, et peut-être aussi de l'ombre de Gide et

¹⁷ Le recueil de contes de Ruyters *Les Mains gantées et les pieds nus* est pour Gide un « gâteau » saupoudré de « trop de sucre à la surface » (*CRuy I*, 37), tandis que *Les Jardins d'Armide* lui font l'effet d'un « Carpaccio sous verre » (*EC*, 30).

de son œuvre...

Ruyters reproche ensuite à Gide ses traductions de Conrad et Shakespeare pour faire prévaloir, à l'inverse, ses talents d'angliciste. L'allusion est faite respectivement à *Typhon* (1918) ainsi qu'à *Antoine et Cléopâtre* (1921). De quoi Ruyters accuse-t-il Gide ? De ne pas connaître suffisamment l'anglais. Pour comprendre la portée de ce jugement et ses conséquences sur le développement de l'amitié entre Gide et Ruyters, il convient de le replacer dans le contexte de l'année 1918. À cette date, Ruyters, occupé à traduire *Heart of Darkness*, envoie à Gide une lettre très critique à propos de sa traduction de *Typhoon*. De Londres, il écrit le 21 août :

L'admiration et la louange que, malgré notre amitié, je ne me suis jamais fait faute de t'accorder me met à l'aise cette fois pour te dire sans ambages à quel point je sors de ce travail déçu et même consterné. Je m'excuse d'y mettre si peu de formes, mais quoi ! avec cette traduction de *Typhon*, ce n'est pas seulement ta signature que tu engages, mais aussi le nom et le renom de Conrad. (*CRuy II*, 192).

Ruyters reproche en fait à la traduction de Gide d'être hérissée de gaucheries syntaxiques, d'impropriétés et de contresens. Ce faisant, il met en cause la « méthode » de traduction de son ami ; entendons son absence de fidélité à la lettre du récit conradien. C'est que, pour Ruyters, le traducteur doit savoir se soumettre à la littéralité du texte pour respecter la pensée de l'auteur et lui rendre ainsi hommage. À l'inverse, pour Gide, l'esprit importe plus que la lettre. On comprend donc qu'il conçoive la traduction comme un exercice de transmutation et qu'il juge parfois puériles les théories sur la fidélité des traductions¹⁸. Gide se réjouit que le traducteur soit un traître.

Face aux critiques de Ruyters, il reconnaît volontiers les limites de ses compétences d'angliciste, et la liberté prise à l'endroit de Conrad, mais refuse d'amender sa « méthode ». Aussi Ruyters revient-il à l'assaut, sûr désormais d'être le seul à comprendre Conrad. Le 27 août, il écrit : « l'anglais, et l'anglais de Conrad en particulier, te sont encore inaccessibles pour qu'il te soit permis d'aborder l'esprit d'un texte dont la lettre te demeure manifestement incertaine » (*Ibid.*, 198). Mais Gide, qui est alors à Cambridge, ne s'en émeut pas et attend même de pouvoir rencontrer son ami pour revoir avec lui la traduction de *Typhoon*. En vain.

¹⁸ Voir l'édition d'Éric Marty du *Journal 1887-1925* (Paris : Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1996), p. 1015 (1^{er} janvier 1917).

Ruyters reste arc-bouté sur son jugement et accuse Gide de s'être montré « évasif et fuyant » (*Ibid.*, 201) et d'avoir quitté précipitamment l'Angleterre pendant l'« affaire » *Typhoon*. En réalité, on sait que Gide, averti par une lettre, est rentré à Cuverville en pensant y retrouver Marcel Drouin, de passage... Un jugement, donc, qui ne laisse pas d'étonner, surtout quand on sait que rien dans la correspondance n'annonce une telle sévérité.

Ruyters, enfin, se place sur le terrain de la morale pour mettre en cause les relations de Gide avec les Allégret :

Il s'agit de ta conduite avec les A. Ce dépôt qui t'avait été confié, qu'en as-tu fait, et quel compte en rendrais-tu au père si un jour il le réclamait ? Il y a eu là diminution de ta figure morale, qu'achève de rendre pénible le fait que fréquemment tu mettais Mme A. en mesure de passer les tournants difficiles de son budget. (*CRuy II*, 218).

Par là, Ruyters fait allusion autant au rôle de protecteur de Gide vis-à-vis de la famille Allégret qu'à son rôle de pédagogue auprès de Marc. Derrière la référence évangélique du « compte à rendre au père », Ruyters dénonce, sans le moindre scrupule semble-t-il, l'attitude de Gide qui aurait trahi Élie et son épouse Suzanne en choisissant d'assurer la formation intellectuelle de leur fils pour mieux se rapprocher de lui, sentimentalement.

Derrière les attaques en rafales de Ruyters, c'est le portrait d'un homme amer qui se dessine. Un homme en proie au sentiment de l'échec et qui en vient à mépriser un ami de trente ans. Cette attitude conduit Gide à interrompre sa correspondance pendant plus de cinq ans. C'est Ruyters qui renoue, de Bangkok, le contact épistolaire en octobre 1929, après que Gide lui eut envoyé un exemplaire dédicacé du *Voyage au Congo* (1927) avec la mention « nonobstant », signe que le silence ne se confond pas avec l'oubli, mais qu'il peut s'accompagner du pardon. Gide répond à Ruyters le 22 janvier 1930 dans une lettre sans animosité, mais qui pose les conditions d'un retour à une relation amicale saine et réciproque : « La question, aujourd'hui comme il y a cinq ans, est bien simple : si je suis devenu pour toi un objet d'aversion et de mépris, ainsi que ta lettre me le donnait à entendre, tu ne peux souhaiter me revoir » (*CRuy II*, 219).

Finalement, les deux amis se reverront pour la première fois en octobre 1930, mais en évitant de parler d'eux-mêmes pour ne point risquer de s'affronter à nouveau. Une amitié qui renaît après des années de

silence est toujours fragile, surtout quand l'un des amis — en l'occurrence, Ruyters — a un goût prononcé pour la contradiction. De Singapour, il note le 18 août 1931, dans une évidente allusion à sa lettre comminatoire du 20 juillet 1924 :

Bien sûr, nous avons évité dans cette reprise tout ce qui pouvait nous affronter. Ne me suis-je pas flanqué comme un bélier autrefois contre cette muraille, qui peut-être eût été plus attentive à une atteinte plus subtile... Je n'ai nulle envie de recommencer, encore qu'il faille me retenir pour ne pas ajouter que c'est ce qui divise et qualifie qui continue de m'intéresser dans le contact avec quelqu'un dont je sais bien pour commencer que je suis d'accord avec lui. (*CRuy II*, 224).

Le problème, c'est que ce besoin viscéral de contredire se confond avec le désir de dominer autrui. Ruyters aime avoir raison, si bien qu'il va parfois jusqu'à porter des idées qu'il sait contraires à la vérité d'un fait ou d'une attitude morale pour le seul plaisir de soumettre l'autre et de le faire abdiquer.

Malgré cette posture, Gide continue de correspondre avec Ruyters jusqu'en 1950, sans manifester à son égard le moindre ressentiment. Les deux amis se retrouvent un temps sur le terrain de la littérature : Ruyters lit le *Pages de Journal (1929-1932)* de Gide, *Les Nouvelles Nourritures* (1935) aussi, et livre à son vieil ami son point de vue sur *Sartoris* (1929) de Faulkner, tandis que Gide lui donne ses impressions sur *Le Libertinage* d'Aragon (1924).

Mais ce terrain d'entente n'empêche pas quelquefois Ruyters de « récriminer Gide », quand leurs conversations touchent à leur amitié. Ainsi le 16 août 1935, alors qu'il est à Bangkok pour des raisons professionnelles, il lui reproche de ne pas avoir pris de nouvelles de son épouse Georgina, restée seule à Paris, en proie au « désarroi » (*CRuy II*, 234), au 42 rue du Ranelagh. Il n'est sans doute pas exagéré de soutenir que l'inquiétude qu'éprouve ici Ruyters pour son épouse manque de sincérité, surtout quand on sait qu'il l'a maintes fois trompée ! Et sachant cela, Gide eût risqué de prendre position contre son ami, s'il avait alors cherché à voir son épouse. Une situation qui, de son propre aveu, lui « eût été extrêmement pénible » (*CRuy II*, 236).

À partir de 1937, leurs échanges épistolaires deviennent de plus en plus rares. Le 9 février, Gide envoie à Ruyters une lettre pour le remercier de lui avoir offert le *Universal English Dictionary* ; puis la guerre passe. De Langson, Ruyters envoie une lettre à Gide en octobre 1939 pour lui parler de la situation de la Chine envahie par le Japon et de l'An-

gleterre face à l'Allemagne de Hitler. Gide, lui, se tait. Il faut attendre décembre 1947 pour le voir reprendre contact avec Ruyters, de retour en France après plusieurs années passées en Asie. Gide a reçu en novembre les honneurs du prix Nobel et les félicitations de son ami. Et la correspondance se clôt sur un billet de Ruyters, du 4 décembre 1950, qui mêle à un souvenir de voyage une allusion à la préparation de la représentation théâtrale des *Caves du Vatican* du 13 décembre qui allait assurer, devant le président de la République Vincent Auriol, le sacre officiel de Gide :

lors de notre retour d'Extrême-Orient, te parlant des expériences diverses par quoi nous avons passé, tu m'avais dit : « Tu devrais nous donner tes souvenirs, toi qui as un joli brin de plume... » Le joli brin de plume m'était resté dans la gorge... Quand tu seras un peu dégagé de tes obligations scéniques, je serai heureux de te voir et te téléphonerai au préalable. (*CRuy II*, 241).

Un billet dans lequel Ruyters adresse aussi un dernier signe d'amitié à Gide, signe qui est un adieu puisque les deux vieux amis ne se reverront pas. Gide s'éteint le 19 février 1951, couronné d'hommages, et Ruyters un an plus tard, à l'âge de soixante-seize ans, sous le seul regard de Jean Schlumberger qui lui consacre un article dans *Le Figaro littéraire* du 16 février 1952.

*

Ainsi, l'influence de Gide sur Ruyters est sensible sur le plan humain, biographique et littéraire, même si, sur ce dernier plan, elle est certainement moins féconde. Peut-être que Ruyters, obstiné à se regarder dans le miroir de Gide, a fini par s'illusionner en croyant que la fiction était un mode d'écriture qui pouvait lui convenir, alors qu'il est bien souvent meilleur critique qu'écrivain. Ainsi de sa brillante étude sur le théâtre de Paul Claudel, parue en novembre 1905 dans *La Belgique artistique et littéraire*¹⁹.

Il n'en reste pas moins que la personnalité de Ruyters auteur de fictions peut encore aujourd'hui toucher notre sensibilité, même si ses écrits sont quelque peu datés. Car c'est bien son drame qui se joue et dans ses œuvres d'imagination et dans sa correspondance avec Gide. Le drame d'un écrivain qui, ayant cru à la littérature grâce aux premiers encouragements de son modèle, en est finalement venu à s'opposer radicalement à celui-ci, à cause de la littérature et sans doute aussi en raison de pro-

¹⁹ Voir « Paul Claudel », in André Ruyters, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. IV, pp. 140-8.

blèmes psychologiques dont nous ignorons la nature exacte.

Au-delà de l'influence massive de Gide sur Ruyters que nous avons choisi de privilégier dans la présente étude, il conviendrait aussi de voir comment Ruyters a parfois influencé Gide, ne serait-ce que partiellement. Car l'hypothèse d'une influence de *Paysages* (1899) sur *La Marche turque* (1914) et d'*Ariane à Naxos* (1901) sur *Thésée* (1946) n'est pas à exclure...

JEAN-MICHEL WITTMANN

« *Décadent mais averti*
contre les effets de sa décadence ¹ »

La réception de Gide dans l'œuvre de Drieu la Rochelle

D'UN BOUT À L'AUTRE de son œuvre, Drieu la Rochelle s'est reconnu deux maîtres, Barrès et Nietzsche. Dans un projet inédit de préface aux *Écrits de jeunesse*, durant l'hiver 1939-1940, il évoque les « traces d'humanisme supérieur qu'avaient charrié[es] jusqu'à [lui] les œuvres de [s]es excitateurs : Barrès, disciple de Renan et de Taine, Nietzsche tellement au-dessus de toute modalité politique ² ». En mars 1944, il reprend l'œuvre de Barrès et note : « Aucun livre que je n'aie lu autant qu'*Un Homme libre*, si ce n'est telle ou telle chose de Nietzsche ³. » Mais la relecture des œuvres de Barrès postérieures au *Culte du Moi*, qui lui inspire des réserves formulées à différentes reprises au fil des vingt années précédentes, le conduit à porter ce jugement : « Décidément, c'est bien inférieur à Gide et à Valéry ⁴ »...

Le sentiment de Drieu à l'égard de Gide, tel qu'il s'exprime dans ses

¹ Voir *infra*, note 16.

² Pierre Drieu la Rochelle, *Sur les écrivains*, essais critiques réunis, préfacés et annotés par Frédéric Grover, Gallimard, 1964, p. 179.

³ Drieu la Rochelle, *Journal 1939-1945*, présenté et annoté par Julien Hervier, Gallimard, 1992, p. 368.

⁴ *Ibid.*

écrits, est pourtant contrasté. Indépendamment des notations ignobles du *Journal 1939-1945*⁵, il se montre souvent sévère à l'encontre d'un écrivain qu'il considère comme « un grand bourgeois moraliste dont l'œuvre est [...] farouchement et [...] anachroniquement individualiste⁶ ». Dans le même temps, il le lit et le croise — ce qui n'a rien d'étonnant pour un écrivain de sa génération, qui plus est publié par la N.R.F. — mais aussi, se réfère fréquemment à lui dans son œuvre, y compris dans ses romans, comme à un modèle, auquel il ne peut pourtant pas complètement adhérer. Il peut ainsi présenter *La Porte étroite* comme « un chef-d'œuvre mystique⁷ » ou, au moment de dresser un bilan sévère de sa propre carrière — la lucidité cultivée jusqu'à la haine de soi le conduisant alors à une auto-flagellation systématique — il se raccroche à un jugement de Gide comme au seul indice probant de sa valeur littéraire : « Gide a dit à Malraux qu'il trouvait excellent *La Comédie de Charleroi*, mais pour le reste... Sans doute est-ce mon seul livre. » Frédéric Grover, pour sa part, va jusqu'à dire que l'influence de Gide sur Drieu n'est pas infé-

⁵ On sait la polémique suscitée par la publication, en 1992, de ce journal qui n'était pas destiné par son auteur à être publié. Drieu y laisse libre cours à l'expression d'une haine qui englobe les juifs, les protestants, les francs-maçons, les pédérastes, autant de qualités qui désignent d'abord pour lui, qui éprouve le double vertige de l'esseulement et du pouvoir à la tête de la N.R.F., les personnalités phares de cette N.R.F. Il fustige par exemple : « Tous ces vieux pédérastes protestants : Gide, Schlumberger, Paulhan et ce pédéraste catholique Roger Martin [du Gard]. » (*Journal 1939-1945*, *op. cit.*, p. 136).

⁶ Extrait d'un article paru dans *L'Émancipation nationale*, le 21 novembre 1936 ; Drieu y évoque la conversion de Gide au communisme, qu'il ne peut croire durable. Rappelons que Drieu, persuadé que le seul remède à la décadence européenne passe par l'établissement d'un régime totalitaire, a été d'abord attiré par le communisme avant de se rallier au fascisme.

⁷ *Sur les écrivains*, *op. cit.*, p. 35. Il s'agit d'un texte inédit dans lequel Drieu raconte une visite au romancier René Boylesve. Drieu avait aperçu sur la table un exemplaire des *Caves du Vatican* : « M. Boylesve remarqua que [...] je flairais ce livre à cause d'une odeur de succès en particulier qui était venue jusqu'à moi et me soupçonnant aussitôt d'être, non pas tant un rival futur que le suiveur d'un rival jusqu'ici dédaigné qui était en train de devenir présent, jeta quelques phrases indulgentes sur cet ouvrage qui semblait être selon son dire l'essai d'un amateur mal doué, entouré par quelques-uns d'une commisération dangereuse. [...] Je dus lui répondre par quelques bafouillements assez révoltés, car j'avais lu *La Porte étroite* et ce chef-d'œuvre mystique m'avait fait pleurer des larmes qui n'excluaient pas la réflexion. »

rieure à celle de Barrès, même si elle n'a jamais été pleinement assumée⁸. Au fond, Drieu la Rochelle situe bien Gide dans la génération des maîtres qui l'ont influencé d'autant plus profondément qu'ils ont eux-mêmes été confrontés, avant lui, à ce « fait écrasant, la décadence⁹ » : « À notre époque, l'Homme se sent menacé, mais tandis que Maurras, Barrès, Claudel couraient renforcer ses positions aux lointaines et incertaines frontières de la politique ou de la théodicée, Gide demeurait sur place et choisissait le sage parti de maintenir en fait cet Homme¹⁰. » S'il réserve ainsi une place à part à ce dernier, le parti de « maintenir l'Homme » ne fait-il pas de Gide un égal des deux excitateurs censés avoir laissé en Drieu des « traces d'humanisme supérieur », Barrès et Nietzsche ? En 1939, Drieu établit en tout cas une filiation éclairante entre le philosophe allemand et Gide : « Je n'ai guère compris Nietzsche avant la guerre. Je n'y trouvais que cet appel à la violence que l'opinion vulgaire louait ou dénonçait sommairement. Mais qui sait, pourtant ? Quelque chose de plus subtil s'était sans doute glissé dans mon esprit. On retrouve Nietzsche aussi bien dans les nuances aiguës de Gide que dans les posopées musculaires de d'Annunzio¹¹. »

⁸ Voir l'analyse développée par Frédéric Grover dans *Sur les écrivains, op. cit.*, pp. 247-48 : « Bien qu'il dise avoir peu ressenti l'influence de Gide, il semble qu'on puisse trouver au moins autant d'affinités entre ces deux écrivains qu'entre Drieu et Barrès. Drieu n'a jamais voulu faire l'effort nécessaire pour se lier avec Gide. Quelques propos maladroits ont toujours envenimé le malentendu entre les deux hommes » ; pour appuyer cette idée du malentendu, Grover cite aussi le Journal de Gide, en date du 6 novembre 1922, qui réagit, avec un certain agacement, à une interview de Philippe Soupault et de Drieu la Rochelle dans *La Revue hebdomadaire*. Dans *Drieu la Rochelle*, Gallimard, coll. « La Bibliothèque idéale », 1962, pp. 137-8, Grover souligne encore « les attaches de Drieu avec la génération d'écrivains qui a précédé la sienne », en particulier avec Barrès, Péguy, Maurras et Gide, à qui il emprunterait l'image du Français « utilisant sa défaillance et en tirant de suprêmes ressources », réfractée dans ses propres personnages.

⁹ Drieu la Rochelle, préface à *Gilles*, Gallimard, coll. « Folio », p. 10 ; Drieu y analyse le développement de son œuvre en partant du constat suivant : « Je me suis trouvé comme tous les autres écrivains devant un fait écrasant : la décadence. Tous ont dû se défendre, et réagir, chacun à sa manière, contre ce fait. Mais aucun comme moi — sauf Céline — n'en a eu la conscience claire. »

¹⁰ *Sur les écrivains, op. cit.*, p. 253 (la date de cet article est donnée pour « incertaine » par Frédéric Grover).

¹¹ « Encore et toujours Nietzsche », *Je suis partout*, 3 mars 1939 ; repris dans

« la curieuse figure d'un type français
à la fois défaillant et résistant... »

La réception de Gide dans l'œuvre de Drieu ne peut donc se comprendre que dans le contexte de sa réflexion sur la littérature du XIX^e siècle, plus particulièrement sur le romantisme et le symbolisme, étant considéré que la génération de Barrès, de Gide, de Valéry, reconnue par lui comme l'une des plus grandes, a été engendrée par le symbolisme. Le romantisme, dont le symbolisme assume l'héritage direct aux yeux de Drieu, est en effet un mouvement ambivalent, si l'on en croit les *Notes pour comprendre le siècle*. D'un côté, l'histoire de ces deux mouvements littéraires, « c'est tout simplement l'histoire de la mysticité française renaissante, de l'esprit français s'arrachant au rationalisme ¹² ». Comme tel, l'essor de ces mouvements correspond à une réaction contre un rationalisme qui provoque le discrédit du corps, le tarissement de l'énergie vitale, bref, est un facteur de décadence. De l'autre côté, pourtant, le développement du romantisme, prolongé par le symbolisme, marque la fin de la santé morale voire physique, associée par Drieu au XVIII^e siècle. La littérature du XIX^e siècle témoigne du déclin continu de l'individu à l'époque moderne, autrement dit de ce que Drieu désigne par cette notion à la fois vague et vaste de « décadence » ; il note ainsi : « Quelle déchéance de l'homme tel que les romanciers le décrivent de Stendhal à Zola ¹³ ! »...

La génération de Gide, qui est aussi celle de Barrès, est animée par le souci de réagir contre cette déchéance :

[...] après le déploiement du romantisme – et dans le moment même où tout cela continuait de fermenter dans ce magnifique atelier d'essai et de transformation qu'a été le symbolisme, — un mouvement de retraite, de méditation dépourvue était nécessaire. De là cette récupération de nos propres sources, cet effort pour nous munir de nouveau de nos disciplines les plus efficaces, accompli par des hommes aussi différents que Barrès, Maurras, Péguy, Claudel et Gide. [...] Il y a un livre qui résume avec une franchise cynique, une netteté implacable, ce travail d'arrêt, d'inventaire accompli si utilement par une partie de la génération précédente [...], c'est *L'Homme libre* de Barrès ¹⁴.

Sur les écrivains, op. cit., p. 92.

¹² Voir *Sur les écrivains*, op. cit., p. 214.

¹³ *Notes pour comprendre le siècle*, in *Sur les écrivains*, op. cit., p. 227.

¹⁴ *Genève ou Moscou*, in *Sur les écrivains*, op. cit., pp. 134-5.

Mais ce souci, en vertu de l'ambivalence propre au romantisme et au symbolisme dont ces écrivains sont les héritiers, procède du fait même qu'ils sont eux-mêmes frappés par la décadence. De ce point de vue, le cas de Gide ne se dissocie pas de celui de Barrès, d'Anatole France ou de Proust. Après avoir présenté la poésie de Mallarmé comme le « chef-d'œuvre de l'onanisme » et précisé à son sujet : « Autour de ce point délicat se résout définitivement toute la défaillance du siècle », il note : « Il y a autant d'onanisme dans *Le Jardin de Bérénice* que dans *Paludes* », avant de broser le tableau d'une génération vouée à la décadence :

Après l'Anatole France des premiers romans si désolés, le Barrès de *Sous l'œil des Barbares*, Proust décrira ces gnomes de la bourgeoisie finissante.

Après Huysmans, voici Louÿs, Jean Lorrain, qui se chargent de la nomenclature détaillée du vice. Gide établit dans *Les Caves du Vatican* la dissolution de la morale, la rupture définitive de l'individu intellectuel avec la société. Encouragé par Proust, il en vient plus tard à l'apologie de l'homosexualité dans le *Corydon*¹⁵.

L'analyse conjointe des œuvres de Valéry et de Gide conduit Drieu à expliquer ainsi leur ambivalence constitutive : « Après le Barrès de la première manière, avec un soin plus lent et plus prolongé, une réussite bien plus nuancée, ils ont achevé, épuisé une figure de l'homme français. » Si Gide et Valéry « n'ont pas ignoré les rechargements poétiques et mystiques du grand âge symboliste », ils « ne les ont employées qu'avec une prudence parcimonieuse ». Aussi Gide a-t-il pu tracer dans ses livres « la curieuse figure d'un type français à la fois défaillant et résistant [...] » :

Type d'homme délicat et restreint, décadent mais averti contre les effets de la décadence, au moins dans l'esprit sinon dans tout l'être, vivant peu mais vivant exquisément le peu qu'il vit, cultivé infiniment mais nourri de la seule culture et ne la nourrissant plus guère par une expérience vivante¹⁶.

C'est dans ce contexte que Drieu, avec une apparente inconséquence, mais en réalité avec une certaine logique, est conduit à alterner les jugements positifs et négatifs à propos de Gide et, en particulier, à le présenter tantôt comme un écrivain soucieux « de maintenir en fait cet Homme » moderne « menacé », tantôt comme un agent actif du processus de décadence : « Les critiques actuels pourront-ils feindre d'igno-

¹⁵ *Notes pour comprendre le siècle*, in *Sur les écrivains*, op. cit., p. 231.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 243-4.

rer que l'idée de décadence n'est pour ainsi dire étrangère à aucun esprit d'aujourd'hui ? [...] Est-ce que *Les Faux-Monnayeurs* ce n'est pas un *Satiricon*¹⁷ ? »

Drôle de voyage et « la joie sauvage de se dire qu'on est encore disponible »

Cette vision ambivalente de Gide trouve une expression claire dans un roman de 1933, *Drôle de voyage*. Le personnage principal, Gille Gambier, mentionne son nom lors d'une discussion sur l'art moderne, la seconde dans le roman. Comme on peut s'y attendre de la part d'un personnage qui est un double de Drieu¹⁸, il voit l'évolution contemporaine de l'art à travers le prisme de la décadence, qui le conduit à poser un regard pessimiste sur lui : « Je suis dans une position bien désespérée : je déteste l'art officiel, je jouis nerveusement de l'art libre, mais je le crois sans vie réelle. Je crois, au fond, qu'il exploite notre agonie, qu'il nous fait une jolie agonie. » (157¹⁹) Et Gille d'enchaîner en brochant le portrait de Picasso, « un homme sain qui verse aux malades le plus beau vin du monde », « un grand peintre de ruines », qui appelle un rapprochement avec Gide : « Quelle élégance. C'est comme Gide. Quelle élégance. Il n'y aura même pas, pour finir, un Lawrence, en France, je parle du romancier. Rien que des élégants. Dieu merci, en France l'élégance peut être cruelle. Comme ils sont cruels ces deux ou trois hommes-là. » (157)

Or Picasso a été évoqué lors d'une première discussion sur l'art contemporain, au début du roman. Gille réagit alors violemment aux propos d'un autre personnage, qui présente « les peintres de cette avant-garde de 1910 » comme d'« affreux abstraiteurs », qui « ont avoué, en long et en large, qu'on ne sait plus et qu'on ne peut plus peindre » (18). L'œuvre de ces peintres se comprend dans le contexte d'une décadence

¹⁷ Article paru initialement dans *La Revue européenne*, en 1928, puis intégré par Drieu à son essai *Genève ou Moscou* (cité d'après *Sur les écrivains*, op. cit., p. 147).

¹⁸ Gille Gambier était déjà le nom donné au personnage central du premier roman de Drieu, *L'Homme couvert de femmes* ; plus tard, en ajoutant un *s* au prénom, il reprendra ce nom pour l'attribuer au héros éponyme de *Gilles*.

¹⁹ Les références de pages indiquées entre parenthèses directement à la suite des citations de *Drôle de voyage* renverront systématiquement à l'édition procurée par Gallimard en 1933.

généralisée : « Ne pouvant plus composer, construire, ne pouvant plus embrasser ensemble nature et humanité, ils se replient dans des exercices partiels. » (18) Le cas de Picasso, dès ce moment, est rapproché de celui des écrivains : « Quant à Picasso, il sait dessiner et il sait peindre, mais il ne sait que faire de ses forces. Il n'ose pas en user ou peut-être a-t-il peur de fatiguer ses contemporains en leur jetant trop de vie à la tête. Il s'est amusé à faire fortune en décrivant les mécanismes par où passent les images dans la cervelle plutôt que de produire les images elles-mêmes. Ainsi firent plus gratuitement Mallarmé et Valéry. » (19) À l'image de l'artiste en bonne santé dans un univers malade se surimpose celle du littérateur dont l'œuvre, essentiellement réflexive, parle plus d'elle-même que du monde : ce qui est dit ici de Mallarmé et de Valéry, comparés à Picasso, pourrait valoir pour Gide lui-même, lui aussi rapproché de Picasso par Gille. Au demeurant, c'est toute une conception suivant laquelle l'œuvre littéraire est œuvre d'art en ce qu'elle est gratuite, étant à elle-même sa propre fin, que Drieu a condamnée dès *État Civil* (1921), son récit autobiographique : « [...] j'ai de la répugnance pour ces œuvres où il n'y a de vitalité que dans l'acte indispensable qui les a mises au jour, mais dont l'objet chétif n'est viable que par l'artifice de la représentation²⁰. »

Reste que par delà cette allusion explicite, le souvenir de Gide et de son œuvre pèse incontestablement sur *Drôle de voyage*. Ce roman raconte les déplacements et les atermoiements d'un jeune homme écrasé par le sentiment de la décadence et qui tente de s'en sortir. Il rencontre une jeune Anglaise, qu'il rejoindra à Grenade où elle a l'habitude de séjourner, prête à l'épouser et à lui offrir une forme de stabilité, en mettant fin à un donjuanisme épuisant moralement sinon physiquement. Las, le parti offert par Béatrix constitue un choix raisonnable, mais la jeune femme ne suscite pas le désir de Gille ; il commence avec elle une sorte de valse-hésitation, qui le conduit de l'Espagne à Paris, où il tombe dans les bras de la comtesse de Bécourt, et vice versa, ladite comtesse ne pouvant offrir à Gille une vie qui mette fin à son malaise.

Sous deux formes différentes, Béatrix et la comtesse de Bécourt représentent un choix qui correspond à un enracinement. L'alternative apparente oppose en réalité un enracinement paradoxal — c'est la voie offerte par le mariage avec la jeune Anglaise, étant considéré qu'elle appartient à la race anglo-saxonne, perçue par Gille comme par Drieu,

²⁰ *État civil*, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », p. 137.

conformément à l'imaginaire littéraire de la Belle Époque, comme celle des vainqueurs à l'énergie préservée ²¹ —, à un enracinement dans le fonds originel de la race française : fille d'une femme du peuple, la comtesse de Bécourt, au corps beau et puissant, est vite surnommée « la Renaude » par son amant, sensible à la santé quasi paysanne de sa maîtresse.

On l'a compris, aucun des deux termes de cette alternative en trompe-l'œil n'est satisfaisant. Après avoir vu en elle la vieille santé du pays français, Gille devra reconnaître en la comtesse de Bécourt une femme enfermée dans la prison de sa condition et de ses valeurs bourgeoises — le triomphe de la bourgeoisie coïncidant précisément avec celui de la décadence pour Drieu. Quant à Béatrix, elle est à demi juive, son corps est frêle... Aussi bien le charme de ce roman réside-t-il dans la manière dont Drieu organise un débat d'idées, autour de la notion de décadence — présentée ici comme un malaise individuel, métaphysique, plus encore que collectif et idéologique — sans jamais verser dans les procédés simplificateurs du roman à thèse.

À la fausse alternative figurée par l'opposition des deux personnages féminins vient pourtant se substituer une véritable alternative, au moment où Gille, au début de la dernière partie, découvre dans le train qui le ramène vers Grenade et vers Béatrix, après sa rupture avec la Renaude, un livre qui lui propose apparemment un autre choix :

Tout en parlant à mi-voix, il feuilletait un livre. C'était les mémoires d'un homme de soixante ans, qui ne s'était jamais arrêté nulle part, s'en faisait gloire et crachait sur tous ceux qui s'arrêtent. [...]

Une page le retint. C'était au début du livre. L'homme y racontait comment, ayant débuté dans la vie, tranquille et marié, il avait brisé ses attaches. Ces pages étaient pleines de cruauté et de défi. [...] Il rejeta le livre ; il n'avait pas vécu comme cet homme. Il avait commencé par la licence, en sorte qu'aujourd'hui un attachement serait pour lui l'amorce de la liberté ! [...]

Plus tard, s'ennuyant un peu, il reprit le livre. Il s'occupait peu des épisodes, mais partout régnait ce ton qui lui plaisait. Il fut sur le point de rendre sa complicité à l'auteur qui l'avait toujours eue. [...] Rien de plus triste et de plus menteur et de plus irrésistible que ce cri de trompette : défi de l'homme

²¹ Voir Pierre Citti, *Contre la décadence. Histoire de l'imagination française dans le roman (1890-1914)*, Paris : P.U.F., plus particulièrement l'analyse de « la race victorieuse : l'anglo-saxon », pp. 171-82, dans le chapitre 10, « Système des images nationales ».

seul, au milieu du monde et qui vante sa solitude aux quatre vents. S'en aller toujours par les chemins, seul. L'odeur lui revint au nez de la belle gorge menteuse et stérile de la Renaude. Il avait tué cette image, elle était derrière lui comme un cadavre. Et ce n'était qu'une de ses mille peaux à lui Gille qui était restée collée à ce cadavre.

Mais de nouveau il rejeta le livre. L'attitude de ce vieillard était bien menteuse. Pourquoi vouloir faire toujours le méchant, alors qu'on est triste et qu'on tremble au fond de son cœur comme un petit enfant qui a perdu sa mère dans la foule ? (241-3)

Même si le nom de l'écrivain et le titre du livre ne sont pas mentionnés et correspondent à une invention dictée par les besoins de la fiction, d'aucuns peuvent penser à Gide en lisant ces lignes : tel est notamment le cas d'un des deux biographes de Drieu, Frédéric Grover, qui, dans un ouvrage de synthèse, a pu présenter le héros de *Drôle de voyage* comme « un déraciné qui lit Gide dans le train (comme Gide avait lu Barrès)²² ». Il serait parfaitement vain de vouloir mettre un titre sur ce livre lu dans un train. En revanche, les thèmes évoqués ici peuvent être associés à Gide pour le lecteur des années 1930 : la rupture immoraliste avec l'épouse et les familles, la disponibilité, comme la formule « une de ses mille peaux à lui » qui rappelle l'envoi des *Nourritures terrestres*, évoquent Ménalque ou Michel. Notons d'ailleurs que Gille suit à la lettre le conseil donné à Nathanaël dans l'« Envoi » des *Nourritures*, puisqu'il jette bientôt le livre... Après cette lecture, Gille balance pourtant entre Béatrix et l'écrivain du train, entre le mariage et une liberté revendiquée, à nouveau, à travers l'emploi du très gidien adjectif « disponible » : « Il fut content de se trouver seul. Toujours cette joie sauvage de se retirer de tout de se dire qu'on est encore disponible, qu'on n'est pas encore trop engagé, qu'on n'est tenu par rien — mais alors qu'on ne tient à rien ? » (267)

Face à la décadence, les deux remèdes entrevus par Gille renvoient à deux notions clefs d'un débat éthique en réalité bien antérieur — puisqu'il remonte, au moins, à la publication des *Déracinés* et à l'article de Gide « À propos des *Déracinés* de Maurice Barrès » —, le nomadisme (ou la disponibilité) opposée à l'enracinement. Or dans ce débat, l'attitude « gidienne » semble prendre le dessus sur l'attitude « barrésienne », ce qui est moins paradoxal qu'il n'y paraît, au demeurant : lecteur inconditionnel d'*Un Homme libre*, livre qui avait les faveurs de Gide lui-même

²² Frédéric Grover, *Drieu la Rochelle, op. cit.*, p. 126.

et que *Les Nourritures terrestres* sont loin de contredire, Drieu, en revanche, n'a jamais été séduit par l'écrivain doctrinaire du *Roman de l'énergie nationale*, ni même par ses thèses données pourtant pour des remèdes possibles pour un corps social malade. Encore la disponibilité entrevue comme la seule échappatoire possible pour Gille est-elle accommodée à la mode spécifiquement drieusienne d'un ascétisme qui confirme au mysticisme : « Gille, comme un prêtre attaché aux mystères et aux méditations et aux sacrifices, ne peut s'abandonner à la spécification d'un être, il ne peut borner son adoration au seul autel que serait Béatrix, il lui faut rester disponible, à la disposition de toute la nature. Confesseur de toutes les palpitations, il ira jusqu'au renoncement du vieillard, de l'ermite qui s'assoit au flanc de la montagne et s'abandonne au flot total de la sève, à l'épanchement infini du Verbe. Vienne la fin des désirs, alors commencera le grand désir. » (268) Aussi bien Drieu confirmera-t-il sa capacité à prendre ses distances à l'égard de cette éthique immoraliste dans *Rêveuse bourgeoisie* (1937), bien des années plus tard, au moment de faire allusion à Gide, sans le nommer ; Yves — qui occupe la place de Drieu lui-même dans ce roman des origines centré sur la figure de son père — doit en effet constater, avec une pointe d'amertume : « On ne sort jamais de sa famille. Et les autres qui s'exclament : "Familles, je vous hais", prononcent une parole vaine²³. »

« *c'est une grande faiblesse que de tenir son journal
au lieu d'écrire ses œuvres* »

Dans *Rêveuse bourgeoisie*, avant qu'Yves ne cite ainsi la fameuse formule des *Nourritures*, le nom de Gide est évoqué explicitement. Il est fait référence à lui négativement par Yves, encore lui, amené à constater, sur le mode du désenchantement qui est le ton propre de ce roman et fait son charme : « J'adorais Amiel. [...] Bon-papa et Bonne-maman m'ont élevé pour avoir des rentes et écrire mon journal intime comme André Gide²⁴. » Sans doute, Drieu vise encore ici un écrivain coupé du réel, « anachroniquement individualiste », un grand bourgeois dont il fustigera plus tard le « prélassement social²⁵ ». Par delà, cette allusion résume la

²³ *Rêveuse bourgeoisie*, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », p. 345.

²⁴ *Rêveuse bourgeoisie*, *op. cit.*, p. 288.

²⁵ *Journal 1939-1945*, *op. cit.*, p. 294 ; notons toutefois qu'à ce moment, en mai 1942, Drieu laisse parler son aigreur, après que Gide, Valéry et Claudel ont éludé

fascination ambivalente exercée sur Drieu la Rochelle par le *Journal* de Gide.

À la question de savoir quelle est l'œuvre majeure de ce dernier, Drieu, ici comme dans d'autres textes, formule en substance une réponse « gidienne » : le *Journal*, hélas !... Dans un article paru dans *La Nación* le 31 décembre 1939, il salue le *Journal* comme l'œuvre maîtresse de Gide : « ce que dit et ce que ne dit pas Gide composent un long calcul qui aboutit à l'œuvre la plus condensée et la plus représentative de toutes ses œuvres ²⁶. » Dans son propre *Journal*, il se montre en revanche des plus sévères vis-à-vis d'Amiel et de Gide ; après avoir passé en revue les principaux animateurs de la N.R.F. dont il assume alors la direction, Drieu en arrive à cette conclusion violente :

Ce sont les enfants de l'impuissance de Gide. Ce grand impuissant. Amiel et Gide, les deux grands impuissants protestants, avec leurs journaux-monuments. Seulement, Gide est né dans un pays d'artistes où il y a tellement de traces laissées par l'art créateur qu'il est parvenu à en imiter le seul détail exquis.

La grandeur de Gide c'est la fin de la France. Giraudoux est la caricature de cette fin.²⁷

Le jugement de Drieu sur le *Journal* s'accorde, au fond, avec celui qu'il porte sur Gide en général, écrivain majeur d'une époque, hélas ! décadente. D'une page à l'autre, il balance d'un point de vue positif à un point de vue critique. Ici, il s'interroge : « J'entrouvre le *Journal* de Gide. Pourquoi couvrir tant de pages de notations qui sont souvent si brèves qu'elles ne contiennent rien ou qu'elles deviendront incompréhensibles par leur allusion à tant de noms éphémères ²⁸ » ; mais là, il concède : « Mais sans doute serai-je repris quand je ferai une longue plongée dans ces densités si bien graduées ²⁹. » Ces revirements sont indissociables du regard qu'il porte parallèlement sur son propre *Journal*, dont on aura compris qu'il l'a forcément entrepris avec l'exemple de Gide en tête, quitte à s'en faire le reproche :

J'avais tenu mon journal pendant la guerre. De septembre à juillet. J'en ai relu quelques pages l'autre jour : je les ai trouvées assez faibles et négli-

son invitation à constituer un comité pour parrainer « sa » N.R.F.

²⁶ *Sur les écrivains*, op. cit., p. 255.

²⁷ *Journal 1939-1945*, op. cit., pp. 136-7.

²⁸ *Journal 1939-1945*, op. cit., p. 113.

²⁹ *Journal 1939-1945*, op. cit., p. 114.

gées. C'est une grande faiblesse que de tenir son journal au lieu d'écrire des œuvres. Quel aveu chez Gide qui y a concentré peut-être le meilleur de lui faute de trouver en lui-même quelque chose de meilleur que ce meilleur pour en faire des romans ou des pièces. Quel aveu sur la fin de la littérature française³⁰.

La décadence, ce « fait écrasant » : décidément, chez Drieu, on y revient toujours. Sa lecture de Gide, comme l'appréciation portée sur sa propre création romanesque, est bornée par cet horizon accablant. C'est à travers ce prisme déformant qu'il apprécie pleinement l'œuvre de Gide, c'est à cause de lui qu'il s'interdit aussi de la goûter et de la célébrer sans restrictions.

³⁰ *Journal 1939-1945, op. cit.*, p. 269.

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXXVII

(26 août 1945 — 27 avril 1946 ¹)

(Fin)

12 mars [1946].

Grande famille de l'islam. J'avais semblable impression à Fès. Aucune nostalgie, tant qu'à moi, d'être assez loin de la « chrétienté » ; je prise peut-être d'autant plus le charme musulman. Charmante villa du XIX^e s., donnant sur les cours d'Ibn Touloun. Elle fut meublée par un Anglais, à la fois à l'arabe et selon le goût Louis-Philippe. On va de salle en salle par des détours ; petits paliers, recoins, à chaque instant des niches, des lits de repos, des moucharabiehs devant lesquels se haussent des divans — je ne sais quoi de sombre, de silencieux. Une salle des fêtes qu'entourent des galeries protégées d'un grillage de bois. Salle de marbre et de mosaïques au milieu de laquelle s'élancent de subtils jets d'eau. Extrême intimité ; luxe tout intérieur. Plaisir de songer à Nerval, et de laisser aller le rêve. Un charmant jeune guide nous avait accompagnés une partie de la visite.

1. Les cahiers I à XXXVI et le début du cahier XXXVII (1931-1946) ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141 et 143/144 à 151 du BAAG.

Profité d'une visite à la légation pour aller avec Gide au zoo. Enfin vu des crocodiles ; le Nil ne m'a point fait l'honneur de m'en montrer ; tout se fait rare (mais comment dire la beauté de certains adolescents, et parfois torse nu, hissés sur des chameaux ?). Réception à l'université — Gide parle aux étudiants — ou plutôt répond aux questions de Guyon sur l'époque symboliste ; cela sert de répétition à la grande conférence, et rien n'est plus vivant. Séance au théâtre arabe ; Taha Hussein nous avait retenu une loge, et traduisait les facéties. Gide et moi partons à l'entracte, mais non sans avoir salué la vedette, comique excellent et qui montre une extrême émotion.

Alexandrie, 19 mars.

Je viens de recevoir la visite d'un Grec, sans doute un obsédé. Son dada, c'est la langue ancienne. La Grèce actuelle, pour lui, doit revenir à la langue de Platon. Ce type n'a rien lu des auteurs démotiques. Passé deux heures à ergoter. Je ne puis dire d'ailleurs que j'aie perdu mon temps. Il me faut être armé sur les questions grecques.

Le séjour au Caire fut, en somme, très famille. Passé toutes les soirées chez les Wiet. Visite au Musée arabe avec Wiet. Belles lampes (verre) de mosquée. Elles viennent de Syrie ; celles qu'on fit ensuite à Venise ne les valent pas. Étonnante aiguillère persane de bronze (oiseau). Plusieurs panneaux de sculpture sur bois ; lignes très dépouillées ; le plus grand style, et pourtant une grande réalité ; on pense à l'art roman.

Alexandrie, 19 mars.

Conférence de Gide. Émouvante introduction de Jouguet ; j'étais auprès de lui sur l'estrade ainsi que Camborde. Gide avait voulu nous avoir à proximité. Combien il se faisait une montagne de cette conférence (soins pour sa gorge, visites au spécialiste ; il s'était dopé, drogué etc.). Au début, précisément, il insiste beaucoup sur sa crainte de ne pas réussir, sa peur de voir la voix lui manquer, tout cela me serrait un peu le cœur, d'autant plus que c'étaient précautions inutiles : sa voix fut excellente (dépression pourtant le lendemain, par suite des drogues). Raconte beaucoup d'anecdotes — et plaisantes — sur l'époque symboliste ; les gens graves (ou qui se croient tels) furent choqués de voir un homme illustre plaisanter... Gide, tout remonté après sa conférence, trouva du courage de reste pour paraître à un raout de la légation. Entrepris par un solennel imbécile, Mariliu ; obligé de me présenter, il me le nomme, et le dindon penché vers moi ajoute : « de l'Institut ». À l'issue de la conférence, le C^{te} O., délégué français au Liban, et qui s'était spécialement arrêté au Caire, invite Gide à venir parler à Beyrouth. Accepte

d'enthousiasme (car il avait appris la veille que certain petit ami dont il me parlait bien souvent venait de s'installer dans cette ville avec ses parents). La France saura gré à Gide de ce voyage ; moi-même j'y suis convié. Écrit à Merlier pour lui annoncer ce nouveau projet, lui donnant l'aspect d'une invitation officielle ; je parlerai là-bas de la Grèce, comme au Caire et à Alexandrie. Je stipule aussi ma collaboration à *La Semaine égyptienne*, *Valeurs*, *Revue du Caire* etc... ; il faut se faire mousser, il faut hurler avec les loups.

Représentation-lecture d'*Œdipe* aux Amitiés françaises ; Gide consent à lire la première scène. Jamais je n'ai senti autant que durant la conférence de Gide, qui était plutôt une causerie à bâtons rompus, à quel point il peut être différent, terriblement original. Je sentis même combien, à force de personnalité, il peut être désadapté au milieu des autres — et bien que ce qu'il improvisait fût empreint de grandeur il n'est pas étonnant que les petites gens en aient été choqués, car ce n'est pas ainsi qu'on imagine un grand homme.

21.

Étrange... En 1930 j'entrai en relation avec Jean Grenier ; j'avais souhaité faire sa connaissance ; j'allais à lui par besoin de conseils. Il avait dix ans de plus que moi. De loin en loin nous correspondîmes ; toujours je le tenais au courant de mes luttes, de mes espoirs. Aujourd'hui, seize ans plus tard, c'est moi-même que Grenier vient consulter. Oh ! je n'en tire pas vanité, et je me suis contenté simplement de lui décrire ma méthode de travail, ce que j'appelai mes trucs (laisser l'œuvre se faire, s'embrouiller, puis attendre sans intervenir que l'écheveau se démêle ; chercher des équivalences plastiques de l'émotion ; viser à un certain état qu'on veut créer chez le lecteur...). Grenier ne peut pas se mettre au travail ; il ne peut rien commencer ; vertige de la page blanche. Il ne sait pas s'organiser, lier des intuitions successives ; du moins se plaint-il d'une sorte d'impuissance. Il faisait à midi ces confidences devant Gide (et me questionnait en même temps ; je remis à plus tard — quand nous serions seuls — ma réponse). Ton pathétique de Grenier qui n'ignore pas qu'il a qq. chose à dire, et davantage que beaucoup — mais qui craint de ne pouvoir jamais s'exprimer. Je rentre infiniment tard ; je ne sais plus trop ce que Gide répondit à Grenier (conseil de tenir un journal ; il lui annonçait aussi que tout sortirait d'un seul coup...). Gide avouait aussi que tous ses livres commencèrent par un faux départ, et qu'il a conservé les débuts exécrables de tous ses livres à titre de leçon. La difficulté est évidemment de savoir couper le cordon.

Alexandrie m'enchanté ; confusion de tous les types de la Méditerranée et de l'Afrique ; souvent grandes beautés ; population grouillante, ardente. Je ne fais qu'effleurer le tout ; mais ça se grave. Mes jours ici sont comptés ; notre hôtel est au diable, au fond de la banlieue (la ville s'étend à l'infini). Dans mon for intérieur je me sens à l'affût ; il faut se pénétrer de cette ville qui est laide, sans doute, sans monuments. Mais quelle vie ! Et quel passé, d'ailleurs invisible et que nous ne connaissons que par l'esprit. Mais ces joies historiques et toutes intellectuelles, quelle volupté ! Le peu que je vois d'Alexandrie et de son peuple résonne étrangement en moi, il n'est pas un geste, une silhouette, un regard que je ne sente chargé de toute la Méditerranée, et de l'histoire...

24.

Vie intense. Alexandrie m'a conquis. Pas un instant pour rien noter (ou plutôt je garde en poche un petit bloc dans lequel j'accumule, en marchant, ce qui me frappe par les rues). Alexandrie me tient tout un langage ; tout pour moi se fait signe et se rattache à un essai qui déjà prend forme. Mes impressions sont vives (même un certain désespoir s'y fait jour ; Alexandrie me semble poignante), et cependant presque aussitôt elles m'apparaissent dans une forme stylisée. Le plaisir que procure Alexandrie est essentiellement intellectuel ; on y vit dans l'Antique, et cependant il est absent. Je vois beaucoup Grenier et Étienne, qui l'un et l'autre s'étonnent de mon enthousiasme, mais sans le mettre en doute car il appert que je suis profondément ébranlé. Gide seul (et que j'abandonne passablement ces derniers jours pour courir la ville), Gide seul comprend le plaisir passionné que me procure la cité. Prix infini des promenades et des causeries avec Grenier et Étienne ; ce sont là les meilleurs de ma génération ; de grands liens se tissent entre nous ; près d'eux je prends conscience de moi-même.

Visité sous la conduite de Santini les églises coptes du Caire (Yassu Gaucière nous accompagnait). Monde tout inconnu pour moi, et qui menace ruine. Les paroisses coptes forment tout un quartier parmi des petites rues et des cryptes ; on va et vient à travers des ruelles tortues, des gosses, des mendiants. À chaque instant un pot d'eau sale tombe. Le soir, car c'est tout un ghetto, de lourdes portes de bois — comme au Moyen Âge — se ferment au loquet. Église Moallaka (l'église suspendue). On y accède par des escaliers, des cloîtres, des patios. Architecture de bois (un cèdre ajouré, incrusté). Des plantes vertes croissent parmi des sofas. Qq. prêtres crasseux (genre archimandrites) circulent. La façade même de l'église, couronnée de deux campaniles, rappelle en plus

étroit la Trinità dei Monti. Des mosaïques, des ors fanés dans l'intérieur, un étrange ambon que soutiennent douze colonnes en forme d'accordéon (les douze apôtres). Une certaine atmosphère de basilique romaine, mais le tout remanié, tripatouillé par les siècles ; portes célèbres marquetées d'un ivoire translucide. On les retrouve et à la sacristie et tout au long de l'iconostase (celle de S^{te} Barbara, également, est digne de remarque). Fou-rire avec Yassu Gaucière : on nous montrait dans une sacristie les photographies de sainte Catherine, sainte Barbe etc., avec, sous chaque portrait, un petit ballot enveloppé de toile bise : les *osses* de la sainte. Chacune avait son paquet d'os. Descendu dans la crypte de St-Serge : salle, profonde, inondée pendant les crues du Nil ; c'est là, selon la légende, que vécut la Vierge : une pancarte dans la ruelle (écrite en anglais) fait savoir au touriste qu'« ici vécut la Sainte Famille durant la Fuite en Égypte »...

Revu le Musée du Caire ; je n'y étais allé qu'une fois, mais sous la conduite de Driotton. Tête inachevée de Nefertiti (ou de Mout-aten). Chamoux la décrit fort bien, il m'en parlait cet été à Athènes. Ce visage frissonne d'une étrange extase ; les yeux semblent perdus dans une volupté intense que la bouche elle-même semble vouloir exhaler ; mais tout est clos dans ce visage, les yeux aussi bien que la bouche. On voit encore des lignes de fusain, de crayon, souligner les angles et la structure de ce buste. Le hasard a voulu, prétend-on, que cette statue demeurât ébauchée, offrant ainsi comme à l'état pur une femme qui s'offre et au sommet de l'orgasme. Le roi Mykérinos, entre la déesse Athor et une autre déesse (provient de la troisième pyramide). Schiste gris verdâtre. Soutenu sous les bras par les déesses ravies, immobiles ; apparence fixe et figée. Mais lui avance dans l'extase, il avance ressuscité. Un autre monde, et éternel, s'ouvre devant lui. Je ne connais rien peut-être qui manifeste davantage l'au-delà.

Réception chez Stavrinis en l'honneur de Gide. C'était la veille du départ, et la seule manifestation que Gide eût acceptée. Mais nous étions allés auparavant prendre congé de Taha Hussein, le poète aveugle ; nous nous y étions attardés, car c'est là un homme étonnant. Arrivons enfin avec une heure de retard à la réception. Il y avait, me dit Santini (qui s'embêtait à mourir), affolement ; on avait prévu deux fournées d'invités : d'abord celle des journalistes et petits gens de lettres, puis celle des diplomates et célébrités... et notre retard mettait en contact des couches sociales qui n'auraient pas dû se rencontrer.

Je vois chacun préférer Le Caire à Alexandrie ; c'est évidemment la

capitale ; on aime ses vitrines, leur clinquant, la richesse des bâtiments, leur style de parvenu. Il y a qq. chose de colonial et de gorgé dans le Caire. La fortune s'y étale, et de bien fraîche date. Il faudrait faire effort pour trouver là une âme, et sans doute n'y en a-t-il point. Les quartiers musulmans, El Azar, eux peut-être réservent-ils du mystère. Je quitte Alexandrie sans avoir vu Rosette, ni parcouru le Delta. Je le fais sans regret, car j'ai de toute ma force savouré la ville. J'ai essayé de la posséder avec une sorte d'âpreté, en me laissant pourtant aller à ses délices. J'y ai terriblement senti le sens de la compensation ; du désespoir même de ne point pouvoir vivre ici, ni posséder pleinement tant d'appâts. J'ai dans le même instant et avec joie senti se bâtir une œuvre comme analogue, une sorte d'essai sur Alexandrie. À vingt ans j'aurais été malade de cette ville, ou bien je me serais jeté tête baissée dans toutes ses débauches. J'ai maintenant la clef de la possession.

Beyrouth, 30 mars.

Arrivés hier au Liban, ayant quitté Héliopolis le matin à 8 heures. Escalé en Palestine (Lydda). Survolé Haïfa et le Mont Carmel. Climat tout différent de l'Afrique. Il pleut. J'écris auprès d'un poêle. La Résidence où nous sommes logés n'est pas sans confort. Une aile du palais nous est réservée. Des serviteurs annamites, inquiétants par leur service silencieux, errent dans nos couloirs. Aux repas, des nègres, des jaunes et des blancs servent le général. Ce ne sont dans le hall qu'estafettes, chambellans. Des zouaves montent la garde aux barrières du parc. Gide me dit qu'il imagine Jacques dans ce décor, et il est pris de fou-rire. Il s'agit avant tout de jouer le jeu. Prudence du serpent... Le général avait télégraphié au Caire : « J'attacherais du prix à recevoir M.Gide ainsi que M. Levesque ». Impossible de descendre ailleurs qu'à la Résidence. Je me suis amusé au premier repas de faire la conquête des gens, sabre et goupillon (il y avait un père dominicain qui prononça le *bénédictité*). D'une façon générale tout le monde a l'air faux, surtout les gens qui vinrent nous accueillir sur le champ d'aviation. C'est encore le résident qui paraît le plus brave. Surprise de trouver dans les *Cahiers de l'Est* (revue paraissant à Beyrouth) mention de mes travaux — et ceci imprimé avant qu'on connût mon voyage. Longue lettre de Merlier (reçue au Caire). Amphigouri résumé de la situation à Athènes)...

Je veux jouer ma vie avec mes propres cartes.

C'était, je crois, en 1938 (mes journaux d'alors sont perdus) que Sachs me fit rencontrer Albert Sciaky. Ce garçon âgé alors de dix-neuf ans venait de publier *Ce bon temps* que Sachs avait lui-même découvert

et recommandé à la N.R.F. Il signait du nom de François Vernet... « Vous devriez publier aussi, me disait Sachs ; dans cette génération je ne connais que Vernet et que vous pour avoir tant de style. » J'étais loin de me laisser séduire, et bien peu convaincu de valoir qq. chose. Je fus traité de sot. L'important n'est pas là, mais dans une conversation que j'eus avec Vernet, un jour d'été, à une terrasse de café du boulevard des Invalides. Elle me revint en mémoire l'autre soir, au Caire, alors qu'Étiemble déclarait que les *Nouvelles peu exemplaires* de Vernet lui semblaient le meilleur livre de cette guerre. « Quelle perte ! » ajoutait-il. Vernet, un des grands organisateurs de la Résistance, fut déporté à Dachau ; il y mourut en 1944 du typhus. (Les guerres modernes atteignent les meilleurs ; sélection à rebours, selon le mot de Nicolle.) Après m'avoir raconté certaines fugues d'adolescent dans le Bois de Boulogne, puis des souvenirs d'un séjour à Belle-Île, et un très morne hiver passé à Poissy (surveillant de collège !), Vernet me parla de sa mère — ou plutôt d'un journal qu'il tenait régulièrement et qu'il laissait traîner, ou que du moins il n'enfermait pas, car sa mère avait coutume de le lire. Jamais il n'était question de cela entre eux. Mais Vernet savait si bien qu'elle le lisait qu'il consignait dans son carnet des choses qu'il n'aurait pas osé dire de vive voix à sa mère, laquelle certains soirs lui déclarait : « Je vais te tirer les cartes », et sur l'heure elle se mettait à dévoiler à son fils ses plus secrètes occupations, ses pensées profondes, tout en le mettant en garde contre telles personnes dangereuses, tel projet qu'elle jugeait téméraire... Je racontai cette histoire l'autre jour chez Taha Hussein. Étiemble alors déclara qu'on projette de publier ce journal. Vernet était grand, brun, fort élané. Sachs l'aimait.

31 mars.

Vu jouer hier soir au cinéma *Henri V*. To the few, the happy few... Les Français d'Azincourt, c'est un peu pour les Anglais nos Italiens de Caporotta.

Gide se montre vraiment soucieux de dire des choses pertinentes au Liban ; c'est un terrain diablement épineux... Sans être chauvin ni vantard, il faut laisser au moins un message qui passe les armes et les toges... Partout, au Liban, des ennemis à l'affût : d'une part les Jésuites et leurs anciens élèves, tout-puissants, et qui détiennent soi-disant la culture française, d'autre part les communistes, pour qui Gide est un bourgeois et un traître. Mais la partie vaut bien d'être affrontée. Déjà, un bon point : Gide se présentera en homme libre, n'étant patronné par personne. Ce matin il lui semblait qu'à propos d'*Henri V* une allusion à

certains travers français, dont il a lui-même souvent souffert, ne serait pas de mauvaise tactique. Peu de gens comprendront les nuances, mais il importe plus que jamais d'être entendu des *happy few*.

Pris le thé hier chez B. Je n'eus de plaisir à parler qu'à Seyrig², ancien athénien et qui garde pour la Grèce un amour étonnant. Prononcé, hélas ! qq. jugements sommaires ; tout est beaucoup plus compliqué que cela. Mais j'étais harcelé de questions... Je pense qu'après ma conférence nous aurons l'occasion de parler de nouveau. J'avais connu Mme B. voici dix-neuf ans. C'était à Chambéry en 1927, sur le quai de la gare ; nous allions tous les deux saluer Jouhandeau partant pour l'Italie. J'avais alors dix-huit ans et j'étais terriblement épris de littérature ainsi que désireux de m'instruire ; je désirais approcher des aînés avec une sorte de passion, je voulais recueillir des jugements, des conseils, je courais en tous sens au-devant de la culture... Je m'arrangeai donc pour passer — c'était aux derniers jours de vacances — une soirée dans la villa de Mme B. Soirée littéraire, pensais-je. C'est ce qui arriva, mais c'est, je crois, autre chose qu'elle attendait. Dans ce mois de septembre 1927, j'avais passé huit jours à Tamié ; j'étais fort attiré par la Trappe ; aucun problème pour moi n'était résolu ; tout à fait absorbé par mes troubles intimes, je me souciais peu de faire la cour à une mère de famille. Mme B. frisant la quarantaine me reçut après le dîner dans un peignoir de soie aux manches flottantes et ne cessa d'allumer cigarette sur cigarette tout en se versant des liqueurs dont elle voulut aussi me faire boire. Fumais-je en ce temps ? Sans doute avec modération. De même, les liqueurs exerçaient peu d'attrait sur moi. J'étais venu pour causer, et c'est ce qui arriva³. Je garde à la mémoire tous les propos de Mme B., elle déchirait tous les auteurs ; chacune de mes admirations s'anéantisait sous ses critiques ; sarcasme, ironie, insinuations, rien n'était épargné (Gide particulièrement était écharpé). Je parlais à plusieurs reprises de Jouhandeau que j'admirais alors passionnément, et là du moins je trouvai bon accueil. Enfin, à quoi bon raconter par le menu une soirée ancienne où rien ne se passa... (Rentré horriblement tard en vélo à Challes. Maman s'inquiétait ; sans doute craignait-elle pour ma vertu ; elle avait envoyé à ma rencontre en vélo Henri, lequel, roulant sans lanterne, fut taxé d'une amende de 80 francs...) Rien ne se passa, et là fut le grief, car deux ans plus tard, en présence de Jouhandeau, Mme B., à un

2. Passé une nouvelle soirée avec Seyrig (Beyrouth, 1965). [Note de R. L.]

3. Retrouvé les Bounoure à Rabat (1960). [Note de R. L.]

dîner chez Paulhan, raconta cette soirée grotesque passée avec un collégien qui demeura comme une gourde devant elle — et qui certainement était amoureux de Jouhandeau !... Retrouvé donc hier soir cette Messaline (elle se plaignait à Chambéry de son mari, mais me vantait son fils plus âgé que moi). Impossible de retrouver la femme cynique et hautaine (toute intellectuelle, me semblait-il) dans cette institutrice à lunettes, boulotte et grisonnante, lançant à tort et à travers des paroles. Grand'mère assez spirituelle et consciente de son comique. Je n'eus pas l'occasion de parler de Chambéry (c'est peut-être à éviter). On me traita avec le plus grand naturel, et même cordialement. Je ne puis croire cependant qu'on m'eût oublié.

Alexandrie déjà s'éloigne, mais c'est une ville que je retrouverai. J'aurai à la décrire. Peu de cités m'ont plu davantage. (J'ai compris ce que Gide me dit si souvent : que l'intérêt d'un pays est d'abord dans ses habitants.) Je n'ai cependant pas le désir de vivre à Alexandrie ; j'en vois plutôt les dangers. Ça doit rester pour moi un site poétique. J'ai entrevu quelles sortes de déchirements une telle ville peut fournir, et par là j'ai, je crois, deviné Kavafis. Mais dans le même instant je dominais l'émotion et sentais le désir de lui donner forme. Jamais je ne m'étais senti plus responsable, et maître d'une technique. J'arrivai dans Alexandrie préparé par de longues années de Méditerranée ; je n'avais qu'à cueillir ; tout à mes yeux se faisait symbole ; tout geste s'imprégnait de résonances ; je touchais sans effort le passé dans des rues modernes où rien ne distrairait le passant de la beauté humaine. Saint-Saba, l'église où nous entrâmes avec Jean Grenier. Les catacombes, j'en fus bouleversé (« Tiens, me disait Grenier, j'y ai conduit Étienne et Guyon ; ils restèrent froids tous les deux... »). Le déjeuner chez le père d'Anthi Nomikos ; les faïences d'Asie Mineure... Les souvenirs de Kavafis qu'il évoque. J'ai erré passionnément dans cette ville, mais je n'ai pas *couru*. Je ne me sentais pas comme jadis harcelé d'un besoin d'être aimé, amoureux de tous à la fois, et désirant tout voir et me trouver simultanément dans tous les quartiers. Ah ! les émois de la jeunesse, je les sentais comme sublimés. La plus belle aventure n'aurait fait qu'amoindrir la volupté qu'Alexandrie me versait à torrent. Nous habitons un hôtel suisse, assez loin du centre. Suivi chaque soir, après le dîner, le rivage (Gide se couchait de bonne heure). Joie marine. Solitude. De loin en loin, un planton égyptien. On a posté récemment (depuis les troubles anti-anglais) des sentinelles un peu partout. À peu près rien lu durant ce séjour (comme durant ce voyage). Le peu que j'ai à dire m'absorbe tout

entier...

Représentation-lecture de l'*Enfant prodigue*. Les deux jeunes frères étaient charmants ; je les retrouvai chez Nomicos. Foule de gens à ma conférence ; Gide trouva les textes mieux choisis qu'au Caire ; certains m'entendirent mal ; il y avait pourtant un micro, mais on m'avait recommandé de parler presque à voix basse. J'ai encore beaucoup à apprendre, techniquement. L'important est d'être pris par ce qu'on dit. « Au début vous aviez l'air de vous ennuyer (timidité ?), me dit Grenier. Mais après dix minutes, et ceci en croissant jusqu'à la fin, vous vous êtes animé. On pouvait croire que le début si morne était l'effet d'un calcul... On eut aussi l'impression que vous aviez connu Kavafis, tant vous saviez l'évoquer. » (J'avais remplacé Seferis par Kavafis.)

Conférence de Grenier sur la liberté (c'était la deuxième de toute une série). « Je remplacerai aujourd'hui, lui dit-il, les anecdotes par des méditations. » Forme d'humour des plus particulières ; comique tout diffus, et presque insaisissable. Mais, décrivant les diverses formes de l'hésitation, les illusions diverses de la liberté... sous l'apparence comique on devinait aussi le drame d'un homme. Grenier (et il nous l'avouait deux jours plus tard) n'a pas d'autre souci chaque matin que de trouver un moyen pour ne pas travailler. Il fuit la création ; la page blanche lui fait horreur. « Je sais avoir qq. chose à dire, nous confiait-il. Mais comment parvenir à relier entre elles les intuitions qui s'effilochent, se disloquent ? » Qq. jours plus tard, Grenier, ayant eu l'occasion de lire divers de mes essais sur la Grèce, m'avoua : « Je crois avoir tout lu sur le sujet ; tout est médiocre ; depuis Gobineau on n'a rien fait de mieux. » « Vous rejoignez la grande tradition, celle de la prose des essayistes qui touche la poésie », me disait au Caire Simon (il voulait parler de certaines pages données dans *La Marseillaise*). Naturellement, ces paroles sont exagérées ; et cependant c'est dans ce sens que j'ai voulu travailler ; je suis encore loin de compte. Gide lui-même me disait voici trois jours : « Tu devrais nous faire des essais sur n'importe quoi, des gens, des villes. Tu n'auras qu'à t'abandonner... » (Je ne suis pas encore mûr, cependant, et puis je dois me délivrer de la Grèce, où cependant je peux mettre beaucoup de moi-même.)

Apéritif chez G. Aghion, grotesque personnage qui avait invité Gide à descendre chez lui. Prévenu à temps du danger, il fallut cependant, par décence, lui rendre visite. Déjeuner avec Tsatos (le marin) ; il repartait pour Athènes. Les nouvelles qu'il me donne sont douteuses ; il est optimiste, car il est homme de la droite (et c'est le parti qui sera élu, l'autre

boycottant les élections). Aucun plaisir à rentrer en Grèce — fanatisme des deux côtés, brutalité policière. Possibilité de guerre civile ; on prendra les devants, et sans doute par une sorte de terreur...

Soirée dans une taverne grecque avec Liddell, Pappas, Nomicos, Pilovakis et Malanos. Tous insistent (car, paraît-il, beaucoup de Grecs ne trouvèrent point de place pour m'entendre) afin que je prononce une autre causerie. Il reste par malheur trop peu de temps. On voudrait aussi publier les paroles que j'ai prononcées (afin de prouver que les Grecs ne sont pas seulement des gens d'affaires), mais je dois avouer que j'ai parlé d'abondance... Pèlerinage nocturne à la maison de Kavafis ; on me montre la rue Lepsins où il vécut ; les fenêtres de son appartement au second étage. Tout ce quartier jadis était rempli d'hôtels borgnes. Je vois aussi l'église St-Saba, la plus ancienne des églises grecques d'Alexandrie (bâtie sur un sanctuaire d'Apollon), et l'hôpital grec où mourut Kavafis, tout cela à deux pas de sa maison. Parfaite gentillesse et courtoisie des gens m'entourant. Comme malgré moi, bien sans l'avoir cherché, je suis devenu représentatif...

« Exposition Gide » aux Amitiés françaises. Beau travail d'Étiemble, qui sut faire sortir des collections privées des bouquins, des photos, toutes sortes de souvenirs. Dîné le soir avec Étiemble et Yassu Gauclère. Nous prolongeons assez tard la soirée dans la chambre d'Étiemble. Conversation surtout littéraire ayant un but à peu près identique, mais on dévie sur la morale. Yassu G. a été frappée à Paris des excès de l'individualisme chez les j. gens, et parmi les meilleurs. Il faut au contraire apprendre à ces garçons une morale. Mais laquelle ? Tout est à refaire, à réviser. Le code général est en entier à récrire. Certaines découvertes médicales, ou psychologiques, ont entièrement modifié notre conception de l'homme. Nous avons grand besoin de nous libérer, et de nous mettre à jour... (J'avoue que cet échange de vues m'a beaucoup fait réfléchir. Je n'avais point rencontré à Paris de jeunes gens aussi brillants — et désaxés —, jeunes normaliens existentialistes etc. (Ce que j'écrivais, et dans *Caserne de l'Hymette* et tout récemment pour *l'Hommage à la Grèce*, sur l'individualisme aura sans doute besoin d'être complété par des vues plus larges.)

Visite du Musée d'Alexandrie (la collection fameuse des Tanagras est dans des caisses depuis la guerre). Dans les catacombes où se mêlent cultes égyptien, grec et romain, éprouvé un sentiment semblable à celui que procure St-Clément, la triple église de Rome (j'y allai en 1935 avec Green). Déjeuné avec Fort, le proviseur d'Alexandrie ; déjeuner

d'hommes dans une maison des champs ; Gide était enchanté, il fut en verve ; les convives étaient admirablement choisis ; visite encore de St-Saba... Visite un dimanche matin avec les Grenier et Yassu G. du Canal et des jardins de Nouzah, sorte de Bois de Boulogne. Ravi encore et d'une joie sans égale, simplement à regarder les Alexandrins ; le jardin d'ailleurs est fort beau. C'est le don d'un mécène grec. On nous fit entrer dans la villa qu'il offrit à Sa Majesté. Rien de plus drôle que le valet qui nous accompagnait, exprimant son extase en sabir en nous faisant parcourir les appartements. Je sens m'attacher de plus en plus à l'Égypte... et cependant Alexandrie, c'est autre chose que l'Égypte.

Fort nous emmène (Gide, Étienne) faire le tour du lac Maréotys, ce grand étang salé qui se prolonge derrière Alexandrie. Joie d'apercevoir un mirage, le premier que j'aie vu ; au loin, dans le sable, le lac semblait encore étinceler, et l'on voyait des îles suspendues planer sur lui. Amusant achat de cravates ce matin avec Gide et Étienne. À pleins poumons j'aspirais Alexandrie, et avec joie, sans vouloir du tout y pousser des soupirs. Qu'importait le départ, je sentais bien que j'emportais en moi le secret de la ville. Juste le dernier soir, ce fut la conférence de Gide ; non plus anecdotique comme au Caire (des gens s'en étaient plaints) mais s'adressant à la jeunesse, et exposant au grand jour ses douloureux problèmes. J'étais placé sur l'estrade, près de Fort et d'Étienne ; il y avait tant de monde qu'on avait dû installer sur la scène de jeunes garçons ; je pus voir de près, lorsque Gide eut fini de parler, bien des visages bouleversés. Dîner dans le fin restaurant. Joie d'être encore avec Grenier et Étienne. Gide s'était laissé entraîner...

6 avril.

Écrit à Kazan. Une annonce du *Figaro* m'apprend que l'*Odyssée* est sur la liste des bouquins à paraître chez Charlot. J'ai envoyé mon manuscrit à Londres pour aider à la traduction anglaise... Écrit ce matin à Grenier après avoir lu ses *Inspirations méditerranéennes* ; il vit dans un monde à lui, mais son style ne s'impose pas suffisamment. Il y a cependant un ton bien particulier dans sa conversation. Grenier est d'une extrême modestie, et l'on pourrait se demander si une certaine recherche de la forme ne serait pas à ses yeux une forme de l'orgueil...

Vaguement touché dans ma lettre à Grenier le sujet d'Alexandrie ; j'aurais dû prendre copie. Dans une sorte de torpeur, j'attends que mon sujet se forme. Touché à Grenier, l'autre jour, un mot de Wahl ; il le savait arriviste, mais il le trouve (retour d'Amérique) devenu mégalomane et exhibitionniste. Les hommes n'ont jamais fini de nous étonner.

Vie assez paresseuse, et cependant je ne cesse de profiter au contact de Gide ; il me consulte chaque jour dans la préparation de sa conférence. Je vis dans cette Résidence comme au fond d'une prison — on est loin de la ville, il faut mobiliser une auto pour s'y rendre, et alors on dépend du chauffeur...

Extraordinaire race des porteurs kurdes, chargés de hottes, qui parcourent Beyrouth ; il en est de tout âge.

Excursion à Baalbeck ⁴. Parti le matin. Rien envie de noter. Cela se confond avec les Thermes de Caracalla, la Villa Adriana... Et j'aurai tort. Il y a là un corinthien parfois exquis dans le goût, gracieux dans le colossal. Je pense soudain à certains plafonds de stuc (?) que l'on montre au musée d'Épidaure. Nous étions avec Seyrig et un jeune Italien des plus lettrés. Il y avait encore ce gamin, Roger P., que Gide se faisait une joie de retrouver à Beyrouth, et qui est au fond banal et amorphe. J'ai vu avec quelle ardeur Gide attendait de le revoir ; je l'ai entendu lui téléphoner de la Résidence le premier jour, la voix brisée et palpitante. J'admirais tant de passion. Voici longtemps que je n'en suis plus capable... Simplicité, exactitude de la visite de Baalbeck grâce à Seyrig. Rien de tel que la maîtrise. Monté à 1600 m. Appris les détails les plus intéressants sur la situation de la France, l'histoire du mandat etc... Rentré et salué le général B. qui part pour Paris. Assisté à une réception aux *Cahiers de l'Est*. Les écrivains libanais criblent Gide de questions. Il s'en tire fort bien, tout animé par la sympathie qu'il sent autour de lui. Un père jésuite, jeune encore bien que grisonnant, la voix enchanteresse, parla en parfait connaisseur de la littérature actuelle. Le jeune directeur des *Cahiers* m'entraîne dans sa chambre et m'offre à signer mon *Solomos* qu'il a rapporté d'Athènes. C'est d'ailleurs un cadeau de M. qui l'a déjà revêtu d'un autographe.

Lu ce soir qq. paragraphes des *Œuvres critiques* de Baudelaire. Je ne sais rien de meilleur, ni qui corresponde mieux à la forme que je rêve. C'est là comme le répertoire de tous les essais que je voudrais écrire. Densité de la langue (et de la pensée) ; originalité des mots, ou plutôt du rapprochement des mots, ce qui vous oblige à faire attention, et à recevoir une impression inédite. Volonté et conscience de ce style.

J'ai parlé l'autre soir avec plaisir à l'École des Lettres. Gide a trouvé que je m'étais surpassé ; il est vrai que la salle était toute intime et que je sentais la sympathie du public. (J'ai su après qu'on s'écrasait dans l'es-

4. « C'est de la basse époque », me disait Paulhan vers 1960. [Note de R. L.]

calier, et que bien des gens n'ont pu m'entendre). Les trois conférences que j'ai faites en un mois m'auront beaucoup appris. Je suis moins sûr à présent que l'improvisation est ce qu'il y a de mieux. Peut-être faut-il écrire dans un style oral. Il faut de toute manière que même l'improvisation soit composée.

13 av.

Je rentre de dîner chez le Président de la République. Rien de plus morne. Des plats énormes, mais sans finesse. Amusement de voir la garde d'honneur échelonnée jusqu'au perron. Conversation presque nulle. Le dîner était donné en l'honneur de Gide, lequel était dispensé de smoking. Clair de lune admirable à travers les pins ; je suis ressorti. Rues désertes, mais le premier passant fut une aventure... Beyrouth doit être prodigieusement lascif, mais nous vivons emprisonnés, et sans relations. Les dernières promenades que nous avons faites dans le marché ou les souks ont été enivrantes ; c'est un spectacle inépuisable, et pour peu qu'à toute heure du jour ou de la nuit nous traversions la ville en voiture, notre cœur à chaque instant bondit pour s'élancer hors des portières et des deux côtés à la fois. Admirable course avant-hier à Saïda, nous étions seuls.

Extraordinaire encouragement que me donne Gide après avoir lu *Seferis* : « Si je ne t'avais pas connu, je t'aurais écrit. Ce livre est à la limite, je veux dire qu'on ne sait pas si on s'intéresse plus au poète ou à toi-même. » Très belle lettre de Grenier qui vient de lire ce bouquin ; j'en suis tout remonté ; je le croyais manqué. Et cependant je me souviens que, lorsque je le lus en mars dernier à qq. amis, je leur confiais que chaque phrase, je me l'étais arrachée des entrailles... C'est grâce à cela que Gide, Grenier, aujourd'hui, se déclarent émus. Écrit à Michel et à Roger K. J'étais en verve ; j'éprouve du plaisir à lancer ma plume, c'est bon signe. J'ai hâte au fond de reprendre le boulot, et n'ai rien fait pour que Gide prolonge encore de huit jours le séjour au Liban. Il n'eût tenu qu'à moi. Il faudrait dire deux mots de sa conférence qui se fit hier, qui demanda huit jours de travail acharné (nous privant et de promenades et même de visites). Ce fut la grande attaque contre Barrès, le Dieu du Liban ; servi de rabatteur, de correcteur. Assisté peu à peu à l'élaboration de cette conférence (effet foudroyant, nous dit-on). Consulté à chaque instant par Gide. Grande joie d'être utile.

Le Caire, 20 av.

En Égypte depuis cinq jours, ayant quitté Beyrouth à 6 h du matin le 16. Les gens que nous avons connus durant notre séjour étaient sur le

terrain — comme au théâtre — pour saluer une dernière fois. Laisse Gide s'envoler du Caire vers Paris. Nous avons vécu ensemble quatre mois et deux jours, ayant quitté Paris tous deux le 14 décembre. Extraordinaire école de ces quatre mois. J'ai hâte de me mettre à l'épreuve, je veux dire au travail. Je mène ici une vie d'expectative, mais j'ai du moins la chance d'être en voyage, suspendu, flottant. J'ai aimé infiniment le sentiment d'être dépaycé, sans attaches. Pourtant je ne puis déjà plus (comme je faisais entre vingt et trente ans) vivre dans une ville sans être connu. Il faut en prendre son parti, et s'efforcer de ne connaître et fréquenter que les meilleurs (« Vous vous êtes fait à travers le monde une petite société », me disait Grenier. Sans doute embellissait-il la situation, mais cette société je suis en train de la former). J'attends une place d'avion pour Athènes. Plaisir de la solitude, mais vu Yassu Gaucière etc. Rendu visite à Stavrinou ; décidé (sans le lui dire) que je n'enverrai jamais rien à *La Semaine égyptienne*, ce pot-pourri franco-grec. Qq. instants d'humeur devant un compte rendu de ma conférence ; on me reproche de n'avoir pas parlé de X et X et X. On trouve que j'ai terriblement restreint cette florissante poésie. Je veux bien ; mais je n'ai pas de copains à louer... On pourrait au moins décider si j'ai bien servi ou non les trois poètes que je présentais, et si d'aventure ils ne seraient pas aujourd'hui les plus considérables. Mais basta ! Le numéro d'hommage à Gide a paru ; il est piteux ; je n'ai guère de mérite à y briller... Commencé hier soir à découvrir les plaisirs nocturnes du Caire — autrement dit le putanisme... Je note pour mémoire les sources de l'Adonis où nous conduisit Seyrig voici huit jours (excursion de la journée). Joie puissante sortant de la terre par la bouche de quatre cascades. Élan de Gide qui se fait hisser parmi les rochers afin d'entrer dans les grottes sacrées.

21 av.

Psychologie d'enfant coupable. J. S. m'écrit : « On parle beaucoup de vous ces derniers temps. » Je crois en effet que des petits articles paraissent çà et là, et que mes bouquins se répandent... Je ne crois pas trop que la vie sera agréable à Athènes. J'ai pris ici des goûts de luxe... Joie de retrouver qq. amis assez sûrs, mais situation politique trouble. Pour le moment les royalistes sont au pouvoir ; autant dire la réaction, sinon le fascisme : j'imagine partout une police à g. de sbire. Humiliations, grossièretés. Je n'ai jamais voulu prendre parti en Grèce ; mais il ne faudrait pas que l'on me pousse à bout ; mon opposition serait sur le plan intellectuel ; mais je ne me gênerais pas pour barbouiller d'encre les ministres émoulus des universités allemandes ; l'ennui, c'est que le

camp adverse, turbulent, fanatique et primaire, ne me paraîtra pas non plus bien charmant. (J'étais surpris d'entendre l'autre jour les Seyrig déclarer qu'ils ne connaissent rien de mieux que les Grecs. Pour moi, il y a toujours une partie de ce peuple que je ne puis digérer. Insupportable et génial, c'est ainsi que je définirais le Grec.) Crainte que la joie de vivre une fois de plus ne soit bien diminuée (refuge du travail). Si la droite triomphe trop salement, je serai moi-même obligé de me déclarer.

22 av.

Passé Noël et Pâques au Caire. Voilà au moins de l'imprévu. Ma vie en manquait depuis quatre années. Ce fut d'ailleurs ce qui me permit d'écrire. J'improvisai dans ma chambre un voyage... Il était temps enfin d'aller voir du nouveau. Sept mois de vagabondage, et dans des pays que peut-être on ne pourra revoir de sitôt ⁵. Mon destin sait ce qu'il fait. Je ne doute pas non plus d'avoir été cet hiver un des garçons de France les plus favorisés. Cela me donne un sérieux élan, et de quoi me moquer des censeurs. Senti ce matin au réveil un désir de travail — mais sans but défini. Il y avait en moi, ou plutôt dans mon temps intérieur, une sorte d'alentissement, d'allongement de chaque instant, la durée m'apparaissait continue et tissée ; je me sentais porté par une trame sur laquelle des rythmes neufs voulaient venir se poser. Seul me manquait un sujet ; plus exactement, j'en ai plusieurs en tête dont aucun n'est prêt. J'ai découvert voici qq. années qu'il m'est devenu impossible de perdre mon temps. La moindre page, la moindre phrase exige des heures d'abandon, de rêverie orientée. Dans un voyage que je fis avec Gide en 34, je reçus maintes semonces. Me voir inoccupé auprès de lui, me voir vacant, brisait tout son effort, le dérangeait dans sa lecture ou sa méditation. J'étais, il est vrai, plongé bien souvent dans des rêveries abruties. Je me laissais vivre, ou plus exactement je germinais... Dans ce dernier voyage de 46, Gide, pourtant toujours occupé et studieux, ne m'a jamais parlé de mon désœuvrement ; il en avait admis la fécondité, la nécessité. Il voulut même reconnaître qu'il y a des esprits qui travaillent tout le temps.

Déjeuner de Pâques chez les Vigneau. La maison des V. est au pied des Pyramides. Visite le tantôt de Sakara. Joie de rouler dans le désert qui devient beau surtout le soir, quand tous les creux du sable s'emplissent d'ombre... C'était comme un adieu que je donnais à l'Égypte. Tombeau de T. : extrêmement beau... Entré dans le Serapeum (nécro-

5. Revu le Liban en 1965. L'Égypte est un des pays que j'aimerais revoir. (Noté en 1973.) [Note de R. L.]

pole du Bœuf Apis). Pas trouvé le chemin pour gagner, au pied de la falaise, le colosse de Memphis.

Il faudrait visiter l'Amérique... mais on se sent cabré d'avance. Quel ennemi de tout ce qui nous est précieux. Un pays où tout se mesure et se chiffre, et dont l'idéal est de supprimer le jugement, et jusqu'au hasard de la création. Rien n'est laissé à l'individu.

23.

Azur splendide et fraîcheur... Je lis de temps en temps une page de Baudelaire. J'engrange sans bruit des provisions ; je me prépare à bondir.

Santini veut savoir comment j'ai écrit *Seferis* (avec effort ?). « Quelle concentration ! Dans chaque phrase, dit-il, il y a trois ou quatre idées... »

Reçu des nouvelles de Michel.

Chaque voyage en avion me vaudra des angoisses. Question bagages.

Envoyé ce matin une dépêche à Jacqueline S., la priant de faire balayer mes habitacles. Elle s'était mis en tête que je ne reviendrais point...

24.

Santini hier soir avait avec lui le *Seferis* que j'ai pu lui offrir — et certaine dame grecque, amie et admiratrice du poète, laquelle se trouvait au meeting des Sapins, tomba en arrêt.

Joie d'apprendre hier soir que Jean Grenier est au Caire et qu'il me cherche à tue-tête. Ce matin déjà je l'ai vu au breakfast.

Promenade extrêmement belle au couvent de Bektachis — on dépasse la citadelle (ce fort qu'hérissent des minarets) pour monter à travers de petites rues que domine la falaise dorée du Motitaba (?). Là-haut c'est le désert, mais des moines (des derviches qui aujourd'hui ne tournent plus) ont creusé au XV^e siècle la montagne et ont enterré des saints. La crypte est vaste ; un amas de tapis entoure les tombeaux. Il règne assez de fraîcheur sous ces voûtes, alors que rien n'est plus brûlant que la falaise. Mais voir le vieux Caire se dérouler par la fracture de la grotte, et le Nil au loin paresser, les pyramides innombrables modeler l'horizon, spectacle inattendu (il fallait un Grenier pour nous y conduire). Aménité des moines (bien vieux). Rustique volupté du patio de la mission géante, de la salle étroite où les divans se font face (rien ne fait plus persan...). Le long de la falaise, à force d'art, sur des terrasses, les moines ont fait depuis des siècles pousser des fleurs et des arbres, des jardins, des coins d'ombre, des belvédères et partout des bancs : les uns creusés dans le

roc, les autres faits de bois. Tonnelles, retraites, cabinets de verdure, et toujours à vos pieds le défilé des minarets. On vous laisse tranquille parmi ces solitudes en fleurs ; je n'ai rien vu de plus voluptueux. Le bruit qu'on fait de la Kasta des Oudagas paraît bien excessif.

26.

L'avion est retardé... Déjeuné avec Grenier (Santini et Simon). Acheté le n° 13 de *L'Arche* (il vient d'arriver au Caire). Certaines pages de Camus sur Oran m'intéressent sans me satisfaire ; mais il s'agit de la description d'une ville de la Méditerranée, et qui n'est pas une ville d'art ; ce propos est tout brûlant pour moi.

Couru ce matin à la légation. Été à midi visiter le Musée d'art moderne, lequel à vrai dire se réduit au bureau et à l'atelier du Directeur, qui a réuni là, temporairement, le meilleur de ses toiles. Grenier était venu me rejoindre, et je fus stupéfait de son coup d'œil, de sa science, des qualités critiques surprenantes dont il faisait preuve. Il est tout pétri de peinture et en parle admirablement. (Le petit musée contient plusieurs toiles de [...] et un ahurissant Bosch.) Grenier serait tout indiqué pour la critique d'art ; sans peine il y passerait maître. Au sortir du musée, dans un grand élan amical il me demande de me tutoyer. Nous sautons dans un fiacre et, tout en riant, mêlons le *tu* et le *vous*. Cela se poursuit durant le déjeuner que nous prenons avec les Vigneau et Yassu G. Mme V. me parle de la manière la plus aiguë du drame humain de la Résistance et de son triste aboutissement dans la poésie. Elle assimile déjà les résistants aux Anciens Combattants de 18 : des héros, des holocaustes... mais à qui on peut toujours dire : « Vous faites parler les morts. Et vous-mêmes, pourquoi n'êtes-vous pas morts ? » Je note fort mal tout cela ; les arguments étaient beaucoup plus subtils. Après le départ de V. et de sa femme, Grenier, en qq. morts, nous trace un portrait de V. d'une étonnante perspicacité ; intuition et jugement en lui se conjuguent. Rien ne lui échappe ; il pèse au juste poids. Cet homme effacé, qui semble dans la lune, qui se déplace avec lenteur et comme à contre-temps, a le sens le plus rare des valeurs ; il voit le monde et les hommes avec un relief inouï. Nous le mettons dans le train d'Alexandrie. Grâce, ironie, poésie diffuse, jusqu'au dernier moment il nous ravit... Je passe à l'Information, chez Yassu G. Discussion sur les problèmes du style, de la langue, de l'œuvre à faire, questions passionnantes mais plutôt peu comprises au Caire, d'où le plaisir de Y. à les agiter. (Durant la journée, qq. notes sur Alexandrie. Je sens des courbes, des méandres prendre corps.)

27.

Mon bonhomme, ça y est. Il faut être demain au petit jour à l'agence anglaise (3 h 45). Je me sens soulagé, un peu comme Ulysse retournant à Ithaque. Bonne humeur extrême, ce matin ; parcouru les rues comme un triomphateur, et plein d'idées, de désirs. Il faisait adorablement chaud et je buvais, altéré, à la coupe de tous les visages. Au fait, je sentais en moi comme de grandes orgues, je débordais d'harmonie... Déjeuner d'adieu avec Santini et Yassu G. Un certain chianti nous mit en gaîté. Yassu me connaissait en tant qu'homme drôle, mais non pas Santini qui me regardait effaré. (Gide lui-même, durant ce voyage, en me voyant dire des drôleries à certaines personnes, n'en revenait pas, et me déclarait qu'en tête à tête avec lui j'étais beaucoup plus grave et réservé.) Fini la tournée par la citadelle et la mosquée de Mehemet Ali (belle vue sur le Caire). Mais la mosquée veut imiter Sainte-Sophie en s'inspirant du style Louis-Philippe...

Diné avec Yassu G. dans sa pension. Plaisir toujours plus vif à houspiller le jeune garçon de dix-huit ans qui prend ses repas à la table d'hôte. Intelligent, mais terriblement naïf. Rien de meilleur, je crois, que de lui stimuler l'esprit ; j'entrevois par lui le niveau enfantin des étudiants d'Égypte. Il me faut donc quitter ce pays ; j'en découvre de mieux en mieux les charmes, les facilités (beaucoup plus nombreuses qu'à Athènes). Mais ici je ne pourrais pas travailler ; je serais bientôt en péril. Merveilleux régulateur de l'œuvre à accomplir.

Le Journal de Jean Lambert

(Extraits, suite ¹)

Mercredi 3 janvier [1945].

Le seul nom de C., dans un livre, un titre de film ou une chanson, suffit à m'attrister. Et aussi ce que je lis sur elle dans le *Journal* du quinzième volume des *Œuvres complètes*. Me dire que j'ai perdu tout cela.

Même si l'on se trompe, se persuader qu'on aime est déjà un si grand plaisir...

*

Jeudi 11 janvier, Neuilly.

Je prends le café au Vaneau, où chacun se tapit sous une couverture. J'ai eu plaisir à trouver C. pas bien belle — à cause du froid et de son état. Thomas vient et parle avec Herbart d'Antonin Artaud sur lequel il écrit une étude.

Je passe ensuite quelques instants chez François Michel, et arrive chez les Jouhandeau, où Élise veut me faire déchausser pour entrer dans le salon. Mais nous nous casons dans la cuisine, avec l'invraisemblable « *amateur de gallinacés* » dont je laisse à Jouhandeau le soin de rendre la

1. Voir les nos 148, 149, 150 et 151 du BAAG.

silhouette, les gestes et l'accent. Poussée à ce point, la pédérasie, ou plutôt l'inversion, devient sublime. Élise, pudiquement, lui interdit d'en parler, parce que « *ces choses-là la dégoûtent* ». L'arrivée d'un neveu de Marcel met d'ailleurs fin aux folies. Mais je n'avais jamais encore rencontré un *type* aussi complet. Auprès de lui, Marcel paraissait la virilité même. Élise portait un pantalon noir et la jaquette de soie brochée qu'elle confectionnait naguère.

Quel changement d'arriver ensuite dans le bureau de Marcel de Copet, à qui je voulais montrer la maquette de la revue !

Mardi 16.

Dîné dimanche au Vaneau. Près de C., je n'ai à peu près pas pensé qu'elle aurait pu être à moi, sauf quand Élisabeth a dit : « *C'est à mon amour pour Les Hauts de Hurlevent que C. doit son nom...* » Et j'ai pensé alors à la promenade entre Saint-Vallier et Cabris, où j'avais fait moi-même le rapprochement. Mais la vue de C. m'émeut toujours.

*

Jeudi 18 janvier.

Retrouvé avant-hier Breitbach avec grand plaisir. Il n'a rien abandonné, à travers tant d'aventures secrètes, de son exubérance, de son exagération. Il est avec Schlumberger d'une cruauté dont j'ai bien de la peine à ne pas me réjouir.

*

Le hasard fait que ce matin Michaux me téléphone. Je lui parle de la lecture d'hier, et lui demande pourquoi il n'a pas repris, dans les *Morceaux choisis*, le texte irrésistible paru autrefois dans *Mesures* [« *Portrait d'homme* »]. Il me dit que c'est pour ne pas peiner celui qui lui a servi de modèle [*Fourcade*]. Il me demande : « *Trouvez-vous que je parlais de lui avec sympathie, ou non ? — Cela m'a paru très cruel. — Mais puisque je suis cruel avec moi, pourquoi le serais-je moins pour les autres ? — Soit, mais vous avez des raisons de vous le permettre qui ne sont pas valables pour eux. — Ainsi, votre avis me confirme dans l'idée que j'ai bien fait de ne pas redonner ce texte. Si réussi qu'il me paraisse, je tiens davantage encore à l'amitié de celui qui me l'a inspiré. »*

*

Samedi 20 janvier.

Max-Pol Fouchet, que je n'avais pas revu depuis notre rencontre à Marseille en 42, m'apporte quelques numéros de *Fontaine* dont les sommaires me paraissent excellents. Il me demande une collaboration un peu

régulière pour des notes critiques. Mais je n'ai plus guère envie d'écrire de critique. Par contre, grand plaisir à traduire pour la même revue les pages de Breitbach [*Die Rückkehr / Le Retour*] parues dans *Mass und Wert* et qui formaient le premier début de son roman. Fouchet m'expose de beaux projets. Il est gras, rose, cordial. Sa réussite est remarquable.

*

Dimanche.

À Saint-Germain. La belle terrasse sous la neige. Rapports difficiles, douloureux de Thomas et de Colette. Th. me rapporte une phrase d'Herbart à propos de Catherine qui me bouleverse. « *Mais pourquoi*, lui a dit Herbart, *pourquoi vous autres, Lambert ou vous, n'avez-vous pas eu l'idée de devenir amoureux d'elle ?* » Thomas a répondu : « *Qui sait ?* » Herbart lui dit aussi : « *Si du moins elle s'était éprise d'un garçon du peuple, d'un ouvrier, mais qui soit sympathique...* » (Moi, au contraire, suis si plein de bonne volonté sotté que, vendredi, dans le petit bistrot où je déjeunais avec Humeau et où, à une table voisine, mangeaient Jean L. et Catherine, j'essayais de trouver les raisons qu'avait eues C. de se laisser séduire par ce garçon un peu engourdi et qui gardait son béret sur le crâne pour ne pas y recevoir les gouttes qui tombaient du plafond.)

Ayant quitté les Thomas et raté un premier train, je retourne vers la terrasse et regarde Paris sous la neige et le clair de lune. Je ruminais la phrase d'Herbart. Ainsi, il aurait suffi que je parle... Mais si je n'ai pas parlé, c'est peut-être que je ne sentais pas mon sentiment assez irrésistible ? Je m'en suis trop laissé imposer par ce qu'elle représente et ce qui l'entoure (qu'elle soit la fille de Gide, qu'elle ait une famille si persuadée de sa propre intelligence et de sa supériorité). C'était elle qu'il fallait tout bonnement gagner — le reste allait de soi. Mais ai-je vraiment tant de regrets ?

Mercredi 24 janvier.

C'est peut-être simplement le plus vilain tour que m'ait joué mon orgueil.

Camus, m'envoyant son *Malentendu*, y inscrit à peu près les mêmes mots qu'il avait écrits sur mon exemplaire de *Noces* : «... *puisque nous aimons ensemble les formes claires* ». Manque de mémoire, ou d'imagination ?

*

Lundi 29.

Déjeuné avant-hier avec M.-P. Fouchet, qui raconte des choses co-

miques sur le vieux Gide à Alger ; ses costumes aux couleurs vives, ses bérets, ses chemises de cow-boy que lui ont offertes de jeunes Américains ; et le coup du pion poussé subrepticement sur l'échiquier pendant une partie avec Saint-Exupéry. Hier soir, passant avec Marianne une heure sous la tente, je lui ai demandé si elle connaissait la réaction de Gide devant l'histoire de C. Quand celle-ci l'a mis au courant, il lui a écrit qu'il ne savait pas encore s'il devait être agacé.

Marianne avait compris que j'aimais C., et C. aussi en avait eu le sentiment. Mais, m'assure Marianne, quand j'aurais pu le lui dire, il était déjà trop tard ; car il aurait fallu que ce soit dès le premier jour, quand elle était encore libre : ensuite, il était trop tard. « *Elle ne pouvait pas attendre*, dit M[arianne]. *Vous êtes parti, vous n'avez pas écrit... C. avait été touchée de votre gentillesse au cours de cette journée ; et ne croyez pas du tout qu'elle y ait été tellement accoutumée. Il y a eu un temps où elle se désespérait à l'idée que personne ne l'aimerait... Elle a souffert d'un terrible complexe d'infériorité. — Et moi, dis-je, qui la croyais si recherchée et pensais qu'elle trouverait tellement mieux que moi ! — Elle s'est laissée séduire par L. qu'elle a pris pour un Don Juan ; et puis, elle avait besoin, par réaction contre sa famille où tout le monde parlait d'aventure, de quelque chose qui ne fût pas une aventure. L. représentait pour elle quelque chose de connu, du seul fait que ses parents l'avaient rencontré à Moscou... » (Ah, tout cela m'ennuie à écrire, comme j'étais agacé de voir C. tricoter une layette blanche. Ceci seulement, quand j'ai redit à Marianne le mot d'Herbart : « *Mais C. n'est pas une fille dont on tombe facilement amoureux !* »)*

Je disais encore à Marianne : « *Il me déplaît de penser que quelque chose dans ma vie est raté, de ne pouvoir me dire que tout est bien ainsi. — Sans doute*, dit M., *parce que cela vous est arrivé rarement ?* » Et elle ajoute : « *Êtes-vous capable d'avoir des regrets ?*

— *Le moins possible, car je n'aime pas m'ennuyer avec moi-même.* »

*

Vendredi 2 février.

J'éprouve une grande affection pour Paulhan depuis qu'il m'a fait cadeau d'un étui en mica contenant des nettoie-pipes. Je vais le voir aujourd'hui ; n'ose pas lui dire que je n'ai aucun goût pour le grand Dubuffet qu'il me montre, et guère davantage pour les *Têtes* de Fautrier.

De crainte qu'Élise ne déchire le manuscrit des *Chroniques maritales*, Jouhandeau les lui a fait lire chez Paulhan. Elle y a passé la journée. Sa lecture achevée, elle a dit à Germaine Paulhan : « *Une chose comme*

celle-là, ça tue l'amour. » Elle n'a pas dit mot à J. pendant trois jours, au bout desquels a éclaté une scène de fureur si violente qu'elle le menaçait d'un hachoir et qu'il est venu se réfugier chez les Paulhan.

Puis Élise a décidé, pour que la postérité la juge plus justement, de tenir son journal ; elle l'a écrit pendant dix-huit jours, puis a cessé. Je me rappelle aujourd'hui la façon menaçante dont elle a dit, un jour qu'ils étaient chez moi : « *Oh, mais moi aussi, j'aurais bien des choses à dire !* »

5 février.

Cet après-midi, aussitôt après le déjeuner, rue Vaneau, où je trouve la Petite Dame blessée à l'œil par une chute dans l'escalier. Elle se prépare à se rendre à Nice, où Gide viendrait la rejoindre.

J'apporte à Herbart le livre sur les îles d'Hyères, où l'on parle de la révolte du pénitencier établi autrefois au Levant ; telle à peu près qu'il l'a imaginée sans rien en savoir, non plus que de l'incendie ou des ruines du monastère... Son *Alcyon* est né de l'envoûtement que l'île exerçait sur lui, le soir — et un peu de l'épisode de la casquette qu'il rejetait toujours à la mer et qui toujours revenait échouer à ses pieds sur le sable. Il est — et je suis — assez bouleversé par cette découverte ; son livre m'avait persuadé qu'il utilisait des éléments connus, et j'allais jusqu'à essayer de retrouver dans mes souvenirs de l'île les lieux décrits par lui.

Le leur lis la *Lettre à Alain Gerbault* et recueille quelques corrections utiles. Il faudrait, en particulier, parler un peu des livres de Gerbault, et dire qu'ils ne sont pas du tout à la hauteur de sa vie.

*

Une heure ensuite chez Breitbach, qui doit reconstituer tout son mobilier et sa bibliothèque, au pire moment, et avec des moyens très réduits. Il me donne un des exemplaires subsistants de *Rival et Rivale*, et je lui donne mon exemplaire, plus rare encore, des *Amitiés particulières* [de Roger Peyrefitte] ; j'ai plaisir à me démunir pour lui de ce livre auquel je tenais.

Je vois ensuite [André] Berne-Joffroy, mon « *sosie* » (Breitbach lui aussi a failli s'y tromper). Il a le côté gauche de mon visage, le côté du démon. Il me montre des lettres de jeunesse de Valéry à Pierre Louÿs ; dans l'une est racontée la première rencontre avec Gide. Une autre contient une très intéressante autobiographie en deux pages ; mais rien, nulle part, qui annonce vraiment le grand poète. Une admiration, aujourd'hui incompréhensible, pour *À rebours* (où il est vrai, il découvrait Mal-

larmé) ; et, déjà, une méfiance de la passion à quoi il est resté fidèle. Son enthousiasme pour Gide ne paraît que là ; rien ensuite, dans son œuvre, ne répond à l'enthousiasme plusieurs fois exprimé de Gide pour lui, nulle part si débordant que dans les *Pages de Journal* publiées à Alger, et écrites à la suite de la rencontre à Marseille.

23 h 45. Si certain de ne pas pouvoir m'endormir, après le café préparé par Herbart et le thé préparé par Berne, que je repousse de me coucher et écris des lettres : à Herbart, à Paulhan, à Lemarchand, à É[mi-lienne] M[ilani] (en lui envoyant la *Cantate de Narcisse*).

*

9 février.

Berne-Joffroy me téléphone : « Vous savez que C. a une petite fille ? » — et cela ne me fait à peu près rien. J'étais infiniment plus ému, hier soir, en revoyant Bette Davis dans *La Vieille Fille*. Un curieux destin fait que cette famille se perpétue par les femmes.

*

Virgona me conduit en voiture à St-Germain-des-Prés, où je dois retrouver Vialatte. Avec celui-ci, longue conversation sur Kafka ; projet de chronique des livres pour une revue destinée à la Suède. Ensuite à la NRF. Je m'étais promis de ne pas parler de C. et ne me retiens pas d'annoncer la nouvelle à Gaston Gallimard, puis à Paulhan ; celui-ci avait remarqué le peu d'empressement du Vaneau à se réjouir.

*

14.

Le soir du 12, chez Berne-Joffroy, j'admire une belle collection de Gide et de Cocteau, dont *Le Livre blanc*, très secret, que je me propose d'aller lire chez lui un jour. J'avais reçu le matin, d'Alger, une lettre de Gide ; toujours ému en voyant cette écriture, et me demandant toujours si ce ne sera pas la dernière lettre.

*

Vendredi [21].

Déjeuné avec Thomas et Humeau ; puis visite à Schlumberger, que je trouve mal en point et avec qui je parle de Thucydide jusqu'à l'arrivée de Breitbach. Conversation sur Kafka, que Breitbach a connu à Prague. Il estime que la part du judaïsme est considérable dans son œuvre, en particulier dans *Le Procès*. Mais il s'accorde à penser avec moi que *Le Château* peut être compris sans du tout chercher l'explication mystique, d'ailleurs évidente.

*

Mardi 13 [*mars*].

Journée de premier printemps. Je roule pour la première fois dans Paris à vélo. Visite à Mariano Andreu, dont j'avais tant aimé, reproduit dans un programme de l'Athénée, un tableau représentant des clowns et des musiciens. Le tableau est là, dans le grand atelier, mais tourné contre le mur, et si volumineux qu'il est indéplaçable. Andreu me montre les illustrations de deux Montherlant, puis de la *Guerre de Troie*. J'aime ces corps aux belles lignes minutieuses et pures et, dans les tableaux, ces tons de camaïeu. Somptueuse demeure aux décors baroques, ornée de sculptures d'églises, de beaux meubles lourds ; dans la chambre, une nature morte de Velasquez.

Nous parlons de Giraudoux, de Valéry dont il songe à illustrer *L'Idée fixe*. Il voulait illustrer *L'Âme et la Danse*, qui lui a été soufflée par Valentine Hugo. Je lui signale la parenté de son art avec celui de Blake dans *Le Paradis perdu*.

*

Mardi 20.

J'ai conduit, hier matin, Marcel J. chez Mariano Andreu. Je savais d'avance qu'il serait séduit par le luxe un peu baroque de cette demeure, comme aussi par l'art d'Andreu, qui a des points de contact si évidents (lesquels ?) avec le sien. Il voudrait le voir illustrer une série de nouvelles intitulée *Boucher et prêtre*, où l'idée du sang joue un grand rôle.

Exaspéré par les exigences d'Élise, encore couchée et qui l'oblige à se déranger sans cesse, il me dit en sortant : « *Soyez dur, sinon on vous tyrannise.* »

*

Mercredi 21.

Je retrouve Thomas et Marianne à Montparnasse, puis accompagne Marianne chez C. Première rencontre avec Isabelle (C. n'a pas lu le livre de son père et se demande quelle sorte de fille y apparaît ; autant qu'il me souviennne, elle est assez libre d'elle-même, ce qui a de quoi rassurer C.). L'Isabelle de celle-ci est aussi peu romantique que possible et refuse son second prénom de Sylvie.

J'étais un peu mal à l'aise, évidemment, mais tout s'est passé de façon assez gaie. C. veut que je l'accompagne au marché aux oiseaux, mais nous passons d'abord chez Breitbach qui m'attend, nous retient, et nous emmène chez Anne de Biéville, où se trouvent plus de ducs et de comtes que je n'en peux supporter. J'ai pourtant plaisir à rencontrer Patrice de la Tour du Pin, immédiatement sympathique malgré l'auréole qui le nimbe

et convient mal à son aspect ouvert et solide ; et à m'entretenir avec Oprecht, l'éditeur suisse ; mais plus de plaisir encore à fuir cette société pour retrouver L., avec qui je passe la soirée.

Cet après-midi, je verrai successivement C. et L. Ma vie est assez drôle. Andrée me demande de lui trouver la chanson *Catherine est une fille gentille, gentille...*

*

Jeudi 22 mars.

Hier, j'ai rejoint C. à l'Hôtel de Ville ; promenade dans le marché aux oiseaux et aux fleurs ; elle me quitte chargée d'une perruche et d'un pot de primevères. Dans les boutiques, nous faisons très « *couple* ». Une chose me plaît avec elle, c'est qu'il ne va pas de soi que l'homme paye : on a d'autant plus de plaisir à lui offrir. Je n'écrirai rien ici de mes pensées, tandis que nous étions assis au soleil dans le petit café encastré dans le théâtre Sarah-Bernhardt. La conversation sur les perruches prenait un sens bien symbolique. Mais de quel regard je la suivais, avant qu'elle ne disparaisse dans le métro...

*

Lundi 26 mars.

Retiré de l'agitation dispersante de Paris, qui du moins varie le cours des pensées, me voici soumis à de grandes vagues de mélancolie que ne peuvent surmonter ni le jardinage ni la lecture de l'Évangile de St Jean et du *Roi Lear*. Au contraire, tandis que je travaillais dans la cour, je songeais avec désespoir à ma maladresse auprès de C., à ce que j'ai perdu par trop de nonchalance. Une lettre de son père, que je retrouve dans mon volume de Shakespeare, vient aviver encore cette détresse. Son nom m'est une souffrance. Au déjeuner, on cherchait un nom pour une future nièce : maman a dit : « *J'aime bien Catherine* », et A[ndrée] a proposé Sylvie, qui est le second nom d'Isabelle. Tout l'amour de L., qui a vingt ans aujourd'hui, ne me console pas. Jamais je n'ai autant pensé à elle.

Mardi 27.

« *J'ai trop souvent permis à ma raison d'arrêter l'élan de mon cœur. Et, par contre, alors que mon cœur se taisait, j'ai trop souvent parlé quand même.* » (*Nouvelles Nourritures*).

Je viens de relire *Isabelle*. C. n'a pas à craindre que ce nom exerce sur sa fille une influence trop paisible ; tout doit la pousser au contraire, sous un tel patronage, à continuer les voies de sa grand-mère et de sa

mère. Je pensais d'abord lui écrire après avoir fait cette lecture, mais c'est vraiment impossible.

Mercredi.

Spinoza : « *Une affection ne peut être entravée, ni supprimée, si ce n'est pas une affection contraire et plus forte que l'affection à entraver.* » (Livre IV, Théorème VII).

« *Nécessairement chacun désire — ou a de l'aversion — de par les lois de sa nature, pour ce qu'il juge bien ou mal.* » (Théorème XIX).

« *Les hommes peuvent être différents de nature, dans la mesure où ils sont en proie aux affections qui sont des passions, et dans cette mesure aussi un même homme est variable et inconstant.* » (Théorème XXXIII).

« *L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse n'est pas une méditation de la mort, mais une méditation de la vie.* » (Théorème LXVII).

« *L'estime rend facilement orgueilleux l'homme qui est estimé.* » (Théorème XLIX). (Ainsi des louanges comme celles que m'adresse aujourd'hui Max-Pol Fouchet au sujet de ma chronique — sans doute j'en sens l'excès et j'en souris, mais non sans avoir d'abord été flatté, ni sans le demeurer ensuite.)

Appendice au Livre IV : « *Ce n'est point par les armes, mais par l'amour et la générosité, que l'on triomphe des âmes.* »

*

Lundi de Pâques [2 avril].

Mon cœur est gris comme le ciel, et la pensée de sa propre tristesse, que j'imagine, ne peut rien pour me consoler. Encore nous retrouverons-nous demain soir !

« *Celui qui aime s'efforce nécessairement d'avoir la chose qu'il aime présente et de la conserver.* » (Éthique, III, XIII).

Ce qui m'effraie, c'est que mes sentiments (pour la première fois sans doute) soient plus intéressés que mes sens en cette affaire.

4 avril, Paris.

Retour bousculé comme jamais. Brutalité, irritation, égoïsme de la foule. J'arrive trop tard pour avoir le dernier métro, et vais demander asile à Jean Paulhan, qui m'accueille avec toute sa gentillesse ; mais j'aime mieux son vin que ses Fautrier et ses Dubuffet.

*

Vendredi 6.

Hier, Herbart m'a proposé une place dans l'hebdomadaire qu'il veut

créer. Il me donne son *Alcyon*. L'avant-veille, chez Paulhan, j'avais trouvé le livre en arrivant et été frappé par cette coïncidence : car j'avais pensé dans le train à Herbart et à Bernard Franck, à qui le livre est dédié.

Ensuite, une heure dans l'atelier de Laurencin, devant la nouvelle verdure des marronniers du parc. Je me laisse aller à lui parler de C. Elle me dit qu'elle ne regrette pas pour moi ; elle avait cru d'abord que je lui parlais de É[milienne] M[ilani].

Un peu trop bien installée dans sa bonhomie ; mais bonne femme cependant.

*

Lundi 9 avril.

Hier, en bicyclette à Saint-Germain. Je trouve Thomas encore plus bas, plus sombre et plus désireux de s'envelir sous le travail. Gêné de me sentir impuissant à rien faire pour l'aider. Lequel des deux est responsable ? Je les quitte sur une impression très affligeante.

*

Mercredi 18.

Arland, que je vois à la NRF (ainsi que le vieux Schlumberger), me dit que le dessin que m'a donné Marie L. était une étude pour *Antarès*.

Au théâtre Montparnasse, Jamois dans *Emily Brontë*, qui lui convient au mieux ; auprès d'elle, [Jean] Dasté est bien pâle. Excellente création de Reggiani.

*

Samedi 28.

Mardi, revue *Blanche-Neige* ; mercredi, É[milienne] M[ilani] nous entraîne à Bobino, où elle était allée dimanche avec Marie L. et dont le spectacle est en effet charmant. Andrée est partie jeudi matin. L'après-midi, je vais prendre Jouhandeau et Paulhan chez Florence Gould (scène de la robe déchirée : j'aurai éternellement le bruit du taffetas dans les oreilles). Je trouve là Arland, Léautaud et Fautrier. Marcel J., un peu trop dopé, me tutoie quand j'entre dans le salon. Nous allons ensemble chez Mariano Andreu. Prudence de Paulhan dans ses jugements : il ne dépasse jamais — sauf pour un admirable moine de Zurbaran — l'adjectif *intéressant*.

*

Au Français pour la générale d'*Antoine et Cléopâtre* je vois une seconde C. et, soit paresse, soit précipitation, ou pour d'autres raisons peu claires à moi-même, ne la montre pas à É. M. André Berne-Joffroy, que je trouve à la sortie, me parle de sa coiffure, que je n'ai même pas remar-

quée. On attend Gide dans quelques jours.

J'ai détesté quelques instants Berne-Joffroy qui s'employait à doucher mon enthousiasme. Marie L. a beau dire à É. M. que je serai dans dix ans un des premiers critiques, la critique m'ennuie, et je saisis avec reconnaissance les moments où il m'est permis d'admirer en bloc. Je n'aime que la critique chaleureuse. Pour le reste, le silence doit suffire. Pourquoi se noircir à noircir ? Encore que le climat de louanges universelles puisse faire juger salutaires certaines réactions sans douceur.

*

Samedi 5 [mai].

Dîné hier avec Thomas et Jacques Schapira qui veut m'entraîner à une causerie sur le théâtre ; mais je préfère rentrer et continuer la lecture de *Notre-Dame des Fleurs*. C'est un des livres qui vont le plus loin dans ce sens, plein de beautés jusqu'aux pires moments, et dont le style, et jusqu'à la présentation, reconnaît le passage de Jouhandeau dans la littérature « spéciale ».

L'après-midi au Louvre avec M.-C. et les Grenier (nous devons aller au Vieux-Colombier, le spectacle est remis faute d'acteurs). Durant cette présentation de mode — car ce n'est pas au musée que nous étions, mais au magasin — j'admire une fois de plus le comique très en sourdine de Jean Grenier.

Lundi 7 mai.

L'Allemagne a capitulé.

*

Lundi 14.

Vendredi soir, conférence de T. S. Eliot sur la poésie. J'avais beaucoup admiré, lu à Marseille en traduction puis dans le texte, *Meurtre dans la cathédrale*. Valéry le présentait.

*

Toesca me fait rencontrer ses amis de la future revue *Variété*. Je dîne avec Henri Hell et termine la soirée dans un bar avec lui et le jeune Olivier Larronde, attachant et effrayant par sa précocité poétique, très proche de Cocteau — de toute manière, je crois — et qui me parle de Jean Genet, venu tard à la littérature après une vie passée dans diverses prisons.

Mercredi 16 mai.

Vu rapidement à la NRF Grenier, Arland, puis Thomas au Flore.

Ce matin, téléphoné au vieux Gide ; tout heureux d'entendre sa voix, plus grave que je n'en avais souvenir. Je le verrai la semaine prochaine. Il dit : « *Ne croyez surtout pas que ce soit par froideur, mais je me noie actuellement dans les rendez-vous.* »

Thomas vient à la revue et nous allons ensemble au Flore, où je dois retrouver Sylvie Buneau. En cours de route, il me parle très ouvertement des difficultés de sa vie avec Colette. Je le trouve sombre, désespéré, méfiant devant le temps à venir. Il m'adjure, mi-plaisantant, mi-grave, de ne pas me marier. Il est très évidemment malheureux. Il est parti, seul, dans les Vosges. Je pense que cette absence sera bonne.

En traversant ensuite le Luxembourg pour aller chez Breitbach, je trouve C. sur un banc, près de la voiture de sa fille. Elle ne s'est pas bien remise encore, je la trouve peu belle. Elle aussi m'a paru triste ; me demande de venir la voir. Gide n'aime pas le nom d'Isabelle ; je l'assure qu'en tout cas elle n'a rien à redouter de l'influence de ce nom, mais refuse de lui en dire davantage. Il lui suffira de lire le récit de son père.

*

Vendredi 25 mai.

Hier, vu Gide rue Vaneau, mais rapidement, au milieu de tous les gens qui logent avec lui ces temps-ci. Je l'ai trouvé moins grand que dans mon souvenir (je parle de sa taille). Vêtu d'oripeaux, coiffé d'un bonnet de soie noire ; par ailleurs, de visage inchangé.

Transmission des pouvoirs pour le téléphone. Il me demande mes pronostics sur l'élection de Jean Schlumberger [*candidat à l'Académie*].

Lundi 28.

Paulhan m'écrit pour me demander un « *Malherbe* » pour le tome II de la *Littérature française*. Je crois d'abord qu'il se fiche de moi et lui réponds un peu dans ce sens. Quelle idée lui est venue là ? Pourquoi Malherbe, et pourquoi moi ? Si je me souviens bien, ce recueil est destiné à faire connaître les sentiments d'écrivains notables à l'égard de grands écrivains morts. Alors ? J'aimerais connaître le travail qui s'est effectué dans le cerveau compliqué de Jean Paulhan.

*

Jeudi 7 [juin].

Grande joie à retrouver Thomas, retour des Vosges. J'ai tout juste commencé à lire sa *Vie ensemble*, un peu terne comme toujours. Visite à Schlumberger qui me prête un Malherbe (je vais peut-être tenir la gague de faire l'étude demandée par Paulhan, qui me donne un mois ;

quand je lui ai dit que je n'avais aucun attachement particulier pour Malherbe, il m'a répondu : « *Mais je croyais... Porquerolles...* »). Schlumberger récite de mémoire deux sonnets obscènes de Malherbe. Je le fais parler de sa candidature, qu'il regrette un peu depuis que ni Claudel ni Martin du Gard ne veulent plus se présenter. Il m'assure que s'il n'est pas élu il laissera tomber de façon définitive.

*

Mercredi 13 juin.

Mauvaise journée. Je fâche presque Gide en lui proposant de l'amener chez Marie Laurencin... et le reste de la journée est comblé de multiples petits embêtements.

Je devrais noter deux conversations intéressantes ; l'une avant-hier soir avec M. Jouhandeau (il me lit des poèmes du XVI^e siècle, et j'émeus Élise en lui récitant des poèmes de Cocteau — elle en profite pour me sortir tous ses livres avec des dédicaces) ; l'autre, hier, avec Herbart, sur l'importance de la futilité, qui est le thème de mon travail présent. Ce matin, tandis que je parle avec la Petite Dame, Gide vient nous rejoindre ; je venais voir aussi Criel, qui lui sert de secrétaire. J'étais à la recherche de photos pour l'étude de Jean-Aubry sur *Gide et la musique*. Il me donne celle à la barbe et au grand feutre ; puis nous cherchons, dans les *Œuvres complètes*, à quelle année elle remonte (la Petite Dame prétendait qu'il n'avait porté la barbe qu'en Afrique). Il me montre un ravissant petit volume du Père Bouhours, relié en cuir vert, dont on vient de lui faire cadeau ; et aussi, à ma demande, la grande édition de Malherbe.

*

Jeudi 14 juin.

Passé une grande partie de la journée au Palais-Royal, d'abord lisant, seul, *La Sonate à Kreutzer*, puis bavardant assez longtemps au soleil avec Colette ; l'après-midi, prenant le thé à cette même place où se tenait A. l'an dernier. Puis on photographie ma main sur des bouquins.

Le ventre indécent de Colette ; mais, pour compenser, ses jambes fermes et polies sont d'une teinte agréable, et j'aime les taches brunes qui parsèment ses mains. Elle parle avec enthousiasme des *Amitiés particulières*, mais pense qu'on n'ose pas donner à ce livre le prix Goncourt. Elle aimerait que Gide, « *qui est si alerte* », vienne la voir un jour. Elle me décrit la scène dont elle a été témoin voilà un mois, dans un restaurant où elle déjeunait avec Mondor et Valéry, et où celui-ci a brusquement perdu connaissance, sans que Mondor puisse (ou veuille) dire ce qu'il avait.

Elle semble causer avec assez de plaisir, mais n'a au fond qu'une idée : y aura-t-il de la viande au déjeuner ?

J'arrive sur les boulevards au moment où passe Eisenhower ; bonne figure d'homme de cinéma, souriant et un peu vulgaire (ce que sans doute il n'est pas).

Le soir, j'achève de dicter, chez Breitbach, la traduction du *Retour* ; je viens de quitter sa maison et le rencontre dans la rue ; il m'accompagne jusqu'au métro et, une fois de plus (à propos de *Saint-Saturnin*), parle de Schlumberger avec exaspération.

Mardi 19.

Cet après-midi, visite au même Schlumberger pour lui demander un article sur Londres. Vendredi, déjeunant avec Jacques Duchesnes, je l'avais interrogé sur le théâtre anglais, beaucoup plus aidé que le nôtre, et surtout plus décentralisé. Le soir, au Vieux-Colombier, excellente présentation de *Meurtre dans la cathédrale*, où Vilar crée un Becket de très haute allure. Eliot était là, et aussi [*Henri*] Fluchère, avec qui je bavarde un instant.

*

16 juillet.

Passé la journée de dimanche chez Marcel Arland, à Brinville, dans la belle vieille maison qui m'a séduit du premier coup. Après le déjeuner, il me lit plusieurs courtes nouvelles, dont je choisis une pour *Échange* ; puis je dors jusqu'à ce que, vers six heures, un gros orage me réveille. Je me déshabille et cours me faire doucher par la pluie ; écris ensuite le papier qu'Arland m'a demandé sur *Rabotiot* à Souvigny. Nous dînons tard, d'un repas que nous préparons nous-mêmes après avoir rapporté du jardin pommes de terre et salades, et prolongeons la soirée en causeries (idée des « *Entrevues* »). Ce matin, lever à cinq heures, douche, route à pied jusqu'à Ponthierry où Arland me rejoint sur son vélo. Nous rentrons ensemble à Paris. Il me demande de m'occuper de *Saisons*.

Vendredi 20 juillet.

Valéry est mort ce matin. Seul des « *trois grands* », il n'avait pas encore achevé son œuvre.

Dimanche.

Je viens d'écrire quelques lignes sur la colline de Sète ; mais, voulant relire le *Cimetière*, que je ne sais plus aussi bien qu'autrefois, je dois me contenter de quelques strophes plus ou moins mal choisies et emmêlées de commentaires, d'un volume de morceaux choisis.

Je regrette à peine de n'être pas passé rue de Villejust ; Berne-Joffroy m'a dit ce matin que le corps devait être déjà en bière. Son corps seul est mort, et je n'aime pas voir les morts. Je veux garder plutôt le souvenir de notre dernière (et seulement troisième) rencontre, l'an dernier, chez Toesca, où il m'avait ébloui comme jamais par son art de parler, et ravi par sa simplicité.

24 juillet.

*

J'arrive sur la terrasse du Trocadéro vers neuf heures. Admirable soirée d'été. Une armée de charpentiers s'affaire autour d'une carcasse de catafalque, qui visiblement ne sera pas terminée une heure plus tard, au moment prévu pour l'arrivée du corps. J'interroge les visages : combien savent qui était Valéry ? L'auteur des formules inscrites sur la pierre, car les journaux l'ont rappelé. Une femme dit : « *Nous, on ne sait pas, mais les savants, il paraît que c'est très bien...* » Et qu'en pense le pompier au sommet d'une échelle qui hisse un long voile de crêpe, et ce jeune charpentier bronzé qui décharge des planches ? « *On cloue en grande hâte...* »

Je me sens gêné par une impatience, une nervosité tout intime ; et, n'était la crainte de gêner plus que je ne l'aiderais, je voudrais porter des planches ou piquer ces feuilles de laurier et de chêne que des femmes préparent sur les bas-côtés.

On fait évacuer la terrasse. Pendant plus d'une heure, la nuit tombée et sous le feu des projecteurs, la foule assiste aux jeux pressés des derniers travaux. Christiane de Coppet me rejoint par hasard, et m'aide à tromper cette attente. Elle me signale, qui traversent la place, les silhouettes de Gide et de son père. Enfin, la musique approchant du côté de l'avenue Victor-Hugo, on jette un grand drapeau sur le pied de la carcasse. Les ouvriers s'évanouissent dans l'ombre. Un car s'arrête au bord de la place. Le cercueil, précédé de la *Marche funèbre* et porté par des gardes républicains, apparaît dans l'embrasement des torches. On l'installe en contrebas de la terrasse. Était-ce prévu ainsi, ou parce que le catafalque n'est pas terminé ? Tout cela est à la fois émouvant et raté.

Mercredi 25.

Visite à Jouhandeau qui a la jaunisse. Son visage maigre et rongé par la barbe est celui d'un moine thibétain. Il y avait là Jean Beaufret et un garçon qui doit être son ami. Eux partis, Jouhandeau me lit des pages du *Journal* de Léautaud sur Gide et Valéry.

Il aura cinquante-sept ans demain ; il est né le 26 juillet 1888, à 8 heures. 8 est le signe de l'infini.

Jeudi 26.

Visite à la Petite Dame, très affectée par la mort de Valéry qu'elle connaissait dès avant *Monsieur Teste*. Elle me lit le dernier portrait qu'elle ait écrit, celui de Pierre Herbart. Je lui dis : « *C'est le plus amoureux de vos portraits.* » Elle se récrie.

Je vais ensuite voir Marie Laurencin, affectée, elle, par la maladie de Jouhandeau. Je n'arrive pas à comprendre toute la gentillesse qu'elle me témoigne. De mon côté, je l'aime bien.

Je termine l'après-midi chez Breitbach, avec qui je dîne. Déchaîné comme jamais contre les signes du désordre, de l'incurie, de l'injustice dans lesquels vit la France ; et contre le pauvre Schlumberger, qu'il va aider chaque soir à écrire son compte rendu du procès Pétain pour *Le Figaro*. Sa violence — généralement légitime — m'amuse et me plaît. Toutes ces choses, qui n'entrent pas dans son univers particulier, le hérissent, sans qu'il puisse, étranger, les écrire comme il le voudrait.

Jeudi 2 août.

Lettre de Jouhandeau qui me ravit et m'étonne (à propos de la *Fugue*) ; où ceci entre autres — mais non, je ne vais pas m'ennuyer à recopier ces phrases trop louangeuses. Je dis seulement que nul témoignage ne pouvait m'être aussi cher, ni aussi peu attendu ; car j'ai l'impression que Jouhandeau ne fait pas grand cas de ses contemporains.

*

18 août.

Marianne, avec qui je dînais hier (et qui, pour suivre la mode, attend un enfant), me dit que C. est furieuse que je ne sois plus allé la voir. C'est également C. qui lui a annoncé que j'étais fiancé. Je dis à Marianne : « *Je ne croyais pas tant occuper C.* »

Passé un moment avec Audisio. Il possède excellemment la vertu d'amitié.

Dimanche 19 août.

Deux conversations intéressantes, l'une avec Pierre Herbart et la Petite Dame sur l'URSS et le communisme (c'est le sujet d'un petit livre qu'Herbart vient d'écrire) ; l'autre avec Toesca, qui arrive de Baden et parle avec écœurement des pillages auxquels se livrent les militaires en territoire occupé. Nous combinons un séjour là-bas en septembre ; Herbart m'y enverrait pour son futur hebdomadaire.

*

Mardi 6 [septembre], Paris.

Marianne me téléphone pour me dire qu'une lettre de C. est arrivée chez elle à mon nom. Que peut-elle avoir à me dire ? Devient-elle soudain si humaine qu'elle se souvient de l'existence des autres ? Pendant que j'étais à la NRF, j'ai aperçu son père y entrer.

La longue lettre de Jean-Aubry est celle qui me touche le plus. Le premier, il a fait le rapprochement avec *Sylvie*, qui est ce qui me fait le plus grand plaisir.

Je vais vers la fin de la soirée chez les Thomas, dans le petit logement qu'ils occupent pour un mois rue St-Louis-en-l'Île. J'y trouve [André] Dhôtel et sa famille, et comprends, devant son aspect chétif et maladif, comment il a pu donner tant de santé à ses héros. Vient ensuite Jean-Jacques Duval, avec qui je parle de Le Corbusier, et que j'ai grand plaisir à connaître enfin. Après le dîner, quelques instants encore avec Thomas. Je suis sur le point de lui parler ouvertement, puis y renonce. Un jour, peut-être, où nous marcherons côte à côte...

Il va s'occuper de l'hebdomadaire d'Herbart, *Terre des Hommes*. Je lui dis : « *Tu n'imagines pas le nombre de gens qui vont t'écrire : "Cher ami..."*. »

8 septembre.

À l'étonnante lettre de C., je répons :

« Votre lettre, exceptionnellement longue, me ravit et me désole à la fois. Elle ravive en moi des souvenirs et des regrets mal éteints. J'ai de nouveau le sentiment que je vous ai perdue, qu'à un certain moment j'aurais dû vous parler (j'ai tant pensé à vous pendant la première année de mon retour à Paris, quand vous étiez encore dans le midi) ; un peu déçu ensuite en découvrant que nous n'avions pas grand'chose à nous dire, et trop peu sûr de moi pour m'engager — chose dont j'avais horreur jusqu'à ces derniers temps. C'est un des plus mauvais tours que m'ait joué ma nonchalance, d'ailleurs aidée ici par un peu de vanité car j'ignorais, comme vous avez raison de dire que je les ignore encore, vos sentiments à mon égard, et j'avais la faiblesse de ne pas vouloir risquer un refus.

Marianne m'a dit un jour que vous aviez eu conscience, vous, de mes sentiments, mais que dès ce temps-là (ce devait être au moment de notre rencontre à Nice) il était déjà trop tard. J'ai préféré le croire, tant je suis habitué à considérer que les dieux ne me veulent que du bien. Mais, pour une fois, je ne remplace pas sans peine le "tant mieux" par le

"tant pis".

Excusez-moi de vous écrire cela. Il fallait sans doute que j'y vienne un jour ; et je ne suis plus tellement certain qu'on ne se repent jamais de n'avoir rien dit.

Votre proposition de parrainage m'a d'abord paru d'un comique parfait. Puis, à la réflexion, je me suis dit qu'après tout... J'en parlerai lundi avec Marianne.

Au revoir, Catherine. Merci de m'avoir écrit (je sais quel effort cela représente pour vous), et croyez bien que j'ai pour vous les meilleurs sentiments du monde.

P.S. Le "petit chef-d'œuvre", vous le connaissez déjà. C'est L'Art de la Fugue. Je vous en garde un exemplaire. Je voudrais épouser une créole, à cause de la couleur de la peau. »

Achevant cette lettre, je téléphone à Herbart (qui s'occupe de mon ordre de mission), et c'est Gide qui me répond. Je n'ose pas lui demander, comme j'aurais fait à Herbart, s'il faut mettre sur l'adresse « *Madame* » ou « *Mademoiselle* ». Finalement, je ne mets ni l'un ni l'autre.

11 septembre.

Déjeuné hier avec Breitbach et Georges Poupet. Puis chez Marianne. Elle pense que si C. m'a proposé d'être parrain, c'est simplement par envie de flirter.

12 septembre.

Déjeuné hier avec É[milienne] M[ilani]. Je lui parle de la lettre de C. ; elle pense que tout n'est pas dit encore. Elle a bien compris que si j'ai eu la sottise de ne pas parler à temps, c'était par habitude qu'on me fasse les avances. Et c'est justement cette retenue de C., que je prenais pour de l'indifférence, qui aurait dû me séduire. Saurai-je un jour quels ont été alors ses sentiments pour moi ? Depuis, j'ai appris que l'amour se gagne.

Dimanche 16 septembre.

Je me suis mis à lire *La petite Chiquette* [de Louis Codet], que je réservais pour un jour bien sombre. C'est dire que je n'imagine pas d'avoir jamais un cafard aussi violent qu'aujourd'hui.

*

Mardi 25 septembre.

Visite aux Jouhandeau. Je trouve d'abord Élise seule. Malgré ses partis pris, elle est vraiment loin d'être sottre. Nous parlons de la décep-

tion que donne presque toujours la connaissance d'un écrivain dont on admirait l'œuvre (à propos de Gide, si peu généreux à l'égard de Jouhandeau, qu'il juge trop compromis pour le revoir). Je lui dis le mot de Cocteau, qu'il n'y a pas de place pour un homme et son œuvre. Elle estime que Jouhandeau est un des rares qui aient mis d'accord leur vie et leurs écrits, allant jusqu'à risquer beaucoup par certaines fréquentations. Elle parle avec attendrissement de Crevel, qui lui disait : « *Je t'épouserais bien, mais au bout de deux mois on ne pourrait plus s'entendre.* » Poupet me racontait l'autre semaine, chez Breitbach, le dîner où Élise et Marcel se sont rencontrés, alors qu'Élise hésitait entre Crevel et Max Jacob.

*

Je passe quelques instants au Palais-Royal pour dicter une lettre à François-Poncet, puis à la NRF où je trouve Thomas. Enrhumé, ennuyé, bousculé par son nouveau travail à *Terre des Hommes*. Quand je le quitte, il me dit, par modestie précautionneuse : « *Tu sais, je suis tout petit dans la maison.* »

*

Jeudi 27 septembre.

Lu l'*Alexis* de M. Yourcenar. J'admire beaucoup cette femme et souhaite parler d'elle. Henri Hell me passe le numéro de *Fontaine* où elle a publié des traductions de Kavafis.

*

Mercredi 10 octobre.

Prévisions terriblement pessimistes d'Herbart et de Lagrave avec qui je dînais hier soir. Ils pensent qu'avant très peu de temps ce pays sera devenu inhabitable. Lagrave jette les bases d'une existence aux États-Unis. Moi, c'est l'Angleterre qui m'attire, ou l'Égypte. Mais Herbart a raison de supposer qu'un exil sans retour paralyserait toute œuvre pour nous.

Déjeuné hier avec Breitbach, qui me fait des remarques très justes sur *Le Palais d'Armide*. Cela paraîtra sans doute dans *Saisons*, et Arland me demande de faire la chronique du théâtre pour cette revue, ce que j'accepte : trois mois permettent déjà quelque recul. Je goûte ensuite rue Vaneau avec Élisabeth et Marianne. C. arrive, très séduisante dans un tailleur de velours vert foncé. Nous ne sommes pas trop gênés de nous retrouver en présence l'un de l'autre ; je prolonge ma visite pour n'avoir pas l'air de fuir cette rencontre. Sa mère m'avait demandé de l'accompagner aujourd'hui au gala colonial où elle a un petit rôle ; mais elle nous supplie si vivement de n'en rien faire que nous y renonçons.

*

Dimanche [14 octobre], minuit.

Je reviens ce soir d'une séance de ballets. Après *Jeux de cartes* de Stravinsky, très remarquable, et la *Forêt* de Tchaïkovsky, le *Déjeuner sur l'herbe* de [Joseph] Lanner, avec un décor et des costumes de Laurencin. Le mot ravissement retrouve ici tout son sens, mais avec des instants où l'on sent passer la beauté. Seule la danse, par son caractère fugitif, peut donner ce sentiment. On voudrait à la fois revoir une telle chose — qui ne se révèle pas tout entière au premier coup — et qu'elle soit unique. Tout concourt au plaisir : la musique, la grâce et la jeunesse des danseurs, leurs mouvements, leurs costumes. On se rend compte ici à quel point Marie Laurencin a créé un univers qui n'appartient qu'à elle, qui porte aussitôt sa marque, de sorte qu'à tout instant les danses s'ordonnaient en un tableau qu'elle aurait pu signer.

*

Mardi.

Visite à la Petite Dame, puis à Marie L., puis à Schlumberger, puis à Adrienne Monnier. Elle se dispose à vendre sa boutique.

Le soir au théâtre Montparnasse. Jamais dans *Lorenzaccio*. Le travesti souligne sa laideur, mais j'avoue qu'on l'oublie vite. Je n'ai d'ailleurs pas aimé ce spectacle ; pas une seconde où l'on se sente ému.

*

Lundi 29 octobre.

Je ne me croyais pas timide à ce point. Après la causerie de Benda au Vieux-Colombier, où j'étais allé avec Toesca, Herbart et la Petite Dame me disent bonsoir ; Gide les précédait d'un pas, il me regarde et continue sa route. Il est évident qu'il ne m'a pas reconnu, et que c'était à moi de le saluer. Or, je ne fais pas un geste ni ne dis un mot. Je n'aurais pas été plus retenu si nous nous étions rencontrés pour la première fois. J'explique ensuite à la jeune femme qui m'accompagnait que Gide ne reconnaît jamais personne, qu'il s'en donne l'excuse facile dans son *Journal* — je n'en suis pas moins ridiculement vexé.

*

Mardi 30 octobre.

Au dîner, Arland m'a surpris par son souci de dire combien il doit à Gide en dépit de leurs oppositions continuelles. Souhaite-t-il que je lui redise ?

*

Mardi 11 novembre.

Quelques points de repère. Rentré lundi. Et puis non, cette semaine ne vaut pas qu'on en garde rien, à part la visite, rapide car j'avais une heure de retard, à Le Corbusier et le dîner chez Berne-Joffroy avec Henri Hell et Herbart.

*

Samedi 17.

Jeudi chez Marianne. Elle me dit : « *Cette fois, ça y est : C. m'a assuré que vous étiez fiancé.* » Puis chez Breitbach, où je rencontre Julien Green avec qui je fais route ensuite jusqu'au métro. Il est pâle et doux comme on pouvait l'attendre, avec, je crois, d'assez beaux yeux. Je lui parle de son *Journal*, des recoupements que je m'amusais à faire, rue Vaneau, avec celui de Gide ; je lui demande si l'idée de le publier ensuite ne retient pas un peu sa plume. Il m'assure qu'il oublie entièrement cette perspective au moment où il écrit ; et qu'il n'en fait pas du tout non plus une réserve pour son œuvre à venir. Il ne pouvait écrire rien d'autre pendant tout son séjour en Amérique. Il rapporte un seul roman.

*

Mardi 27 novembre.

J'ai fini par attraper cette sale maladie. J'espère qu'on trouvera la dose de Pénicilline qui m'en débarrasserait d'un coup. Je ne me sens pas humilié — il n'y a pas de quoi — mais diminué, impur. Ah, l'amour est cruel !

Jeudi 29.

Je reçois le même jour des lettres de C., de Roger Martin du Gard et de (la banque) Schlumberger. Ces familles de la NRF !

Samedi 8 décembre.

*

Mardi, dîné chez C. avec Marianne. Mercredi soir, théâtre avec L. Jeudi soir, théâtre avec C. Vendredi soir, concert de la Pléiade, à la sortie duquel je trouve C. cherchant qui voudrait bien la reconduire. J'avais en poche l'exemplaire de la *Fugue* qui lui était destiné. Nous retrouvons au métro sa mère et sa grand-mère. Chez elle, nous mangeons et buvons. Très nette impression qu'elle fait du charme, jusqu'au moment où elle insiste pour que je reste. De toute manière, je ne l'aurais pas fait, mais moins encore ce soir-là, ne sachant pas encore si je suis guéri et devant, le lendemain matin, préparer des lames pour l'analyse. Je lui dis : « *J'attends du courrier demain matin.* » Elle : « *Ah, fallait le dire tout de*

suite. »

C'est Thomas qui lui aurait annoncé que je suis fiancé. Et d'autre part Alix Guillain assure que je suis follement amoureux d'une certaine Vanina, directrice d'une maison de couture et amie d'Alain Cuny, que je n'ai vue de ma vie.

Mercredi 12.

Tout recommence, ou plutôt tout commence, avec C. Son pneu d'hier me surprend beaucoup, et tout à l'heure, devant le feu, quels instants étonnants. Je ne pouvais y croire. Je crains qu'elle ne souhaite rien d'autre ; mais enfin, c'est elle qui m'aime, alors que je l'oubliais peu à peu.

Ma joie serait plus pure si je n'avais le sentiment de trahir un autre amour, dont je dois bien reconnaître qu'il est plus profond.

Dimanche 16 décembre.

J'emène les enfants au théâtre, puis vais chez les Coppet, où je trouve Martin du Gard, Martin-Chauffier, les Heurgon, les Schlumberger, la Petite Dame, Élisabeth, Tardieu et des tas d'autres. Je parle un moment avec Martin du Gard. Il s'est lancé dans une nouvelle œuvre de longue haleine, écrite sous forme de mémoires imaginaires. Puis, avec la Petite Dame et Marc Schlumberger, longue et très intéressante conversation sur la psychanalyse. Élisabeth nous annonce que Marianne vient d'avoir une fille ; et je l'entends non loin de moi dire à quelqu'un, parlant de C. : « *Maintenant, elle a changé, elle éprouve le besoin d'être dirigée...* » Gide est parti vendredi pour l'Égypte, après avoir fait quatre ou cinq fois ses adieux — mais l'avion ne partait jamais.

Arrivent Raymond Aron et Malraux. Je n'ai toujours pas plus de sympathie pour Aron, qui ruisselle d'intelligence et de vanité. Malraux, faisant le tour de l'assistance pour saluer, se présente à moi : « *Malraux* », puis, comme je lui dis mon nom, se rappelle que nous nous sommes déjà rencontrés. Il raconte quelques histoires drôles sur son ministère.

*

Vendredi 21.

Avec C. je vais voir Marianne à la clinique. Sa fille est minuscule, mais moins laide qu'on ne pouvait le craindre. Nous allons ensuite chez les Groeth que je me reproche de ne pas rencontrer plus souvent. Je les aime beaucoup l'un et l'autre. Enfin, chez Dopagne, qui me donne un exemplaire du premier numéro de *Variété*.

J'avais passé deux heures chez C. mercredi. Étendu auprès d'elle, qui était secouée par la toux. J'ai toujours peur de faire un geste qui la contracte. J'emporte trois photos d'elle, dont celle que j'avais tant aimée chez Marianne.

Dimanche 30 décembre.

*

Vu trois fois C. Mercredi, nous allons ensemble à la première de *La Folle de Chaillot*. Vendredi au cinéma, après avoir dîné à la Coupole. Et je l'ai retrouvée hier au Studio des Champs-Élysées pour la pièce de Lorca. Pendant le dîner elle me parle de Pierre Herbart, qu'elle aime beaucoup sans se dissimuler son énorme égoïsme, sa cruauté, son besoin maladif de séduire. Toute enfant, elle était blessée par son attitude à l'égard d'Élisabeth. Elle me lit des pages du cahier où la Petite Dame a noté ses gestes et ses mots entre quatre et sept ans. Jeudi, chez Jouhandeau, ignorant sa maladresse, un visiteur parle de C. qu'il ne connaît pas. Marcel, pour éviter ce qu'il imagine une peine pour moi, détourne la conversation.

11 heures du soir. Passé l'après-midi chez les Jouhandeau. D'abord seul avec lui, qui me parle à nouveau de la Duchesse, de son ami, et commence à me lire la nouvelle version de son *Don Juan* ; lecture qu'il poursuit après l'arrivée de Jean Pomarès, très Cocteau d'apparence et sans doute pour beaucoup de raisons. Je dis à Jouhandeau ce qui me gêne dans son *Don Juan* : tous les éléments ajoutés, souvenirs de voyage dans un style baroque à la viennoise, qui semblent moins vrais que l'imaginaire et en amoindrissent l'effet. Je le pousse à garder la nouvelle telle qu'elle a paru dans la *Revue européenne* et à publier parallèlement les carnets de Don Juan, dépouillés de toute affabulation.

Élise nous apporte à goûter — nous étions installés dans le studio de style Louis XIII-sacristie. Nous reparlons de son différend avec le Père Cognet à propos des Juifs et de la lettre biblique qu'elle projette de lui écrire. Vient ensuite Georges Poupet. Je les quitte pour passer chez Mariano Andreu, que je ne trouve pas, et rentre pour écrire ma chronique sur *La Folle de Chaillot*.

Cette nuit, j'aurai trente et un ans, et je m'en moque.

4 janvier 1946.

*

À la NRF pour voir où en est le *Traité* ; puis chez C., que je ren-

contre sur le boulevard. Nous goûtons devant le feu. J'aime la sentir contre moi, sa main sur mon genou, sa tête appuyée à mon épaule. Elle parle du film dont elle doit tenir le premier rôle. Je lui demande si son nom a été pour quelque chose dans le choix qu'on a fait d'elle ; mais non, et d'autant moins qu'elle veut en changer. Elle a choisi comme pseudonyme : Catherine Denis.

Que c'est étrange de la voir enfin curieuse de ce qui n'est pas elle, m'interroger sur ce que j'ai fait en Sologne ; et, quand nous sommes dans le petit café mal éclairé de la rue de la Gaïeté, comme je suis un instant songeur (je pensais à des vacances à Porquerolles), elle me demande, comme un matin d'été aux Tuileries : « *A penny for your thoughts...* »

Dimanche 6 janvier.

Terriblement mélancolique, malgré ces affections proches ou lointaines... Hier, couché auprès de C. sur son divan, j'osais à peine bouger ; et j'évitais de toucher Isabelle. Je pense aux jours où le corps se sent intact, glorieux, prêt à tout étreindre — et où l'on est seul.

Elle m'avait téléphoné l'après-midi pour me demander ce que je faisais dans la soirée. Je passe la prendre au sortir de chez les Neumann (non revus depuis si longtemps ; exactement, elle, depuis le soir où je lui ai parlé de C.) et nous allons voir une lamentable opérette au Casino-Montparnasse.

*

Elle disait, avant-hier : « *Je me serais bien mieux débrouillée si je n'étais pas la fille de mon père. Je n'ose rien demander, de peur qu'on me l'accorde par pure gentillesse.* »

*

Visite à la Petite Dame, que je trouve blottie près de son feu. Nous goûtons et bavardons. Elle me parle d'Alix Guillain, qu'elle a connue à Bruxelles quand elle avait huit ans. Alix a quitté sa famille pour partir en Amérique, où elle a donné des leçons, puis a vécu près de Berlin dans une école où filles et garçons étaient éduqués selon des méthodes nouvelles. C'est à l'université de Berlin, où elle suivait des cours de philosophie, qu'elle a rencontré Groethuysen, alors étudiant ; et c'est aussi à Berlin que la Petite Dame l'a retrouvée, au cours d'un voyage qu'elle y faisait avec Gide et Madame Mayrisch. Pendant la guerre de 14, Groeth s'est caché à Châlons ; il n'a été naturalisé que peu de temps avant cette guerre-ci.

La Petite Dame dit : « *Catherine est beaucoup mieux depuis quelques*

jours, elle est redevenue telle qu'elle était. »

Jeudi 10 janvier.

Hier avec C. chez les Groeth (j'y étais déjà passé lundi, y avais rencontré Ponge) ; cette fois, Clara Malraux et, par un curieux hasard, Édith Boissonnas, dont Marie Laurencin m'avait parlé le matin et que je devais rencontrer chez elle aujourd'hui. J'ai aussitôt pour elle une grande sympathie.

Revenus chez C., elle me raconte ses premières chutes de vélo. Elle est mal fichue et ne veut pas que je parte parce que je lui tiens chaud. Gros succès auprès d'Isabelle.

Déjeuné avec Henri Hell ; je passe chez le tailleur, puis à l'ambassade des É.-U., et vais chez Marie L. occupée à faire le portrait — d'ailleurs joli, et fort ressemblant — du chien de Gertrude Stein. Le profil viril de G. S. Je lui parle de *Paris-France*. Arrivent ensuite Jean Pommarès, que j'ai toujours envie de bousculer un peu, une violoniste, et Édith Boissonnas. Marie L. est agacée par les deux livres qui viennent de paraître sur Apollinaire ; elle dit que les femmes n'ont jamais tellement compté pour lui, que la seule véritable influence qu'il a subie est celle de Picasso. Gertrude Stein raconte comment elle a posé pour Picasso vers 1905, comment s'est formé le groupe Max Jacob-Picasso-Apollinaire (plus Marie L. et elle-même), auquel s'est adjoint ensuite André Salmon ; puis sont venus Derain et Matisse, mais déjà ce n'était plus le petit monde fermé, exclusif et où, dit Marie, on ne se mâchait pas les mots.

Marie L. déteste les souvenirs. Le seul qu'elle accepte, c'est celui de sa mère, parce qu'elle la considère comme encore vivante. Je lui dis : « *Il faut pourtant vous résigner à être un personnage historique !* »

Nous allons ensemble à la Librairie Gallimard, puis j'accompagne Édith B. jusqu'à la rue Bonaparte ; vais ensuite rejoindre Thomas à son hôtel. Je me sentais si plein d'amitié et de confiance que je lui raconte ma double aventure ; je crois qu'il m'envie et est en même temps effrayé. Je lui lis *Le Pavillon d'Armide*, qu'il considère comme un « *fragment d'une histoire de l'Enfer* » : pour lui, l'enfer, c'est le souvenir, et il veut s'en défendre à tout prix ; c'est qu'il n'a souvenir que de ses moments les plus déprimés, les instants heureux restant hors du temps.

Il veut me dédier son étude sur Pouchkine.

Dimanche 13 janvier.

Vendredi soir avec C. au *Cocu magnifique*. Elle supprime pour venir un dîner avec Alain Cuny, qui semble la courtiser un peu. Elle parle avec

aussi peu d'amitié de Colette Th. que Th., la veille, parlait de Jean L.

*

Th. a-t-il raison de penser qu'il n'y a pas de souvenir de jours heureux ? Comme si nous n'étions nous-mêmes qu'en état de dépression (c'est assez sa morale). Pour moi, je ne garde guère le souvenir des temps bas.

Je rejoins C. au Luxembourg, où elle promène Isabelle (j'aime cette enfant, si bien faite, et qui me fait d'admirables sourires). La pluie nous chasse du jardin. Je vais ensuite chez les Jouhandeau, où viennent le comte et la comtesse de Maigret, et l'inévitable Pommarès. Le comte se met à l'harmonium pour jouer du Bach, mais Élise ne tarde pas à réclamer *Reviens, veux-tu* et *Lorsque tout est fini* (je pousse à la roue, et m'installe un moment au clavier).

*

Mardi 22.

Je lis, dans les *Souvenirs sur Apollinaire* de Louise Faure-Favier, le portrait littéraire que celle-ci écrivit en 1913 sur Marie Laurencin — et, à trente ans de distance, c'est la même Marie que je retrouve, et je l'entends prononcer aujourd'hui ces mots si drôles, à la fois malicieux et bon enfant.

Passé hier une heure chez C., buvant du thé et regardant des images devant le feu. Je lui montre son père sous les traits d'un vieil Américain à casquette.

Elle est toujours à la recherche d'un scénario (quoique devant tourner *Torrents*). Martin du Gard, qu'elle va consulter, lui conseille une nouvelle de Colette ou un Vicki Baum — ou *La Fugue*, mais on n'en pourrait rien tirer.

Dimanche 27 janvier.

Après avoir déjeuné chez Jeannette [*Lambert-Marchot*], je vais chez les Jouhandeau où je passe quelques heures excellentes. Élise nous fait des crêpes, je joue des valse à l'harmonium. Elle m'interroge sur C. et je me risque à leur dire où nous en sommes. Marcel dit, parlant d'Élise qui s'inquiétait pour moi : « *Comme elle est maternelle ! Il n'y a que pour moi qu'elle soit une marâtre.* » Elle croit avoir été plus subtile que son mari ; mais c'est lui qui a vu juste (ce que je ne peux lui dire). Il me fait lire des pages des *Carnets de Don Juan*. Il n'a pas renoncé à récrire la nouvelle.

C., après que je lui ai lu la *Lettre à Alain Gerbault*, me dit : « *Comme*

je m'étais trompé sur vous ! Quand vous étiez au Vaneau, je vous croyais très sec, arriviste, calculateur. » Je lui réponds : *« Je suis un lyrique qui se contient. — Mais il ne faut pas. C'est cela, votre vraie voie. »*

1^{er} février.

Cet après-midi avec C. au Français, pour l'excellent *Voyage de M. Perrichon*. Nous retrouvons les Labiche au foyer. Je pars d'ailleurs demain pour S[ouigny] avec Eugène L.

Nous allons goûter ensuite à la pâtisserie danoise, où C. me parle bien curieusement de ses rapports avec son père. Je comprends maintenant pourquoi la brusque révélation de leur parenté a été un coup si rude pour elle : c'est qu'elle savait ce vieil homme amoureux d'elle. Il faut toute ma confiance en elle et ma certitude qu'elle ne ment jamais pour me faire admettre ce qu'elle me dit ; je suis moins gêné d'ailleurs par le fait en lui-même que par le ridicule de leurs âges si disproportionnés. Elle dit que c'était pour elle un supplice de le voir venir dans sa chambre, ou de partir avec lui en voyage : et voilà qu'il lui apprend qu'il est son père ! (Jusqu'à ce moment-là, elle imaginait, puisqu'on ne lui avait jamais parlé de celui-ci, que c'était un être abominable, d'ailleurs mort ou disparu ; et elle se gardait bien de poser la moindre question.) Et voilà pourquoi leurs relations étaient si pénibles, si gênées, l'humeur de Gide si changeante à son égard, ses lettres si romantiques — elle n'en a pas une seule, toutes ses camarades d'école les lui prenaient à mesure — et son chagrin si vif quand un homme lui a pris C. (M. du G. avait le même sentiment d'être frustré de sa fille quand elle a épousé M. de Coppet).

Cette confiance me bouleverse (elle était persuadée que j'étais au courant). Je lui dis : *« Je pense qu'il n'est plus amoureux de vous maintenant. Vous avez passé l'âge de lui plaire... »*

Trois heures du matin.

Incapable de me rendormir, après un court premier sommeil. Je me lève pour manger le sandwich préparé pour le départ et boire un verre de vin ; et relis le poème de Cocteau dont le souvenir incomplet agaçait mon esprit.

Ce qui a amené C. à me parler comme elle l'a fait, c'est que nous parlions des rapports entre pères et enfants, et d'abord Isabelle (je lui disais : *« Vous n'allez pas faire ce qu'on a fait pour vous, et vous demander sans cesse : Que va-t-on faire d'Isabelle ? »*)

Elle me disait une autre fois comme elle était malheureuse, plus jeune, à la pensée d'être *« une fille de vieux »* — elle y voyait la menace

de tares inévitables et terribles.

... Et voilà pourquoi elle me demandait : « *Vous ne croyez pas que les pères sont toujours amoureux de leurs filles ?* »

*

11 février.

Samedi, rue Vaneau, nous célébrons les quatre-vingts ans de la Petite Dame. J'y retrouve Bernard Franck, aviateur retour d'Amérique, Thomas, Breitbach, Martin du Gard, Paulhan, Adrienne Monnier, le curieux couple Auguste Perret. C. arrive tard (elle était malade, la veille, dans la rue, elle toussait tant qu'elle me faisait pitié). Seul, Th. tenait tous les fils de l'histoire ; il devait observer curieusement notre attitude. La veille, C. et moi parlions de lui et de Colette, alors qu'il logeait au Vaneau. Je dis à C. : « *Il me parlait alors d'une espèce de folle qui lui écrivait des lettres d'amour.* » C. : « *Mais je croyais qu'il était seul à l'aimer... et que d'ailleurs l'amour était toujours unilatéral ?* » Je répons : « *Pas toujours.* » Elle me regarde et j'évite de la regarder, parce que ce n'est pas à nous deux que je pense.

*

19 février.

J'étais, voilà huit jours, chez Schlumberger, qui relève d'une grave maladie. Je le trouve frais et reposé ; peut-être qu'il se raidit encore en société, refuse de se montrer affaibli ; mais je n'en viens pas à avoir les craintes de Breitbach en ce qui touche sa « *présence* » d'esprit (quoiqu'il hésite et bégaye beaucoup au téléphone). Il me fait préciser la date de mon troisième séjour à Cabris.

Il est vêtu d'une très belle robe de chambre en soie à carreaux noirs et blancs. Martin du Gard, qui vient pendant ma visite, lui dit : « *Ce sont tes enfants qui t'ont offert ça. Ce n'est pas toi qui te le serais offert. Tout ce que tu as de bien, c'est eux qui te l'ont donné.* » Il parle de la démission de Duhamel du poste de secrétaire perpétuel de l'Académie ; et d'une édition de morceaux choisis tirés des *Thibault* à l'usage des écoles primaires. On s'est limité à l'histoire de Jacques Thibault. Martin a écrit quelques lignes de raccords entre les chapitres.

*

En allant chez Breitbach, je me disposais à passer chez C., que je n'avais pas vue depuis la réception chez sa grand'mère — quand je rencontre Élisabeth, qui m'apprend que C. a la rougeole. Voilà à quoi ont abouti sa fatigue et sa toux des jours précédents. Je suis allé la voir hier, j'étais sa première visite. Les nattes qu'on a dû lui faire lui donnent un

curieux aspect. On craint maintenant pour Isabelle. Durant ma longue absence, C. se demandait si je n'avais pas pris sa maladie ; et je suis bien surpris en effet de n'avoir rien attrapé, ce vendredi où nous sommes restés si longtemps ensemble. Sa mère la soigne. Elle n'est acceptable que dans le dévouement ; dans la conversation, insupportable.

Lundi 25 février.

Samedi, visite à C., un peu plus solide mais toujours couchée. Longue conversation avec Jean Lods sur des questions de cinéma. Je n'arrive même pas à me sentir gêné auprès de lui.

*

Déjeuné aujourd'hui chez les Coppet. Marcel de C. est directeur de cabinet du ministre. Je reprends le volume des *Thibault* où Martin du Gard a mis une dédicace.

28 février.

*

Vu hier Breitbach. Il assure que Schlumberger est bien plus gravement atteint qu'on ne pense, qu'il commet toutes sortes d'imprudences et qu'il se montre odieux envers ses enfants. Est-ce déjà l'aventure de *Saint-Saturnin*, c'est-à-dire ce qu'il a tant redouté par avance ?

Br. me raconte, non sans complaisance, quelques aventures récentes (il souffre d'ailleurs de ne pouvoir concentrer ses sentiments en un véritable amour). Il trouve que, dans *Rival et Rivale*, il aurait dû montrer, à côté du craintif Schnath, un pédéraste non tourmenté, qui soit vraiment d'accord avec lui-même. « *Mais, dit-il, j'ai voulu montrer aux Allemands, qui parlent toujours de leur cœur, combien en réalité le corps comptait pour eux.* » Il parle de cette autre sorte, non moins agaçante : ceux qui (comme Julien G[reen]) ne portent intérêt qu'à ceux qui ont aussi leurs goûts. Il ne peut comprendre la répulsion des gens dits normaux ; mais comment ne pas la comprendre, quand on voit les manières et l'allure de ceux qui la font naître !

Je passe ensuite chez les Dopagne, où s'achève fébrilement le second numéro de *Variété*. Je ne crois guère ni à la valeur, ni à la durée de cette revue. Je dois faire un *Nerval* pour une petite collection qu'ils lancent.

Herbart, à qui je téléphone pour avoir des nouvelles des deux filles, me dit que *Terre des Hommes* va cesser de paraître, alors que la vente est satisfaisante mais pour des difficultés de « *reconnaissance de paternité* ».

Samedi 2 mars.

Avec Colette Th., qui m'avait rejoint à la Coupole, nous allons voir C.

Tout surpris de la trouver debout. Je lui avais écrit hier pour lui dire que je ne venais pas la voir de peur de la fatiguer ; elle me donne sa réponse. Je lui apportais un dessin que j'ai dû faire vers mes huit ans et qui représente les baraques de la Saint-Jean.

Quand nous sortons, Colette me dit : « *Vraiment, le mot "charmant" est celui qui convient à Catherine.* » J'approuve hâtivement et parle d'autre chose.

*

Jeudi 14 mars.

Thomas, qui revient de Rodez, me parle longuement de sa visite à Antonin Artaud, qui semble parfaitement lucide — et n'est fou que dans la mesure où le sont les illuminés.

*

Paris, 8 [avril].

Hier après-midi chez les Jouhandeau, où je reste dîner et d'où je ne repars qu'à minuit.

Trouvé ici, à mon retour de S., une lettre de C. qui contient des plantes de Cabris. Elle me demande encore de la rejoindre, et ce n'est pas possible. Et puis, le désiré-je tellement ? Comme c'est étrange, que cette invitation, qui m'aurait autrefois transporté de joie, aujourd'hui me laisse indifférent et même m'ennuie un peu...

10 avril.

Lundi, chez les Coppet, déjeuné avec le jeune pianiste hongrois Géza Anda et le libraire Tournier, qui parle avec beaucoup d'admiration de Montherlant (de l'homme, qu'il présente comme un enfant). Le portrait de Martin du Gard a quitté le mur, où une glace le remplace.

C. m'envoie une photo d'elle, enfant. Les traits du vieux Gide se retrouvent sur ce visage de quatre ans.

*

27 avril.

Je reçois ce matin, en même temps qu'une lettre de C., une lettre d'Henri Guillemin qui me demande une étude sur son père... Mais j'hésite à accepter ; le cas Gide est un de ceux qui m'embarrassent le plus, et j'aurais mieux aimé attendre encore avant de le « *reconsidérer* ».

*

2 mai.

Quelques instants, hier, chez les Jouhandeau. J'allais porter du muguet à Élise, qui me demande de rester à dîner, mais l'annonce de l'ar-

rivée de [*Anne de*] Biéville me fait fuir.

Le matin, au bord du lac, lecture du dernier volume de vers de Super-vielle. Voix *unique* dans sa simplicité.

Je reçois ce matin de C. la lettre la plus amoureuse qu'elle ait sans doute jamais écrite — mais ce n'est pas elle que je vais attendre à la gare.

10 mai.

Élise me demande de venir dîner demain avec Marie L. et le Père Couturier ; mais j'ai mieux à faire. Et C., à Montfort-l'Amaury, qui veut que je vienne la rejoindre.

Vu hier Thomas, qui parle de son voyage à Berlin. In vraisemblables trafics, contre des cigarettes, dans les ruines de la ville. Il me dit qu'il est pratiquement séparé de Colette. Il pense que j'ai tort de partir [*pour le Brésil*], de faire autre chose que mon métier d'écrivain ; mais je lui dis que je ne suis pas tellement sûr d'être écrivain ; que je n'ai de plaisir qu'à travailler un jardin, comme ces jours derniers encore à S[*ouvigny*].

Lundi 13 mai.

*

Henri Guillemain me demande d'écrire un petit livre sur Gide pour la collection « *Comment lire* », et Raymond Dumay me demande un article sur Gide intime. Ce vieillard commence à m'ennuyer. J'ai envie de donner à Dumay les pages de carnet écrites après la première rencontre, en juin 41. C. me téléphone ce matin. Je promets d'aller la voir demain.

Mercredi 15.

La balance s'incline, s'incline. Peut-être que cette journée va décider de tout.

Hier, à Montfort-l'Amaury, je demande à C. si elle veut venir au Brésil.

Nous rentrons ensemble à Paris ; j'étais gêné de l'accompagner jusqu'au Vaneau, mais l'accueil de Gide et de la Petite Dame est amical. (Un sort moqueur veut que j'aie payé les dépenses de la journée avec l'argent reçu pour la publication des *Nourritures célestes* dans le recueil de pastiches.) Nous allons ensemble au théâtre Saint-Georges. C. est inquiète ; elle n'a pu joindre L., qui doit téléphoner à Montfort, où on lui répondra que C. a mis Isabelle en nourrice et est partie pour Paris. Il a trouvé une de mes lettres à C.

Elle me téléphone ce matin après être passée chez L. qui est parti en province, mais qui a attendu désespérément hier soir, et à qui Gide, quand il a téléphoné au Vaneau, a répondu que « *C. n'était pas là pour le*

moment ». Ce matin au déjeuner, Gide n'en a soufflé mot à C., qui l'apprend seulement par un mot que L. a laissé avant de partir.

Elle propose que nous sortions ce soir ensemble, mais je ne veux pas laisser A. et ai un moment l'idée de les réunir. Mais n'est-ce pas trop brutal ?

C. de 5 à 7, dans le petit café au coin de la rue Paul-Louis Courier, puis aux Tuileries. Elle semble gagnée à l'idée du départ, mais désire ne pas lâcher le film projeté. Elle a déjà demandé à son père des renseignements sur le Brésil.

*

16 mai.

Je lui avais dit hier : « *Laissons faire le temps, qui fait toujours quelque chose.* » Elle me dit ce matin au téléphone : « *Ce que vous distiez hier est idiot. Je me trouve entre deux éléments stables, ballottée comme un bouchon. Si je ne bouge pas moi-même, il n'arrivera jamais rien.*

— *Alors, que le bouchon bouge !*

— *Il va bouger.* »

Je rejoins Thomas dans sa chambre ; y trouve [Emmanuel] Peillet, qui m'agace par un air un peu trop satisfait. Th. m'accompagne à travers le Luxembourg. Je lui fais lire le « Journal de Cabris » et il me rappelle ce détail : Gide, du car qui l'emmenait vers Nice, nous envoyant des baisers.

Nous arrivons chez C. Je sonne, re-sonne, me décide à ouvrir, et trouve C. endormie sur un divan. Je la montre à Th., qui disparaît avec la plus charmante discrétion. Je réveille C., qui me montre des photos d'elle tout enfant, où elle ressemble étonnamment à Isabelle. Nous partons pour la gare, portant le lit d'I. qu'elle remporte à Montfort. Je m'assieds auprès d'elle dans le train et, entendant siffler, la quitte plus vite que je n'aurais voulu. Je lui ai promis d'aller la rejoindre la semaine prochaine. Mais comme mon navire est pris entre des courants contraires !

23 mai.

Deux jours avec C. à Montfort. Nous retournons, jusqu'au milieu de la nuit, tous les problèmes qui bouchent notre horizon (sauf *un*, que je ne me décide pas encore à lui dire, et le plus important pour moi). Si incapables finalement d'y voir clair que nous décidons de demander conseil à Martin du Gard. Elle va le voir demain.

Elle m'apprend, ce qui m'étonne bien, que le Vaneau pense depuis longtemps que je suis amoureux d'elle ; et, ce qui m'étonne et m'amuse

encore plus, que son père lui a recommandé un jour de ne pas me faire trop de peine...

Cette répugnance qu'elle a pour le mariage, réussirai-je à l'effacer ? J'en ai parlé très ouvertement cet après-midi avec Lagrave. Il juge que, sans mariage religieux, une union n'a pas grand sens, sinon pour les formalités civiles ; mais ni l'un ni l'autre nous ne tenons au mariage religieux — et pourtant, quelle peine cela va faire à ma mère !

Enfin, il y a le problème Lods ; et Isabelle ; et Lods tient énormément à Isabelle, comme, d'ailleurs, il tient à C. de plus en plus à mesure qu'il sent qu'elle lui échappe.

Lagrave n'a pas été autrement surpris de ma confiance ; il assure que, depuis plusieurs mois, il sentait en moi une transformation. Mais je ne suis pas certain qu'elle ait été due uniquement à C., puisque, dans le même temps, j'avais une autre source de bonheur.

25 mai.

J'ai été bien sot d'envoyer C. à Martin du Gard. Il la pousse tout simplement à ne pas quitter L. Il prend le parti du plus vieux, et pense que C. n'a pas le droit de lui faire une telle peine (comme si elle n'était pas décidée à la lui faire de toute façon). C. dit qu'il avait la larme à l'œil et que cela la terrifiait.

Elle vient me rejoindre à la Rhumerie Martiniquaise, où je l'attendais impatiemment (la « *consultation* » a duré deux heures et demie). Nous dînons avec Lagrave chez Corinne [*Bannier*], malheureusement malade ; ensuite, au long de la Seine, sur un banc des Invalides, puis près du Vaneau, moments pénibles. Elle devait parler à son père ce matin ; me téléphone à l'instant pour que je les rejoigne.

Lundi 27 mai.

Accueil très inattendu de Gide, que je suis allé voir ce matin à la demande de C. Il me dit cette chose très surprenante, qu'il aimerait m'avoir pour gendre... La seule opposition est celle de C. pour le mariage. La conversation a débuté par un quiproquo, Gide m'assurant qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour faciliter le départ, et je ne comprenais plus, car C. m'avait dit son hostilité au projet brésilien. Mais il ne s'agissait pas du Brésil, où il croit que nous aurions vite une énorme nostalgie de la France. Il propose que nous passions, C. et moi, quelque temps à Cabris, pour mieux nous connaître. Il va écrire à Élisabeth dès que Herbart ne sera plus à Cabris. C. voudrait aussi que nous allions en Hollande, où l'invite Jef Last que je vois pendant une interruption de la conversation ;

arrivée aussi de la Petite Dame, moitié instinct, moitié curiosité réfléchie. Comment ne se douterait-elle de rien ?

Gide me dit avec son sourire en coin : « *Il y a une chose très favorable que C. m'a dite, c'est que vous aimez les plantes... Cela vous assure l'accord d'Élisabeth, et aussi le mien.* »

Promenade avec C. au Luxembourg.

*

Vendredi 31.

La décision de C. a été d'une rapidité bouleversante. Gide m'avait demandé, hier, de venir le voir ; quand j'arrive, il me dit : « *C. va arriver.* » Conversation très cordiale, en l'attendant, avec lui et Pierre Herbart, qui m'assure qu'il a parlé à Gide en faveur du mariage. C. arrive, un peu mouillée, entraîne son père, puis me rappelle, et Gide m'annonce qu'elle accepte de se marier. Accolade paternelle. Puis la Petite Dame arrive, bien émue ; nouveaux embrassements. Je n'en pouvais croire ni mes oreilles, ni mes yeux. Quelle rapidité, après tant de lenteurs !

Téléphonant le matin à son père, elle lui dit : « *Je me suis décidée au mariage* » ; et Gide, ne comprenant pas, de crier : « *Quel voyage ?* »

Dimanche 2 juin, Souvigny.

Si je comptais sur un peu de vanité chez ma mère pour lui faire accepter ce mariage, comme je me trompais ! Gide est resté pour elle le Démon, et tout ce qui l'entoure porte ce signe ; au point que j'ai dû lui dire que C. n'était tout de même pas responsable de l'avoir pour père.

Comme le dîner a été pénible, hier. Maman a appris la nouvelle comme une sorte de catastrophe vaguement redoutée ; elle a mis aussitôt en avant la question religieuse, qui compte tant pour elle et pour moi si peu. Dans son ignorance du protestantisme, elle l'assimile purement et simplement au paganisme (ce qu'il est, d'ailleurs, dans le cas présent). Je m'irrite de jugements si mal fondés, et comme elle me demande ce que seront mes enfants, je m'écrie : « *Paiens !* » Et elle : « *Sûrement, et toi aussi...* »

Aujourd'hui, elle semble s'être un peu habituée à cette idée ; accepte que C. vienne ici jeudi, puisque aussi bien tout est déjà décidé. Je lui ai dit : « *Si je t'en avais parlé plus tôt, tu m'aurais fait toutes les objections que tu me fais aujourd'hui — et cela me fait de la peine de te le dire, mais je sais que rien n'aurait été changé.* »

Je viens de relire, dans des cahiers précédents, les pages qui racontent mes premières rencontres avec C. ; et je vois plus absolument que jamais

que les choses devaient être ce qu'elles sont.

*

Le repas de midi avait quand même été plus agréable, rue Vaneau, avec la Petite Dame, Gide, Herbart et Catherine. Celle-ci venait de me raconter l'effrayante soirée avec Lods, à demi fou de douleur, qui voulait la retenir de force dans l'appartement.

4 juin.

La pauvre petite se débat dans d'horribles difficultés. Elle m'envoie une lettre qui la montre épuisée.

*

Souvigny, 11 juin.

C. et les Guignard sont repartis hier. La présence de C. a fait beaucoup pour convaincre maman, et tout autant la présence de Romain G. qui a joué admirablement son rôle de conciliateur.

C. se plaît ici ; et ce qui m'enchant, c'est qu'elle aime beaucoup ma bibliothèque, où nous nous installerons sans doute quand nous viendrons ici.

*

Samedi, ce qui ne m'était plus arrivé depuis quinze ans peut-être, j'ai pleuré.

Vendredi [14], Paris.

Aucune envie d'écrire ici. Non faute d'avoir à dire, car voici des journées qui marqueront dans ma vie. Je découvre avec stupeur l'énorme pouvoir qu'ont les humains l'un sur l'autre ; pouvoir surtout, hélas, de faire souffrir.

Gide, qui m'avait demandé de venir le voir avant-hier, me raconte la scène, au téléphone, entre C. et L. ... « *Quel comédien tu fais* », me disais-je en l'écoutant, mais sans du tout lui retirer de ma sympathie, tant j'avais été touché par ses paroles précédentes, où il me disait qu'à travers moi C. lui était revenue.

Il me conduit chez la Petite Dame, où Martin du Gard se trouve déjà ; et je crois à un coup monté, sachant que RMG est hostile au mariage (Breitbach venait de me le confirmer). Mais il me fait bon accueil, et le lendemain je reçois de lui une lettre à la fois réticente et cordiale. Il semble craindre pour moi plus encore que pour C.

Schlumberger a eu ce mot qui le peint tout entier : « *Enfin, Catherine va redevenir sortable !* »

Dimanche 16 juin.

*

Quelques heures chez les Jouhandeau. Séance de massage d'Élise. Ils me conseillent de m'adresser au Père Couturier pour la question du mariage. Marcel raconte quelques-uns des nombreux accidents d'Élise. Il me montre les gros *Carnets de Don Juan*, auxquels il travaille — et où il se débonde à plein.

Mercredi 19.

Dîné hier avec A. et Breitbach, qui nous emmène ensuite chez lui pour me donner des livres (un Thomas Mann et un Hofmannstahl).

Je téléphone ce matin à Green qui a un appartement à échanger.

Élise me téléphone pour me dire de voir le Père Couturier. Elle s'intéresse considérablement à ce mariage, qu'elle avait flairé dès le jour où je lui ai amené C. Téléphoné aussi à Gide, que je verrai demain (aperçu hier, boulevard Saint-Germain, dans une grande cape noire, alors que Valéry Delcroix et moi parlions de lui).

Jeudi 20.

Absolument éreinté. Je veux sauver pourtant quelques instants de cette épuisante journée.

Ce matin, service de presse du *Traité*. Le hasard malin veut qu'en face de moi, à la même heure, Gide vienne faire celui de son *Journal 39-42* ; de sorte que nous échangeons nos œuvres. Il me fait lire des lettres de C. et d'É[*lisabeth*]. C. a une grosse angine, et un télégramme reçu ce soir me dit qu'elle ne sera pas debout avant lundi ; mais je pense toujours partir dimanche.

Je rentre déjeuner à Neuilly ; puis rejoins Luis de Villalonga qui me conduit chez le représentant de Stols, de La Haye ; je promets, pour la belle revue graphique, une étude sur Marie L. et ses illustrations. Nous allons ensuite chez Mariano Andreu, que je quitte précipitamment pour mon dentiste ; de là chez Gide, qui me parle très gentiment du *Traité* et lit avec beaucoup d'amusement les pages sur Cabris. Visite à la Petite Dame, à qui il fait lire ces pages. J'en sors chargé de robes pour C. et du café procuré par Martin du Gard. Vais dîner avec Michel de Smet. Beau ciel sur la Seine. C'est le plus long jour de l'année : Gide me l'annonce avec consternation ; et, de fait, nous avons si mal profité du printemps ! Si je n'avais eu les beaux jours du Tessin, j'aborderais l'été sans m'en être rendu compte.

Comme je téléphone à Green devant lui, Gide me dit son inquiétude

de voir Green détruire toute la part de son *Journal* non publiée — non publiable, parce que trop noire, ou trop rouge. Il faudrait sauver Green contre lui-même ; et ses inclinations de plus en plus vives du côté religieux ne sont pas de nature à atténuer cette inquiétude.

21 juin.

Visite à Green, rue Cortambert, pour parler d'un échange d'appartements entre la rue Chanoinesse et le boulevard Montparnasse. Il a dû être beau quand il était moins gras. J'aimerais le connaître mieux, parler avec lui de cette poésie anglaise sur laquelle il essayait — sans peine — de me coller.

Aurons-nous le logement ? Ce qu'il m'en dit me donne grande envie d'y être.

Cabris, 25 juin.

Arrivé par la pluie ; et aujourd'hui le ciel est de nouveau couvert. Mais la journée d'hier a été très belle et nous avons pu faire enfin le feu de la Saint-Jean que le mauvais temps de la veille avait réduit à un feu dans la cheminée.

C. est encore affaiblie par son début de diphtérie. Nous sommes pourtant allés hier jusqu'à la Messuguière pour reconnaître notre futur domaine. C. m'a entraîné ensuite sur le chemin de la bergerie, mais j'ai craint qu'elle ne se fatigue ; halte sur les pierres, au soleil, devant l'admirable paysage.

« *L'orchestre jouait la danse à la mode. La mode meurt jeune. C'est ce qui fait sa légèreté si grave. L'aplomb du succès et la mélancolie de n'en plus avoir bientôt, magnifiaient cette danse. Toutes ses notes devaient un jour trouver le cœur de Jacques...* » (Cocteau, *Le Grand Écart*)

27 juin.

Rechute de C., en réaction tardive au traitement anti-diphtérique. Elle m'a fait grand'peur, l'avant-dernière nuit, quand je l'ai trouvée écroulée près de la porte de ma chambre. Les nouvelles piqûres l'ont à peu près paralysée, le moindre mouvement demande des soins infinis. Aujourd'hui pourtant, elle semble mieux. Mais j'ai presque honte de profiter du beau soleil enfin revenu, de travailler au jardin, de me baigner. La maladie me met mal à mon aise.

29, samedi.

Pleine chaleur. C. va beaucoup mieux.

3 juillet.

É[*lisabeth*] me raconte les premiers contacts des Van R. avec Gide, par l'entremise de Régnier. La Petite Dame avait été chargée par Verhaeren de lui renvoyer ce qui lui paraissait intéressant parmi les livres qu'on lui adressait à Bruxelles en son absence. Elle avait été enthousiasmée par les *Nourritures* et avait beaucoup souhaité connaître le jeune Gide. Un peu plus tard, les Van R. se trouvaient chez Vielé-Griffin, où venait aussi Régnier ; et c'est celui-ci qui les a invités un jour en même temps que Gide.

Celui-ci est venu ensuite chez eux, de plus en plus souvent ; puis il les a rejoints en voyage. Nous regardons, avec C., des photos du séjour à Rome en 1903, et à Jersey ; et les premières, en 1901, à Weimar. Gide avait des moustaches à la Nietzsche.

La première fois qu'É. l'a rencontré, c'était chez elle, un jour où il avait amené Athman. Elle était toute petite fille ; s'est approchée de lui et lui a dit : « *Quel dommage que tu ne sois plus un petit garçon, nous aurions si bien joué tous les deux...* »

5 juillet.

Ce matin, avec C., promenade jusqu'à la bergerie, que nous trouvons plus séduisante encore qu'elle n'était dans nos souvenirs. Déjà, nous l'installons en pensée. Il faut que nous l'ayons, tant nous l'avons désirée l'un et l'autre (mais séparément) la première fois que nous l'avons vue. J'aime surtout les deux beaux tilleuls de la terrasse, et la grande arche de pierre de la première salle.

Au retour, nous nous arrêtons à la Messuguière où nous vivrons au mois d'août, et où nous voulons inviter Gide à nous rejoindre. Herbart, arrivé ce matin, apporte de lui une lettre extrêmement affectueuse.

Je pars (demain) ravi de ce séjour, et me sentant tout à fait adopté par le pays.

*

(À suivre.)

André Gide sur Internet

par CÉLINE DHÉRIN

Quelques constats et quelques évidences nécessaires (?) dans la mesure où tout gidien n'est peut-être pas encore un internaute averti...

Complémentaire de la bibliothèque, Internet est devenu en quelques années le moyen le plus simple et le plus rapide pour accéder à des informations et à des documents. La littérature — comme tous les autres domaines culturels — n'échappe pas à la modernité, si bien qu'Internet est aujourd'hui, en matière de littérature, pour les étudiants et plus largement pour tous les chercheurs ou amateurs curieux, la première source de documentation. Première par le nombre de consultations et première dans l'intention du chercheur, Internet favorise l'accès aux livres et permet d'obtenir des informations bibliographiques dans les sites ou les pages personnelles et d'échanger entre passionnés jugements, nouvelles ou points de vue dans les forums...

Ce phénomène a peu à peu bouleversé les habitudes en matière de recherche d'ouvrages (localisation de volumes en bibliothèques, achat de livres neufs ou d'occasion), d'identification de personnes ou de citations, de localisation d'autographes ou d'informations concernant des ventes aux enchères. En effet, ce qui nécessitait naguère encore un déplacement

en bibliothèque, la consultation longue de plusieurs volumes, la lecture d'index et, plus généralement, l'interrogation lancée à la ronde, plus ou moins au hasard, ne demande aujourd'hui, grâce à des moteurs de recherche ¹, que quelques secondes éventuellement suivies d'une vérification. Il suffit souvent en effet de saisir quelques mots-clés pour obtenir des informations sur une œuvre ou sur son auteur..., de taper une citation pour obtenir le titre de l'œuvre dont elle est extraite et ses références... Internet n'est donc pas nécessairement un moyen de se passer du livre mais plutôt une façon d'y accéder plus rapidement, plus directement lorsqu'on sait ce que l'on cherche.

Pour un auteur, ne pas figurer sur Internet constitue donc un danger de disparaître, de ne plus exister pour toute une partie du monde pressé des lecteurs et des chercheurs. Aussi y a-t-il aujourd'hui intérêt à apparaître sur ce mode de communication comme on avait autrefois intérêt à se faire entendre à la radio ou se faire voir à la télévision. Cette présence peut être réalisée par le biais de « pages personnelles ² » (consacrées à des auteurs ou, plus rarement, créées par les auteurs eux-mêmes) ou à travers des « blogs ³ ». Quant à un site Internet, chacun peut le créer sur son auteur préféré — reste ensuite à le faire vivre, car nombreux sont ceux qui ont créé de tels sites et dont ils ont peu à peu laissé se figer le contenu... Vérifier la présence d'un auteur sur Internet est un moyen de mesurer son rayonnement ou celui de son œuvre. Partant de ce constat, nous avons voulu voir ce qui se passe aujourd'hui quand on tape le nom d'*André Gide* dans un des trois moteurs de recherche déjà cités.

Les chiffres d'abord fournis (nombre d'occurrences du nom) montrent la forte présence de Gide sur Internet, et sont même susceptibles de faire tourner la tête. Ainsi, lorsqu'on tape simplement *André Gide* entre guillemets (ce qui limite la recherche aux pages offrant les deux noms ensemble), on obtient sur Google 1 230 000 réponses en 0,31

¹ Citons ici les trois moteurs de recherche les plus couramment utilisés : www.google.fr, www.yahoo.fr et www.altavista.fr. Ils permettent de se diriger vers les sites où l'on trouve les informations souhaitées.

² Dans ces pages personnelles, on trouve le plus souvent un portrait, des extraits d'œuvres, quelques pensées et des documents photographiques. Elles sont proposées gratuitement à leurs abonnés par les fournisseurs d'accès à Internet.

³ Les blogs sont des formes hybrides, à la fois bloc-notes, journal de bord et espace de discussion. Il permet à son auteur de partager et confronter des points de vue.

secondes (à comparer avec les 489 000 réponses pour « Paul Claudel » et aux 2 100 000 réponses pour « Marcel Proust »), 649 000 réponses en 0,20 sec. sur Yahoo et 359 000 sur Altavista. Sur les trois moteurs, les premières réponses (qui, immanquablement, sont aussi les plus consultées) sont à peu près les mêmes, leur ordre pouvant néanmoins varier.

Les sites ou pages de sites consacrés à André Gide sont répertoriés et classés selon un ordre « de pertinence » qui dépend des critères du moteur de recherche (langue, occurrences des mots-clés). L'ordre des réponses peut donc légèrement varier d'un jour à l'autre : Internet est en effet un monde ambigu où la lenteur peut coexister avec la rapidité... Néanmoins, les deux premières pages de réponses fournies par les différents moteurs sont particulièrement importantes puisque l'on sait que les internautes vont rarement au-delà de cette première vingtaine de liens pour satisfaire leur curiosité.

Les premières réponses

Sur la première page du moteur de recherches « google », on trouve les références d'une encyclopédie électronique gratuite (Wikipedia.com) proposant des illustrations et un article présentant l'œuvre et la vie d'André Gide, — d'un site dédié à la littérature (alalettre.com) proposant des images, des informations biographiques, des regards croisés (par exemple, les jugements de Claudel, Sartre, Mauriac, Cocteau et d'Ormesson sur Gide), — une « page personnelle » (atheisme.free.fr) créée par des athées qui souhaitent animer un débat sur l'athéisme et qui recensent les citations et œuvres majeures d'auteurs consacrés à ce sujet, — des liens commerciaux vers des libraires en ligne et sur terre (Amazon.fr, alapage.com ou www.loiseaulire.com/Litterature/France/Gide.html), — une autre page personnelle (perso.orange.fr/mondalire/gide.htm) proposant de nombreux articles consacrés aux écrivains, — un site intégralement rédigé en espagnol (« El Poder de la Palabra » : www.epdlp.com/escritor.php?id=1758), consacré à la littérature, recense plusieurs milliers d'écrivains, principalement des hispanophones...

Naguère, la bonne volonté coïncidait parfois avec l'excentricité, la fantaisie ou l'approximation ; ainsi pouvait-on, il y a encore peu de temps, obtenir pour cette même recherche [andré+Gide] des réponses insolites qui renvoyaient en fait vers des agences de voyage ayant commis une coquille et ayant saisi « gide » au lieu de « guide »... Les balbutiements d'Internet offraient ce genre de récréations où la quête était ralentie et amusée par ces menues bévues... Ces surprises sont aujourd'hui de plus en plus rares, parce que le réseau est de plus en plus

l'affaire de professionnels qui conçoivent des sites et les maintiennent à jour. Citons pourtant, à titre d'anecdote, trois éléments de réponses à la requête [andré gide] :

— « Le Groupe d'Information et de Documentation Economique de Haute-Normandie » (GIDE)

— www.Gide.net : GIDE (Gestion Intégrée de Documents Electroniques) : c'est une société de services informatiques spécialisée dans le développement de logiciels, fondée en 1995 et située à Nantes

— www.gide.com/front/FR/home.htm : c'est un cabinet d'avocats d'affaires international

Mises à part ces surprises qui montrent que « Gide » n'est pas un mot protégé, on peut constater que la très grande majorité des réponses renvoie au domaine de la littérature et de la culture et que les obstacles sont très limités.

De plus, si Internet devient indéniablement de plus en plus professionnel (et à visée mercantile) on peut toutefois encore aujourd'hui trouver nombre de sites ou de forums gérés par des passionnés qui avaient envie de se lancer dans l'aventure numérique et souhaitaient utiliser leur temps libre pour partager avec d'autres leurs connaissances et leur plaisir.

Des adresses et des informations

Nous reproduisons ci-après les liens principaux, en fournissant une brève description de leur contenu ou de leur intention.

alalettre.com

www.alalettre.com/gide-intro.htm

Site consacré à la littérature et proposant des notices sur les écrivains majeurs. La qualité des notices consacrée aux auteurs classiques est soignée et l'intérêt majeur de ce site est de fournir les sources des informations recensées ainsi que les liens qui renvoient aux sites où l'on peut trouver d'autres illustrations ou informations. C'est une sorte de passerelle pour amateurs de la littérature.

wikipedia

fr.wikipedia.org/wiki/Andr%C3%A9_Gide

Cette encyclopédie répond au principe originel d'Internet, qui, avant d'être un vaste supermarché, est apparu comme un système d'échanges de compétences et d'informations et comme un espace où les aides et services les plus divers se proposaient en ligne. Chacun peut en effet déposer sur cette encyclopédie des éléments de définition, des illustrations, des remarques ou des suggestions d'amélioration. Cela constitue l'exemple même des qualités et des limites d'Internet : l'utilisateur y trouve le fil sur lequel tirer pour obtenir quelques informations mais il lui

faudra vérifier sa solidité en le confrontant avec d'autres sources, si bien que ce fil, inmanquablement, le mènera vers le livre. De dimension internationale, cette vaste entreprise a les qualités de ses défauts : nécessairement incomplète, elle offre néanmoins toutes les qualités pratiques les plus sophistiquées. Elle est d'une consultation très rapide et l'on accède aux informations par mots-clés, par index alphabétique ou thématiques ou par domaines de connaissances.

L'ADPF www.adpf.asso.fr/adpf-publi/folio/gide/index.html

Un site institutionnel, créé et dirigé par le Ministère des Affaires étrangères, promeut les travaux édités par l'ADPF (Association pour la défense de la Pensée française) ; un port-folio sur André Gide, réalisé par Martine Sagaert, y est proposé.

Librairie Nicaise www.amis-auteurs-nicaise.gallimard.fr

Cette librairie a eu l'idée d'ouvrir sur son site un espace réservé aux associations d'amis d'écrivains et de mettre en ligne toutes les informations fournies par celles-ci (adresses pour s'abonner, liste des publications, ouvrages à paraître...). Il faut toutefois noter que ces informations ne semblent pas mises à jour depuis quelque temps et que tous les liens n'ont pas toujours été vérifiés. La librairie Nicaise propose avec cet espace une sorte de plate-forme.

Les prix Nobel www.nobel.se/literature/laureates/1947/gide-bio.html

Le site officiel de l'Académie royale de Suède dresse la liste des lauréats du prix Nobel et offre une section consacrée à la littérature où l'on peut lire un article biographique accompagné d'un portrait photographique du lauréat. En l'occurrence, on y trouve la notice biographique rédigée en langue anglaise par Todd Sanders sur son site (andregide.org) ainsi que la reproduction du discours (traduit en anglais) rédigé par André Gide. Deux liens sur ce site permettent respectivement d'accéder au site de Todd Sanders et à sa notice biographique et à un site financé par amazon.com offrant (en langue anglaise) une présentation plus complète de l'écrivain, de l'influence qu'il a exercée et de ses œuvres majeures.

Deux sites américains particulièrement intéressants :

Des photos... www.kalin.lm.com/gide.html

Il propose une très riche galerie de photographies. Accompagnée d'un commentaire renvoyant aux principales biographies disponibles, cette photothèque gidienne s'inscrit dans un vaste projet qui a pour but de présenter des documents photographiques de grands écrivains (Aragon, Larbaud, Valéry...). C'est une démarche susceptible de surprendre ceux

qui n'ont pas l'habitude de consulter Internet. En effet, chacun peut y voir et y copier des documents qui pour la plupart ne sont pas libres de droits... Gide y est présenté sous la forme d'une très riche galerie de portraits proposés par ordre chronologique.

Un site très riche...

www.andregide.org

L'autre site américain, créé par Todd Sanders (qui fut membre de l'AAAG et se présente comme un gidien « enthousiaste », graphiste, éditeur, traducteur et collectionneur d'éditions originales d'œuvres de la littérature française), propose en langue anglaise la version la plus aboutie de tous les sites précédents. De forme très élégante, agréable à lire et à consulter, le site s'adresse à la fois aux amateurs qui y trouveront des informations générales, comme une sorte de première initiation à André Gide, et aux étudiants et chercheurs avides de découvrir de nouvelles publications. D'une très grande richesse, il semble néanmoins s'assoupir un peu et n'a pas été réactualisé dans ses informations de base (nouvelles traductions, nouvelles publications ou nouvelles traductions...) depuis 2003. Cependant, le site permet à chacun d'indiquer l'organisation de nouvelles manifestations (colloques, conférences, rencontres...) ce qui permet à chacun de se tenir informé sur les actualités concernant André Gide.

Et enfin un site français...

Gidiana.net

Ce site arrive régulièrement dans les trois premières réponses fournies par les moteurs de recherche. Lié par son histoire à l'AAAG⁴, il est aujourd'hui hébergé par l'université de Sheffield, comme la page de présentation l'indique⁵. Il est, de loin, le plus riche de tous les sites par son contenu et le plus sérieux dans son apport scientifique.

⁴ Voici la page de présentation du site : « C'est d'abord sous le nom d'"Atelier André Gide" que notre site Internet consacré à l'auteur des *Nourritures terrestres* a vu le jour. Créé en 1997 par Daniel Durosay et géré par lui jusqu'à sa disparition en juillet 2000, le site a été rebaptisé *Gidiana* en février 2001 lorsque Pascal Mercier en a pris la direction. »

⁵ Elle précise que le site « est hébergé par l'*André Gide Editions Project* de l'université de Sheffield (Royaume-Uni) en liaison avec l'Association des Amis d'André Gide. Sobre et à vocation scientifique, *Gidiana* est un site essentiellement textuel qui s'adresse à tous les chercheurs et aux curieux de l'histoire littéraire. On trouvera ici des informations précises sur la vie du prix Nobel 1947, mais aussi des textes rares ou difficilement accessibles sur l'œuvre de celui qui fut si étroitement lié à la vie littéraire de la première moitié du XX^e siècle qu'il en était devenu, selon la formule consacrée, le contemporain capital ».

Gidiana, l'un des plus anciens sites consacrés à un écrivain, a déjà une longue histoire puisque, créé par Daniel Durosay en 1997, il était initialement conçu comme un espace d'échanges et de recherches où les chercheurs auraient l'occasion d'entrer en contact les uns avec les autres. Daniel Durosay était passionné par l'informatique et mettait cet intérêt au service d'un de ses profonds désirs : partager des connaissances afin de permettre à chacun d'accéder au livre et à la littérature ⁶. Conçu comme un espace de recherche (Daniel Durosay avait entrepris de numériser les dossiers de presse des œuvres de Gide et envisageait de mettre en ligne des articles du *BAAG* et des travaux d'étudiants) et de dialogue (une rubrique intitulée « Courrier des lecteurs » reproduisait les textes envoyés par les internautes et les réponses proposées par Daniel Durosay), le site se voulait un espace vivant placé sous le contrôle vigilant de son auteur.

Hébergé par l'université de Nanterre où enseignait Daniel Durosay, le site, alors appelé *Atag* (Atelier André Gide), faisait littéralement figure de pionnier dans le domaine de la littérature sur Internet. Il est très appréciable que le site n'ait pas disparu avec le décès en 2000 de son créateur et que Pascal Mercier ait accepté de lui donner une deuxième vie. Mais le changement de nom et d'adresse était alors sans doute indispensable puisqu'il s'agissait de changer de responsables, de rédacteurs ainsi que de domaine ⁷.

Des ambitions de Daniel Durosay, on retrouve aujourd'hui sur *Gidiana* la volonté de constituer une base de textes (« articles et livres publiés du vivant de l'auteur »). Cette base de données est devenue très importante, bien qu'il soit difficile de déterminer le nombre exact de documents mis en ligne car on ne trouve ni indication chiffrée ni date de mise à jour sur la page d'accueil. L'ensemble est constitué de dossiers de presse, tirés du Fonds Gide de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, et de livres (une dizaine) parus du vivant de l'auteur. Ces textes sont accessibles à partir du sommaire en cliquant sur le britannique (et un peu

⁶ Daniel Durosay était également membre de l'ABU. « L'Association des Bibliophiles Universels, ou ABU (prononcer "abou"), est une association loi de 1901 fondée en Avril 1993. L'association a pour objet *le développement et la promotion des supports numériques permettant la libre manipulation de l'information, l'application de ces techniques à la diffusion des travaux de recherche des membres et d'informations du domaine public.* » (<http://abu.cnam.fr/>)

⁷ On peut néanmoins regretter de ne pas trouver, à titre de souvenir, la page d'accueil de l'*Atag* sur le site *Gidiana*...

obscur) sous-titre « gidianArchives⁸ » (les internautes francophones devront un peu tâtonner pour trouver, ce qui est regrettable car la collection est vraiment importante). La présentation de la base elle-même répond au principe de sobriété affiché dans la présentation du site (on y eût souhaité plus de détail...). Les textes reproduits le sont tantôt sous forme de « fichiers image⁹ », tantôt — beaucoup plus rarement — sous forme de « fichiers texte¹⁰ », l'utilisateur ne le découvrant qu'après avoir cliqué sur le lien. D'autre part, les articles sont trop souvent reproduits tels

⁸ Reproduisons ici le texte de présentation de ces archives sur *Gidiana.net* : « Les archives de presse que nous présentons ici proviennent de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, abritée actuellement par la Bibliothèque Sainte-Genève à Paris. Ses collections constituent un des ensembles les plus riches dédiés à la littérature française du XX^e siècle. En particulier, son « fonds Gide » qui contient une collection unique de manuscrits d'André Gide et d'archives consacrées à l'auteur de *L'Immoraliste*. Créé au moment de la fondation de la Bibliothèque, le fonds Gide a été sensiblement augmenté à la mort de l'écrivain, lorsque celui-ci légua une grande partie de ses archives personnelles à la bibliothèque. Jacques Naville — fils d'Arnold Naville, l'un des premiers bibliographes de Gide — a entrepris, dans les années cinquante, un vaste travail de catalogage et d'enrichissement des archives. / Les coupures de presse représentent un ensemble substantiel du « fonds Gide » et leur valeur documentaire est inestimable. Les quelques [*sic*] 3000 articles recensés permettent en effet de cerner la figure vivante d'André Gide, en remplaçant le contemporain capital, pour ainsi dire, dans sa contemporanéité. Il s'agit de témoignages de première main sur la réception de l'œuvre et sur les différents aspects de l'engagement de Gide dans la vie littéraire, sociale et politique de son temps. / En réponse à un dossier que nous avions proposé à ce sujet, le *Arts and Humanities Research Board*, qui avait précédemment apporté son soutien à la production du CD-Rom « Édition génétique des *Caves du Vatican* », a accepté de financer ce deuxième projet conçu par le *André Gide Editions Project* de l'Université de Sheffield. Le but de ce projet est de créer, à l'aide des dossiers de presse de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, une base de données électronique en ligne des articles publiés sur Gide de son vivant. L'équipe chargée de la réalisation du projet se compose de Mlle Wendy Michallat et de M. Tom Reisen ; elle est dirigée par MM. David Walker et Pascal Mercier. »

⁹ Ils apparaissent alors avec l'extension .tif ou .pdf comme des photographies. Ils sont assez « lourds » à télécharger (c'est-à-dire qu'il faut attendre assez longtemps pour les voir) et, surtout, si l'on veut « travailler sur eux », il faut les dactylographier.

¹⁰ Où la transcription des textes originaux n'est malheureusement pas exempte de fautes et de lacunes...

qu'on les voit dans les classeurs de la Bibliothèque Doucet, sans qu'aient été recherchés la date, voire le titre du périodique dont la découpeure a été extraite...

Sans doute aussi pour répondre au principe de sobriété avec une maquette assez austère, en noir, rouge et blanc, les liens qui mènent vers d'autres sections du site ou qui permettent de consulter les documents sont seulement soulignés en noir (sauf dans la page de présentation) et n'apparaissent pas en bleu et soulignés comme c'est l'usage. Là encore, il est nécessaire de prendre un peu de temps pour s'adapter.

Sur la structure du site lui-même, on peut déplorer que le passage d'une section à l'autre ne soit pas facilité par un menu permanent qui éviterait au lecteur de revenir chaque fois à la page de sommaire. Et cela est d'autant plus nécessaire qu'est plus grande la richesse en nombre de documents. Ajoutons à cela l'absence de signalement du moteur de recherche qui permet d'accéder par des mots-clés aux documents de la base dès la page d'accueil. Ce n'est en effet qu'après de longues errances que l'on parvient à ce moteur de recherches (après avoir choisi « gidianArchives » puis « mode d'emploi » puis « moteur de recherche »). Ces lacunes comblées rendraient sans nul doute cet outil particulièrement utile et efficace.

De façon plus générale, on peut regretter que *Gidiana* accroît le nombre des documents mis en ligne sans faire de véritable mise à jour de son contenu éditorial. S'occuper du passé est évidemment une bonne chose mais à condition que le présent ne soit pas négligé... Il est ainsi assez embarrassant de trouver sur le site des « nouvelles » périmées depuis longtemps. À titre d'exemple, indiquons que la dernière chronique bibliographique extraite du *BAAG* date d'avril-juillet 1999 (n° 122-123), que les nouvelles publications signalées datent de 2004 et que le catalogue des publications — assez long à charger — date de 2002. La rubrique « Nouvelles publications ¹¹ » n'a pas non plus été mise à jour depuis 2004. Enfin, — petite erreur technique ou simple oubli ? —, on peut lire, précédant la liste de ces « Nouvelles publications » cette « note » : « Seuls les titres suivis de l'instruction *Commande* peuvent être acquis par l'intermédiaire de l'Association » ; or, cette instruction n'apparaît jamais. D'autres petites erreurs techniques rendent également un certain nombre d'informations inutilisables : la page renvoyant aux

¹¹ Dans cette même rubrique, on trouve un bouton « archives » dont l'utilisation ne semble pas très compréhensible.

autres sites Internet comporte par exemple de nombreux liens aujourd'hui inutilisables parce que les adresses ont changé ou que les sites ont disparu.

Daniel Durosay avait construit l'*Atag* à partir de l'AAAG et de sa revue (le *BAAG*) au début d'Internet, en prenant de très nombreuses précautions et en visant un public encore limité. Aujourd'hui la situation est très différente et l'on peut se demander si une association comme celle des Amis d'André Gide ne pourrait pas trouver un véritable intérêt à se doter d'un moyen de communication Internet efficace, qui serait sinon un espace de discussion (sorte de forum où chacun pourrait faire appel aux autres pour échanger des informations), — ce dont, il est vrai, la surveillance et la gestion exigent beaucoup de travail et de temps —, au moins un espace où les membres de l'AAAG pourraient se tenir informés des nouvelles publications, de la date et du lieu des assemblées générales, des dates prévues pour l'expédition de la revue ou du cahier annuel, etc...

Le site *Gidiana* ne pourrait-il remplir cette fonction en réservant dans son espace une petite niche à l'AAAG, à moins qu'il préfère n'être qu'une réserve d'archives et de documents, se privant par là même du lien qu'il pouvait établir avec les amateurs, avec ceux qui aiment lire Gide parce qu'il fait simplement partie de leur vie, qui aiment parler de lui, de son œuvre sans pour autant être des savants ou des chercheurs ? Dans ce cas, l'AAAG n'aurait-elle pas intérêt à se doter d'un outil pour pouvoir communiquer plus aisément avec ses adhérents ou avec ses amis ?

LES DOSSIERS DE PRESSE DES LIVRES D'ANDRÉ GIDE

LE DOSSIER DE PRESSE DE *ROBERT* (IV ¹)

377-XII-5

JOSÉ STRÉEL

(*Rex* [Bruxelles], 15 février 1933, p. 3)

André Gide et son double

Ce qu'il y a de particulièrement douloureux dans le cas d'André Gide, c'est le poids, dont il ne parvient pas à se défaire, de son éducation calviniste. C'est d'ailleurs ce qui fait son intérêt humain. L'émancipation d'un homme élevé dans l'indifférence est vraiment trop facile. Les chaînes sont si légères qu'impose une morale neutre, laïque et obligatoire.

Sous un certain angle, toute l'œuvre de Gide peut apparaître comme une protestation contre la dureté d'une fausse éducation chrétienne. Protestation vaine néanmoins, car elle ne serait pas répétée avec une telle insistance si elle s'était du premier coup révélée efficace.

Dans le petit appendice à *L'École des Femmes*, intitulé *Robert*, on voit un catholique se justifier d'avoir causé le malheur de sa femme en la décevant et en cherchant à lui imposer de lui-même une image fausse et embellie. « *Avais-je tort, plaide-t-il, de ne point m'accepter tel que j'étais,*

¹ Les quatre premiers articles de ce Dossier ont été publiés dans les n^{os} 43, 141 et 148 du BAAG.

de me vouloir meilleur ? Sans cette constante exigence, que vaut un homme ? Chacun de nous, lorsqu'il s'abandonne à lui-même, n'est-il pas profondément misérable ? » Ailleurs, il parle du danger qu'il y a à introduire, dans la morale, la notion de sincérité « *sitôt qu'elle n'est plus balancée et combattue par une notion supérieure du devoir* ».

Une clef du problème d'André Gide est peut-être ici.

Il ne conçoit le christianisme que calviniste et kantien, dominé par un cruel impératif catégorique. L'idéal de perfection chrétienne consiste essentiellement à dépouiller « le vieil homme » pour réaliser un certain type proposé comme modèle. Tout chrétien a son double, vers lequel il doit tendre de plus en plus dans l'espoir — sans doute chimérique — de coïncider enfin avec lui. Cette folle et inhumaine poursuite d'un autre meilleur que soi-même serait le fondement de cette hypocrisie, si souvent reprochée à la morale chrétienne.

Est-il besoin de dire combien pareille conception est opposée à l'esprit véritable du catholicisme ?

Assurément, le devoir de tout catholique est la sainteté. « *Il n'y a qu'une tristesse*, disait magnifiquement Léon Bloy, *c'est de n'être pas des Saints.* »

Mais la sainteté à laquelle nous sommes appelés est selon nos forces et les grâces reçues. Tous les catholiques ne sont pas destinés à l'auréole ; ce serait un désastre pour les fabricants de calendriers en même temps que la fortune pour la statuaire de Saint-Sulpice². Simplement, il nous faut développer tout ce qui est en nous et l'orienter vers le Christ. Toutes nos puissances sont bonnes ; il suffit qu'elles soient rectifiées par la fin surnaturelle poursuivie. Et si le chrétien en sacrifie une, c'est toujours au profit d'une autre ; ainsi le célibat ecclésiastique multiplie la paternité spirituelle. Le catholicisme ne ruine pas l'humain ; il l'enveloppe et l'engage dans la voie sûre. Nous n'avons qu'à nous laisser faire ; Dieu connaît l'art de tirer parti de tout, même des scories.

Seuls les hérétiques — jansénistes, puritains, calvinistes — ont pu enseigner une morale antihumaine. Heureusement, l'Évangile n'est ni l'*Institution chrétienne*, ni la *Critique de la raison pratique*. Il est vivant dans l'Église, et, s'il dépasse l'homme, il ne le détruit pas.

Le catholique veut imiter le divin modèle, mais selon sa nature individuelle. Il ne s'efforce pas de revêtir une image d'un impossible double ; il sera le plus pleinement lui-même mais rectifié et orienté.

² Sombre et redoutable perspective !

L'obsession d'un double à réaliser ne devait pas quitter Gide. Tant sont profondes et décisives les directions de notre adolescence.

On a parlé, à propos d'André Gide, de la « nostalgie du Christ ». Il n'est pas impossible qu'un tel sentiment — plus ou moins confus — ait été laissé en son âme par son éducation protestante ; mais assurément il lui doit une autre nostalgie : celle d'un Gide différent de lui-même et meilleur. Il imaginera ce double comme foncièrement opposé à l'idéal chrétien ; il le concevra dans le total épanouissement de ses instincts même les plus bas, curieux de dangers nouveaux et de vie audacieuse. Il en fera un immoraliste nietzschéen. Pourtant cette création restera toujours pour lui un rêve, un idéal. Je ne sais dans quelle mesure André Gide a pu être dans sa vie conforme à ce type et cela m'est indifférent. Quoi qu'il fasse, on sent à un certain frémissement, dans ses livres, qu'il n'a jamais été et ne sera sans doute jamais capable de s'abandonner tout entier au péché. Toujours une part de lui se réserve, toujours au creux de sa conscience subsiste, sinon le remords, au moins le *sens* du remords. Ah ! n'obéir qu'à sa nature ! Le beau rêve pour l'immoraliste. Mais, voilà, il faudrait que cette nature fût conservée absolument pure, sans mélange d'éléments chrétiens. Qu'ils lui ont fait de mal, ses éducateurs calvinistes lorsqu'impitoyablement ils ont imposé à cette nature des lois et des habitudes si fortes qu'elles se sont incorporées à sa chair et à son sang et qu'il est trop tard aujourd'hui pour éliminer. Le tragique d'André Gide c'est qu'il ne peut réintégrer son humanité originelle, pure. Un sceau est imprimé en son âme qui se montre tenacement indélébile.

Tel est le paradoxe. Les chrétiens des romans de Gide sont des hommes trop humains et qui tendent vainement à l'être moins ; et l'auteur de ces romans rêvant d'une liberté totale, toute morale rejetée, au delà du bien et du mal, ne parvient qu'à être une contrefaçon d'immoraliste. On pourrait intituler cela : « L'impossible suicide du chrétien ».

N. B. — Cette étude ne doit pas abuser sur la nocive perversité de la plupart des livres d'André Gide. Il n'est guère que *La Symphonie pastorale* qui peut être lue sans danger, et encore, pas par les plus jeunes.

LE DOSSIER DE PRESSE
DU RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE
 (II ³)

378-XXXI-3

PAUL SOUDAY*(Le Temps, 12 février 1913)**André Gide :*

Le Retour de l'Enfant prodigue, précédé de cinq autres traités,
1 vol. Éditions de la Nouvelle revue française

Le volume que M. André Gide vient de publier ne contient rien d'entièrement inédit ni de tout à fait récent. Des six traités qui le composent, deux seulement, *Bethsabé* et *Le Retour de l'Enfant prodigue*, n'avaient jamais paru en librairie, mais ils avaient été insérés, dans *Vers* et *Prose*, la revue de M. Paul Fort, il y a cinq ou six ans. *Le Traité du Narcisse* et *La Tentative amoureuse* datent l'un de 1892, l'autre de 1893 c'est-à-dire de l'époque des débuts, et ont immédiatement suivi *André Walter*. *El Hadj* est de 1897, et *Philoctète* de 1898. Mais on est heureux d'avoir une occasion de lire ou de relire ces opuscules, depuis longtemps épuisés. Plusieurs autres livres de M. André Gide, notamment les *Cahiers* et les *Poésies d'André Walter*, sont à peu près introuvables et mériteraient également d'être réédités. Un vif intérêt s'attache à tout ce qu'a produit cet écrivain subtil, souvent un peu quintessencié, mais toujours original. Il est bon de contrôler par une seconde lecture les impressions qu'il nous donne, et l'on en retire généralement le même profit que d'une seconde audition de musiques difficiles. Cependant, il y a trop peu de mois que j'ai analysé ici même ses principaux ouvrages pour que j'y revienne aujourd'hui, d'autant plus que le présent volume ne marque point une étape nouvelle de sa pensée. Mais ces six traités, comme il les appelle, en précisent certaines nuances, et ils offrent d'ailleurs le plus rare agrément. On se demande même si son esprit mobile et inquiet n'est pas plus à l'aise dans ces courts essais que dans des compositions plus étendues.

Les trois premiers, *Le Traité du Narcisse*, *La Tentative amoureuse* et *El Hadj*, appartiennent à la période où M. André Gide était sous l'influence de l'école symboliste. Ce sont les plus ardues : les trois derniers sont beaucoup plus accessibles, et si l'on veut s'initier progressivement, on pourra

³ Les deux premiers articles de ce dossier ont été publiés dans le n° 118 du BAAG.

commencer par la fin, quitte à reprendre ensuite l'ordre chronologique. Bien entendu, ces « traités » ne sont pas des exposés de doctrine, en termes abstraits et dogmatiques, mais des contes ou des dialogues philosophiques : c'est ce qui les rend légèrement obscurs. Il faut retrouver l'idée sous le symbole. Les choses se compliquent, lorsqu'un même écrivain est à la fois un artiste et un penseur. Mais ce mélange, du reste peu fréquent, est bien savoureux.

Le Traité du Narcisse s'enveloppe d'un hermétisme mallarméen. Narcisse sent que son âme est adorable, mais voudrait en connaître la figure sensible et cherche un miroir. Il s'arrête au bord du fleuve du temps, regarde les apparences qui s'y reflètent, qui passent et fuient et recommencent toujours, comme si elles s'efforçaient vers une perfection première et malheureusement perdue. Cette perfection a existé dans le paradis terrestre, chaste éden, jardin des idées : mais Adam s'est ennuyé de cette splendide immobilité ; d'un geste, il a détruit la féerie idéale et fait naître la vie. Le rôle du poète est maintenant de discerner sous le flot du réel les archétypes paradisiaques qui s'y cachent désormais. Narcisse, se mirant dans l'eau courante, ne saurait toucher son image sans en brouiller les contours, et ne peut que la contempler à distance. Comme Mallarmé, M. André Gide supprime les transitions et les enchaînements logiques. On est par instants un peu dérouté. En somme, cette théorie est fort platonicienne et par conséquent assez claire. Nous n'avons aucune connaissance directe de rien, pas même de notre âme ; mais toute réalité est symbolique, tout n'est que symbole. Voilà, je crois, ce qu'a voulu dire M. André Gide.

La Tentative amoureuse, ou *Le Traité du vain désir*, est un petit conte délicieux, mais qu'il est impossible de résumer. C'est une série de croquis, pittoresques et psychologiques, dont le charme ironique et poignant réside surtout dans le style et le choix des détails. Luc rencontre Rachel, à la lisière d'une forêt, non loin de la mer, un matin de printemps. Ils s'aiment, ils sont heureux presque tout l'été, et se séparent à l'automne. C'est tout. La première inquiétude vint à Rachel, lorsqu'elle sentit que Luc commençait à penser. La joie est brève, et l'attrait de la vie immense ne permet point de s'attarder à l'amour. Un incident décisif et avant-coureur de la rupture est une promenade où les deux amants marchent silencieux, préoccupés, parce que cette fois ils ont un autre but qu'eux-mêmes. Ils ne réussissent pas à entrer dans le parc qu'ils voulaient visiter. Mais peu importe. C'est peut-être le mirage d'une activité décevante qui les séparera : la séparation n'en est pas moins inévitable. « Deux âmes se rencontrent un jour, et, parce qu'elles cueillaient des fleurs, toutes deux se sont

crues pareilles. Elles se sont prises par la main, pensant continuer la route. » Illusion ! Chacune continuera solitairement la sienne. Chacune cède à sa nature et à l'attrait du nouveau. M. André Gide veut qu'on se quitte tout naturellement et sans larmes, l'histoire étant achevée. Quelle mélancolie dans cette placidité de surface ! Un dénouement de tragédie est moins profondément triste. « Levez-vous, vents de ma pensée, qui dissiperez cette cendre ! » conclut M. André Gide. Magnifique stoïcisme intellectuel, d'une qualité morale bien supérieure aux fameux « orages désirés » de René. Mais cette cendre ne se laisse pas dissiper si commodément et il advient que les plus énergiques volontés y échouent.

El Hadj est l'histoire ultra-symbolique d'un prophète qui console par de pieux mensonges et ramène dans sa ville un peuple égaré dans le désert à la recherche d'un Chanaan chimérique et à la suite d'un prince mystérieux, toujours caché dans sa litière ou sous sa tente et dont personne n'a pu voir le visage. Seul le prophète a fini par être admis auprès du prince, mais plus il l'approchait, plus le prince dépérissait : on ne peut pourtant avouer au peuple qu'il est enfin mort, si tant est qu'il ait jamais vraiment existé. On devine que ce prince, c'est la foi, qui mobilise les nations et déplace les montagnes, mais s'accommode mal des curiosités indiscretes. Cette histoire sent un peu le fagot. Mais le style est d'un lyrisme biblique.

Philoctète ou le Traité des trois morales est un drame philosophique, qui met en présence Ulysse, ou la raison d'État, Néoptolème, ou la pitié, Philoctète, ou la vertu esthétique et nietzschéenne, qui nous invite à nous dépasser nous-mêmes, sans souci d'utilité, sans considération du prochain, pour la beauté du fait et par l'amour de l'art, si l'on ose s'exprimer ainsi. On sait que, dans Sophocle, Philoctète ne renonce à sa rancune que sur l'intervention d'Héraklès. M. André Gide lui prête une générosité spontanée, dictée par les motifs que je viens d'indiquer. C'est cette morale de Philoctète qui a toutes les sympathies de notre auteur, foncièrement individualiste, mais idéaliste aussi. Cette moderne paraphrase de l'antique est rigoureusement conçue. L'écriture est moins poétique que dans les traités précédents, mais ferme et pénétrante.

Bethsabé, autre petit drame, nous ramène à la poésie de la Bible, dont M. André Gide s'approprie élégamment la grandeur imagée. L'idée est encore tout à fait intéressante. Lorsque le roi David a commis cet odieux abus de pouvoir d'enlever la femme de son pauvre et dévoué serviteur Urie, il est déçu, non que Bethsabé ne soit merveilleusement belle et délectable, mais ce que le puissant souverain avait envié, ce n'était pas seulement Bethsabé, c'était tout l'ensemble de ce qui constituait l'humble bonheur

d'Urie, c'est-à-dire évidemment la sincérité de l'amour et la simplicité du cœur. Cela, rien ne peut le lui donner. Il renvoie Bethsabé et se flatte qu'Urie ignorera tout. « Car la trace du navire sur l'onde, de l'homme sur le corps de la femme profonde, Dieu lui-même ne la connaîtrait pas. » Mais Urie a été tué au siège de Raba, par la faute d'un courtisan qui, croyant plaire à David, a exposé ce brave à l'endroit le plus périlleux. Un premier crime engendre toujours une série de désastres. Et le vieux roi, qui ne peut plus supporter la vue de Bethsabé en deuil, sera désormais obsédé de remords.

Le Retour de l'Enfant Prodigue, variation sur le thème de la parabole évangélique, exprime une fois de plus l'incoercible individualisme de M. André Gide. Sans doute, M. Gide ne blâme pas le prodigue d'être rentré dans la maison paternelle, puisqu'il était malheureux et fatigué. Vous entendez bien que cette maison paternelle représente les conservatismes et les traditionalismes politiques et religieux. Tout cela est excellent pour les faibles. Les forts ont le droit et peut-être le devoir de s'en passer. « J'aime, disait ailleurs M. Gide, ce qui met l'homme en demeure de périr ou d'être grand. » Il recommande de vivre dangereusement, si on le peut, selon la formule de Nietzsche. « Vous ai-je vraiment quitté ? dit le prodigue. Père, n'êtes-vous pas partout ? Jamais je n'ai cessé de vous aimer... — Toi, l'héritier, le fils, pourquoi t'être évadé de la Maison ? — Parce que la Maison m'enfermait. La Maison, ce n'est pas vous, mon père... Vous, vous avez construit toute la terre, et la Maison, et ce qui n'est pas la Maison. La Maison, d'autres que vous l'ont construite ; en votre nom, je le sais, mais d'autres que vous... » Il ne s'accordera jamais avec son frère aîné, qui personnifie le joug et l'orthodoxie étroite. À sa mère, qui lui parle avec tendresse, il avoue : « Rien n'est plus fatigant que de réaliser sa dissemblance. Ce voyage à la fin m'a lassé. » Il a été réduit à servir d'autres maîtres : il a préféré rentrer au bercail et servir du moins ses parents. C'est un vaincu. Il est résigné, mais non persuadé. Et il ne décourage point son frère cadet de tenter à son tour la même aventure ; il lui souhaite seulement plus de force et plus de chance. L'horreur de toute contrainte, de toute entrave, de toute limitation, voilà ce qui caractérise avant tout M. André Gide. Il a été tenté de continuer comme tant d'autres ; il n'a pas pu s'y résoudre. « On m'attend. Je vois déjà le veau gras qu'on apprête... Arrêtez ! Ne dressez pas trop vite le festin ! » On considérera peut-être les principes de M. André Gide comme purement négatifs ; mais il ne les a pas rectifiés depuis vingt-deux ans. Cet ami du changement montre un esprit de suite bien exceptionnel. C'est peut-être qu'il est resté

jeune. Peut-être ses origines normandes expliquent-elles ses instincts nomades. Au surplus, on a tellement insisté en ces dernières années sur la nécessité des disciplines, qu'il n'est pas mauvais que la thèse contraire garde quelques défenseurs. La vérité comporte des aspects divers, dont aucun ne doit être sacrifié. M. André Gide contribue entièrement pour sa part à l'équilibre entre la littérature et de l'esprit public.

379-XXXI-4

FRANCIS DE MIOMANDRE*(L'Art Moderne, 25 mai 1913)**Réflexions sur les Traités de morale d'André Gide*

Je ne les connaissais pas tous. Ainsi j'ignorais *Bethsabé*. Et j'avais très mal lu *Le Retour de l'Enfant prodigue*. Je crois même que je n'y avais absolument rien compris. Je ne sais quoi m'y avait irrité à tel point, que l'intelligence du reste m'avait été refusée.

Il fut un temps où cette incapacité de tout saisir dans une œuvre m'impressionnait fort et me troublait. Aujourd'hui, je l'envisage comme une nécessité cérébrale. Et puis, beaucoup de choses qui me semblaient exaspérantes alors, je les accueille aujourd'hui d'une âme plus sereine. Tout de même, André Gide n'est pas un auteur pour tout jeunes gens. L'enthousiasme qu'ils éprouvent pour lui n'est pas une preuve contre moi, au contraire. Ils s'exaltent sur certains points, mais s'ils saisissaient le sens du tout, ils seraient déconcertés. Tant de rétorsion n'est pas à leur usage : lorsqu'ils entrent dans une idée c'est tête baissée, mauvaise attitude pour se réserver une sortie.

Quand je dis que j'ai lu les autres traités : *Narcisse, La Tentative amoureuse, El Hadj, Philoctète*, je ne veux pas dire, hélas ! que je me les rappelle. Et la preuve, c'est qu'ils m'ont paru tout neufs. Outre ma mauvaise mémoire, cela tient sans doute à la qualité du style chez M. André Gide : si chargé de pensée qu'on n'a jamais fini de l'épuiser. Je crois que tout le monde peut refaire l'expérience : avoir lu ces essais il y a dix ans et les relire aujourd'hui, c'est connaître deux œuvres, la même pourtant. Mais elle était de jeunesse alors et la voici, sans qu'on y ait rien changé, de maturité.

M. André Gide a connu fort jeune, presque encore adolescent, le sérieux, l'attentif, le tendu de l'âge mûr, et une certaine austérité de pensée qui lui est tout à fait particulière ; par contre il a gardé dans l'âge mûr et il conservera toujours une inquiétude et une ardeur qui chez la plupart des

hommes sont des fleurs fragiles, vite transmues en fruits de satisfaction et d'inertie... Alors, on peut dire qu'il est le plus constant de nos écrivains ; tout en étant fort varié, il reste toujours pareil. Rien d'ailleurs n'est plus fécond qu'une forte pensée : unique, elle prend mille masques et se place selon mille attitudes. Protée, après tout, n'est jamais qu'un être.

Mais il est insaisissable. Ainsi M. André Gide. En parlant de lui, je suis forcément amené à énoncer quelques définitions. Cela me contrarie. Car, plus je définis, plus j'oublie, plus j'abandonne. Je n'ai jamais aimé écrire sur M. André Gide à cause de cette difficulté : la contradiction qu'il y a entre l'émotion confuse et *humaine* que je ressens à le lire et les phrases nettes et livresques qui tentent de la dire m'agace. Je ne puis vraiment communiquer mon plaisir qu'à un ami, dans une lecture à haute voix, parce que je puis à toute minute m'interrompre, me lever, commenter, rappeler la phrase d'avant, enfin me livrer à l'agitation extrême où le contact de cette magnétique pensée me jette.

J'admire le courage d'un écrivain comme M. Jacques Rivière qui n'a pas craint de s'attaquer à Protée. Quelle méthode ! D'autant plus méritoire que sa sensibilité était au moins aussi vive que la mienne. Mais son intelligence sut la maîtriser.

Tous les livres peut-être — en tous cas sûrement les traités — de M. André Gide tournent autour de cette idée maîtresse ; le conflit du désir et de la volonté. Et pour ceux qui ne verraient dans la volonté qu'un mode, qu'une forme rectifiée du désir, disons : orgueil. Et c'est absolument le même combat.

Rien au monde n'a tant frappé l'imagination de M. André Gide que le désir et sa force. D'un pôle à l'autre, son œuvre oscille, livre après livre, entre l'acceptation épanouie, joyeuse, volontaire, enivrée, de ce désir, et sa renonciation. Mais on n'habite pas impunément ces deux domaines sans remporter sur soi dans chacun un peu de l'atmosphère de l'autre. Dans le royaume du détachement, il conserve un regret physique et un trouble constant des joies abandonnées, et dans celui du désir satisfait le hante le remords non pas même toujours d'un devoir inaccompli, mais celui d'une noble attitude non tentée. L'inquiétude est la force vivante, le fluide qui attire cette âme d'un lieu dans l'autre, indéfiniment. Ce drame psychologique est d'ailleurs si profondément humain, tellement nôtre, qu'il n'y a pas de raison pour en arrêter l'action ; elle est continue et toujours aussi passionnante.

Remarquez que M. Gide n'en est encore qu'à la phase du moraliste et du psychologue. Si, demain, il entre dans le roman, un monde nouveau

peut s'ouvrir.

Le désir ! Tantôt il en fait simplement la critique, comme dans *Bethsabé*. Qu'est-ce que Bethsabé, pour David ? La forme tangible et vivante de son désir. Mais pourquoi est-elle son désir ? Parce qu'elle lui est apparue au moment favorable, dans les circonstances dont chacune, obscurément, le touche : la fontaine, le jardin, la nuit. Toutes choses qu'il synthétise dans la personne de Bethsabé, mais qu'il ne pourra tout de même pas retrouver sur elle lorsqu'il la possédera.

Ramène (*dit-il à Joab*) à présent cette femme
 Dans le petit jardin du Hétién.
 Tout irait bien si je ne désirais rien qu'elle ;
 Mais...

Et plus loin, resté seul, il ajoute :

L'action qu'au plein soleil les yeux de la chair voyaient belle,
 Malheur à qui, la nuit, avec l'œil de l'esprit la revoit !
 À qui ne s'endort pas au sommet de l'action sitôt faite...
 Mais qui, dans l'ombre, la remémore sans cesse
 Ainsi qu'avec ses mains, pour le reconnaître, caresse
 Un aveugle le visage de l'homme qu'il aimait.

Et ceci, admirable, à la fin du drame :

Je ne la désirais qu'avec l'ombre de son jardin.
 Ce que je désirais, c'était la paix d'Urie, parmi ces choses...

Cependant, cette certitude effrayante que le bonheur n'est pas dans le désir, ni rêvé puisqu'on veut l'accomplir, ni accompli puisqu'il s'évanouit alors, cette certitude n'empêche pas que le désir ne vienne troubler l'homme de volonté et de travail jusque dans sa retraite la plus hautaine et lui murmurer le vieux chant de la vanité du travail et de la volonté. Que faire pour le tromper, sinon écrire des rêves, des rêves de bonheur ?

Je cite, tout entière, cette caractéristique préface de *La Tentative amoureuse* :

Nos livres n'auront pas été les récits très véridiques de nous-mêmes, mais plutôt nos plaintifs désirs, le souhait d'autres vies à jamais défendues, de tous les gestes impossibles. Ici j'écris un rêve qui dérangeait par trop ma pensée et réclamait une existence. Un désir de bonheur, ce printemps, m'a lassé : j'ai souhaité de moi quelque éclosion plus parfaite. J'ai souhaité d'être heureux, comme si je n'avais rien d'autre à être ; comme si le passé pas toujours sur nous ne triomphe ; comme si la vie n'était pas faite de l'habitude de sa tristesse, et demain la suite de hier, comme si ne voici pas aujourd'hui mon âme s'en retourne déjà vers ses études coutumières, sitôt délivrée de son rêve.

Et chaque livre n'est plus qu'une tentation différée.

C'est un véritable geste conjuratoire que d'écrire ainsi l'illustration du mot

si profond de Goethe : « Poésie, c'est délivrance ». Et l'on se délivre en écrivant et du regret que laisse la vie expérimentée et du désir que laisse la vie rêvée.

Le désir ! Et dans *Le Retour de l'Enfant prodigue* nous le verrons réduit à son mouvement essentiel, à ce geste de prendre mais sans toucher, sans garder. Par chacun des membres de la famille est tour à tour interprétée l'action qui éloigna de la maison l'aventureux jeune homme. Il est tout naturel donc que le père y voie la paresse, puisqu'il est le maître d'une maison dont le travail de tous et surtout de l'enfant assure le maintien. L'austère frère aîné, qui, lui, a réduit toutes ses velléités, accuse l'orgueil et secrètement jalouse celui qui eut le courage de courir le risque. Toute tendresse, la mère, après avoir dit son bonheur à retrouver le transfuge, avoue ses alarmes : elle craint que le cadet, ébloui par le prestige de l'aventure, ne veuille imiter l'exemple funeste, et fait jurer au jeune homme qu'il en dissuade l'enfant. Mais le puîné veut partir. Et c'est en vain que le prodigue lui parle des déceptions de ce triste voyage. Puisque c'est la fuite qui l'attira et, précisément, dépouillée de tout autre attrait, l'inquiétude.

— Regarde (*dit le puîné au prodigue*) sur la table, à mon chevet, là, près de ce livre déchiré.

— Je vois une grenade ouverte.

— C'est le porcher qui me la rapporta l'autre soir, après n'être pas rentré de trois jours.

— Oui, c'est une grenade sauvage.

— Je le sais ; elle est d'une âcreté presque affreuse ; je sens pourtant que si j'avais suffisamment soif, j'y mordrais.

— Ah ! je peux donc te le dire à présent : c'est cette soif que dans le désert je cherchais.

— Une soif que seul ce fruit non sucré désaltère.

— Non ; mais il faut aimer cette soif.

— Tu sais où le cueillir ?

— C'est un petit verger abandonné, où l'on arrive avant le soir. Aucun mur ne le sépare plus du désert. Là coulait un ruisseau ; quelques fruits demi-mûrs pendaient aux branches.

— Quels fruits ?

— Les mêmes que ceux de notre jardin, mais sauvages. Il avait fait très chaud tout le jour.

Les mêmes que ceux de notre jardin ! Quelle profonde sagesse désespérée habite en ces paroles ! Toute la vie est là : garder cette soif, l'aimer tout en sachant que les fruits du désert vers lesquels nous marchons, ayant tout abandonné pour eux, sont les mêmes que ceux du jardin !...

LE DOSSIER DE PRESSE
DU TREIZIÈME ARBRE
 (I)

380-XLV-1

ÉMILE CARBON
 (*Comœdia*, 19 mai 1935)

Initiatives des provinces
On crée à Marseille, au « Rideau Gris »,
*une pièce en un acte d'André Gide*⁴

Le « Rideau Gris » a joué pour la première fois une pièce en un acte d'André Gide : *Le Treizième Arbre*.

C'est une farce, assure l'éminent écrivain. Et, de toute évidence, si les facéties des protagonistes ne parviennent pas à faire éclater le rire, il est certain que certaines réparties amènent sur les lèvres des spectateurs un sourire amusé. Car il y a des trouvailles d'expressions dignes d'un plus haut objet. Car, disons-le tout net et sans plus attendre, *Le Treizième Arbre* n'ajoutera rien à la gloire de M. André Gide. Ce n'était pas sans quelque gêne que certains jeunes hommes, encore tremblants de l'émotion des *Nourritures terrestres*, de la hardiesse de *L'Immoraliste*, de la séduction des *Caves du Vatican* et de la puissance des *Faux-Monnayeurs*, écoutaient cette histoire de table d'hôte, fallacieusement déguisée sous des oripeaux modernes et déjà passés. On a pu lire cet amusant potin de salon (oui, ma chère !) dans le dernier numéro de *Mesures*. Dans un château où sont réunis quelques personnages conventionnels à souhait : la vieille comtesse, le curé, le hobereau, l'esprit fort, le fils de famille, le vieux serviteur, on trouve sur le treizième arbre de l'allée, profondément gravé au couteau, un magnifique dessin obscène. Dans le désarroi qui suit la découverte, le curé prend la direction de l'enquête qui tend à déceler le coupable et l'on finit par établir, en recoupant l'emploi du temps de chacun et le journal que tient la comtesse, que le coupable, c'est la comtesse elle-même. Le refoulement lui a joué ce tour affreux.

Voilà l'anecdote. On devine bien les intentions de M. André Gide et qu'il s'agit là, après tout, d'une critique aimable de la convention, de

⁴ Au cours de ce joli spectacle sont donnés : *Le Treizième Arbre*, un acte d'André Gide ; *Le Mariage forcé et Tout homme*, pièce adaptée de l'anglais par Henri Fluchère.

l'hypocrisie, que sais-je ? de la société bourgeoise dont l'auteur de *La Porte étroite* est à la fois ravi et furieux d'être issu. Gide aura passé toute sa vie à jouer avec délices au démon pervers. Ici c'est sous les traits d'un enfant terrible un peu défraîchi qu'il apparaît.

Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'il faille donner à ce *Treizième Arbre* plus d'importance que l'auteur n'a voulu lui en accorder. C'est une bluette à tendances satiriques, une piécette pour patronage laïque, qui, somme toute, n'est pas plus désagréable à entendre que celles des auteurs bien pensants à l'intention des cercles de Jeunesse catholique.

Il nous souvient cependant du *Retour de l'Enfant prodigue* que ce même « Rideau Gris » joua, l'an dernier, sur sa scène. Là nous avons retrouvé notre Gide éternel, celui qu'on aime ou qu'on déteste, dont on se fait le disciple ou l'adversaire, mais dont la pensée, l'insinuation trouble, le relent huguenot, le style de cristal armé ne peuvent laisser personne indifférent.

De cette pauvre farce, si nous ne lui tenons rancune, nous ne saurions lui savoir gré. Il s'est volontairement, dit-on, plié à toutes les règles du théâtre. Eh bien ! pour une fois, tant pis pour le théâtre. Quant au style, il est excellent, direct, précis, *théâtral* à souhait. Hé, parbleu ! il ne manquerait plus que ça !

La confiance que Gide avait mise dans la troupe du « Rideau Gris » n'a pas été trompée. Tous ont défendu cette petite saynète avec une ardeur, une habileté, une foi qui étaient un hommage au vieux maître condescendant.

André Roussin, qui, décidément, possède un véritable tempérament dramatique, figura un curé à la fois bonhomme et ardemment sincère, sur qui il attira toutes les sympathies. Un peu trop de vérité, à mon goût, car il s'agissait d'un curé de Gide et, partant, un peu trop de nervosité. Mais quel art du geste, de l'intonation, de la composition ! *André Roussin*, ne craignons pas de le dire, est un véritable acteur.

Le rôle de la comtesse, qui est, avec celui du curé, le principal rôle de la saynète, était tenu par Mme *Jeanne Bassouls*. Il s'en fallut d'un rien pour qu'elle fût excellente, peut-être d'une plus grande souplesse du débit qui a tendance à devenir monocorde. Mais elle eut exactement la grâce et la séduction, la pointe de ridicule aussi, qui conviennent aux comtesses gidiennes, garrottées par la tradition et la société et travaillées par le subconscient et les complexes.

Louis Ducreux représenta un docteur Styx effacé et distingué ; *Étienne Frois*, un professeur Lavignette suffisamment poli et pédant.

Billy Rodrigue fut le vicomte, plus traditionnel que nature, guêtré et parlant haut ; *Hubert Bricart*, un neveu souriant et désinvolte ; *Georges Ducreux*, qui progresse heureusement, un garde-chasse truculent et affligé d'un peu trop de tics. Enfin, *Ketty Pellier* fit une gracieuse et très britannique apparition dans le rôle de la gouvernante.

La deuxième partie du programme était constituée par *Le Mariage forcé*, de Molière. Après les chatouillements gidiens, les larges traits de la farce éternelle libérèrent enfin les rires, les vrais.

[...]

*Viennent de paraître
au Centre d'études gidiennes*

À commander à
l'Association des Amis d'André Gide
La Grange Berthière
F 69420 Tupin & Semons
 04.74.87.84.33
aaag.cdcm@wanadoo.fr

Daniel DUROSAY, *Gide 1917-1930 : le temps des échappées.* Études réunies et présentées par Pierre MASSON. Un vol. broché, 21 x 14,5 cm, 468 pp. 19 €

Rabindranath TAGORE traduit par André GIDE, *The Post Office — Amal et la lettre du Roi.* Édition bilingue avec une présentation inédite d'André Gide. Un vol. broché, 21 x 14,5 cm, 128 pp., ill. 13 €

RABINDRANATH TAGORE
traduit par
ANDRÉ GIDE



The Post Office

**Amal
ou
la lettre du Roi**

Centre d'études gidiennes

MMVI

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

🍏 Offert sur eBay, au prix de 300 € : *Les Nouvelles Nourritures* (NRF, 1935, ex. HC sur vergé de Hollande Van Gelder sous couv. bleue) avec envoi « à Édouard Herriot / en cordial et / bien attentif hommage / André Gide » ; jointe, une l.a.s., s.l.n.d., destinataire inconnue, 1 f. : « Chère Madame, / Je trouve hier, en rentrant de Cuverville, votre / aimable invitation. C'est avec un très vif plaisir / que je me rendrai chez vous Samedi soir. / Veuillez croire à mes sentiments les meilleurs. / André Gide. »

🍏 Offerte sur Abebooks par Houle Rare Books (Los Angeles), pour 347,60 €, une l.a.s. d'1 p. in-8°, [Paris] 6 décembre 1934, à « Mon cher Méral » : Happy to receive your letter — and with the hope that it gives me to welcome you damn my wish to be agreeable to you and to Marianne — I request permission to « beg off ».

🍏 Offerts sur Abebooks par Priscilla Juvelis Inc. (Kennebunkport, ME, USA) : *Le Retour du Tchad* (NRF, 1928) avec envoi « à Julien Green en témoignage de très attentive affection, André Gide », 899,68 €, et *Perséphone* (NRF, 1934, exemplaire du service de presse) avec envoi « à Julien Green en amical souvenir, André Gide », 719,74 €.

ÉDITIONS ET RÉÉDITIONS DE TEXTES DE GIDE

À paraître chez Gallimard le 20 octobre, dans la collection « Les Cahiers de la NRF », la *Correspondance André Gide—Maurice Denis (1892-1934)*, établie et présentée par Pierre Masson et Carina Schäfer avec la collaboration de Claire Denis ; la publication de cet ensemble d'environ 230 lettres (env. 400 pages) se fait en liaison avec l'exposition Maurice Denis qui se tiendra au Musée d'Orsay du 31 octobre au 21 janvier.

Rabindranath TAGORE traduit par André GIDE, *The Post Office / Amal ou la lettre du Roi*. Centre d'études gidiennes, coll. « Gide/textes » n° 18, 2006. Un vol. br., 21 x 14,5 cm, 128 pp., 13 €. [Texte anglais avec en regard la traduction de Gide (introuvable en librairie depuis longtemps), version originale de 1922 avec, en notes, les variantes de l'édition 1924 ; précédé d'une présentation de Gide, publiée en 1938 dans une petite revue et jamais réimprimée depuis ; suivi d'une notice historique de l'éditeur. Ce livre peut être commandé à l'AAAG, voir p. 731.]

TRADUCTIONS

André GIDE, *Het innerlijk blauw. Een keuze uit het dagboek 1918-1939*. Gekozen, vertaald, geannoteerd en van een voorwoord voorzien door Mirjam DE VETH. Amsterdam : Uitgeverij De Arbeiderspers, coll. « Privé-domein » n° 259, 2006. Vol. br., couv. ill. d'un portrait de Gide, 19,5 x 11,5 cm, 662 pp., ISBN 90-295-6326-5, prix non marqué. [Trad. néerlandaise d'extraits du *Journal*, 7 janvier 1918—1^{er} novembre 1939, précédée d'une introduction, « Inleiding : Niet voorbijgaan als een loze schim die geen enkel spoor nalaat », pp. 7-25, et suivie d'une chronologie, « André Gide 1869-1951 : Een leven in Jaren », pp. 611-9, d'une « Bibliografie », pp. 620-5, de notes, pp. 626-39, et d'un index, « Personenregister », pp. 640-62 ; entre les pp. 312 et 313, un cahier de 16 pp. d'ill. photographiques. À notre connaissance, n'existaient du *Journal* en néerlandais que de brefs extraits traduits par Jef Last dans son recueil *Verhalend en Essayistisch Proza* publié en 1963, v. BAAG n° 30, avril 1976, p. 74.]

André GIDE, *Niet als de anderen. Herinneringen*. Amsterdam : Atlas (De 20ste ceuw, nr. 50), juin 2006. Un vol. br., 21 x 13,5 cm, 350 pp. [Traduction néerlandaise de *Si le grain ne meurt*, par Mirjam DE VETH.

Une première traduction de l'œuvre, due à Pieter Beek et parue sous le titre *Als de Graankorrel niet Sterft*, avait été publiée en 1969 aux éditions Athenaeum, Polak & Van Genneep (Amsterdam).]

André GIDE, *Falskmyntarna*. Översättning av Gunnar EKELÖF. Stockholm : Elisabeth Grate Bokförlag, coll. « Moderna Klassiker », 2006. Vol. rel. toile grise sous jaq. ill. d'un portrait de Gide, 20 x 12,5 cm, 376 pp., ISBN 91.9753.284.3, prix non marqué. [Trad. suédoise des *Faux-Monnayeurs*, précédée d'une brève notice sur « André Gide (1869-1951) » par Göran Schildt, pp. 7-9, et suivie d'une postface, « Efterskrift » de Peter Schnyder, traduite par Ragnar von Holten, pp. 369-75. Cette traduction a été initialement publiée en 1932.]

André GIDE, *Valerahategijad*. Prantsuse keelest tõlkinud Leena TOMASBERG. Tallinn : *Eesti Päevaleht*, 2006. Vol. rel. toile bleu clair sous jaq. ill., 21 x 12,5 cm, 286 pp., ISBN 84-9819-358-3, 15 EEK. [Trad. estonienne des *Faux-Monnayeurs*. Édition « kiosque » réalisée par le groupe Mediasat et vendue avec le journal *Eesti Päevaleht*.]

André GIDE, *Die Ringeltaube*. *Erzählung*. Mit einem Vorwort von Catherine Gide, einem Geleitwort von Jean-Claude Perrier und einem Nachwort von David H. Walker. Aus dem Französischen von Andrea SPINGLER. Munich : Deutsche Verlags-Anstalt, 2006. Vol. cart., couv. ill., 20 x 12,5 cm, 76 pp., ISBN 3-421-05896-2, 9,90 €. [Trad. allemande du *Ramier*.]

LIVRES

🍏 Le n° 4/5, de décembre 2005, de la revue néerlandaise *De Parelduiker* a été consacré à *André Gide* (éd. Bas Lubberhuizen, vol. br., 24 x 16,5 cm, 148 pp., ill., ISBN 90-593-7095-3). En voici le sommaire : Mirjam de Veth, « “Ik ben nooit, ik word”. Het leven van André Gide (1869-1951) » — Francis Bulhof, « Gide in Polderland. Immoralist of kameleon met ethische bezorgdheid ? » — H. T. M. van Vliet, « Vertaler tegen wil en dank. Marsman en Gides *L'Immoraliste* » — Rudi Wester, « Een spel der misverstanden. De vriendschap tussen André Gide en Jef Last » — Lieneke Frerichs, « Karel van het Reve op bezoek bij Gide » — Karel van het Reve, « Parijs » — Pieter-Jan Smit, « L'Ami hollandais » — Frits Bolkestein, « De partij en de waarheid. André Gide en het communisme » — Max Nord, « De rijke jaren met André Gide. Dagboeken van

toen » — Marco Entrop, « Een 5 voor Gide » — Jan Paul Hinrichs, « Aan de dis bij Ivan Boenin ».

🍏 Jocelyn VAN TUYL, *André Gide and the Second World War. A Novelist's Occupation*. Albany : State University of New York Press, 2006. Vol. cart., couv. ill., 23 x 15 cm, XII-256 pp., ISBN 0-7914-6713-9, \$ 65.

🍏 À paraître en septembre dans « La bibliothèque Gallimard » (n° 185 de cette coll. de livres br., 18 x 12,5 cm, destinée aux lycéens) : André GIDE, Catherine POZZI, Jules RENARD, *Trois journaux intimes*. Lecture accompagnée par Jean BARDET, Julien HARANG et Josée YONNET.

🍏 On annonce chez Gallimard, à paraître en octobre dans la coll. de poche « Folio » (dont ce sera le n° 4425), des extraits choisis des *Cahiers de la petite Dame*, sous le titre *Je ne sais si nous avons dit des choses irrécusables*.

Varia

SYLVÈRE MONOD (1922-2006) *** On a appris le décès, survenu le 8 août dernier, de Sylvère Monod à l'âge de quarante-quatre ans (il était né à Cannes le 9 octobre 1921). Éminent angliciste, spécialiste français de Joseph Conrad (il a dirigé l'édition de ses *Œuvres* en cinq volumes dans la « Bibliothèque de la Pléiade » [1982-92], collection où il publia aussi de nombreuses traductions de Shakespeare, de Dickens, des sœurs Brontë et où il co-dirigea le volume consacré à Walter Scott), il avait donné un article au n° 100 du *BAAG* (octobre 1993) : « Deux traductions du *Typhoon* de Conrad ».

COCTEAU DANS LA PLÉIADE *** On lit avec intérêt l'*Album de la Pléiade 2006*, consacré à Jean Cocteau. André Gide y a une place importante : pas moins de trente cita-

tions, depuis l'enfance (Cocteau n'a-t-il pas eu Hermann Dietz comme professeur ?) jusqu'à la lecture de *L'Immoraliste* qui vaut à Cocteau cet éloge de Gide : « Vous êtes prodigieusement, périlleusement bien doué. » Hélas ! en 1914, Cocteau décide : « Cocteau ne sera jamais des nôtres... » Mais Gide, à la fois agacé et admiratif, accueillera *Thomas l'imposteur* dans *La NRF* en 1923. Peu à peu se tissent des liens prudents, Pierre Herbart, proche de Cocteau, noue connaissance avec Gide. Celui-ci a ouvert grand à Cocteau sa *NRF*, mais il est un peu jaloux du succès des *Parents terribles* (1938). N'empêche que sous l'Occupation Cocteau prend la défense de Gide. Rien ne saurait mieux définir la relation Gide-Cocteau que : « J'aimais Gide et il m'agaçait. Je l'agaçais et il m'aimait. » C'était en 1951, et Gide venait de mourir. [H. H.]

ANDRÉ
GIDE

Valerahategijad



EESTI PÄEVALEHE RAAMAT

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 2006

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	46 €
Membre fondateur étranger	54 €
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	39 €
Membre titulaire étranger	46 €
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	28 €
Abonné étranger	36 €

Règlements :

par virement ou versement au
CCP PARIS 25.172.76 A
(IBAN FR 98 30041 00001 2517276A 020 81,
code PSSTFRPPPAR)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide
et envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude
Association des Amis d'André Gide
3 rue du Chemin blanc
B. P. 53741
54098 Nancy Cédex
< jean.claude9@wanadoo.fr >

(Compte 14707.00020.00319747077.97,
Banque Populaire de Lorraine-Champagne, 54000 Nancy
IBAN FR 76 1470 7000 2000 3197 4707 797,
Code SWIFT : BPLMFR2M)

Tous paiements en EUROS et stipulés SANS FRAIS